VOYAGE
DE LA BAYE
DE HUDSON.

Fait en 1746 & 1747, pour la Découverte du Passage DE NORD-OUEST.

CONTENANT

Une Description exacte des Côtes & l'Histoire Naturelle du Pays, avec une Relation historique de toutes les Expéditions faites jusqu'ici pour la Découverte d'un Passage plus court aux Indes Orientales, *& des Preuves évidentes de la Réalité de ce Passage.*

TRADUIT DE L'ANGLOIS

De M. *HENRI ELLIS*, Gentilhomme, Agent des Proprietaires pour cette Expédition.

Ouvrage très-interessant pour le Commerce Maritime, enrichi de Figures & d'une Carte nouvelle & très-exacte de la Baye de Hudson *& des Pays adjacens.*

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez BALLARD fils, Imprimeur-Libraire, rue S. Jean de Beauvais, à Sainte Cécile.

M. DCC. XLIX.



VOYAGE
DE
LA BAYE DE HUDSON,
Pour la Découverte du Paſſage de Nord-Oueſt ;

SUITE DE LA SECONDE PARTIE;

CONTENANT

Une Relation claire & circonſtanciée de la derniere Expédition faite en 1746 & 1747. *par la* Galiote de Dobbs *& par le Vaiſſeau appellé* la Californie.



LES Vaiſſeaux deſtinés pour la Découverte du Paſſage de Nord-Oueſt deſcendirent la riviere de *Graveſande* juſqu'à *Hope* le 20 *Mai* 1746, & ils y

resterent jusqu'au 24 du même mois. Mais ayant eu avis que les vaisseaux de la Compagnie de la *Baye de Hudson* & le vaisseau de Roi appellé le *Loo* de quarante piéces de canons destiné pour notre Convoi étoient sortis du *Nore*, nous les suivimes avec toute la diligence possible, esperant de les joindre à *Yarmouth*, & nous nous trouvames en effet avec eux dans la *Baye de Houseley*, où nous reçumes nos instructions du Convoi. Le 27 nous mouillames l'ancre à la Rade de *Yarmouth*, où la *Californie* ayant été un peu endommagée se fit radouber promptement. Le 31 le Chef-d'Escadre donna le signal pour lever l'ancre, & nous partimes en compagnie avec les quatre vaisseaux de la *Baye de Hudson* & certains autres destinés pour le Nord & pour l'Ouest.

Le 1 *Juin* nous passames *Scarborough*, & le 2 nous mouillames l'ancre devant le château de *Thinmouth*. Notre premier Contre-Maître nous abandonna ici, ou plutôt ce fut nous

qui le laissâmes. Il étoit allé à terre, & pendant ce temps le Convoi donna le signal pour lever l'ancre. Nous tirames quelques coups de canons pour le rappeller à bord, mais, comme il ne vint point, nous partimes sans lui. Nous rencontrames le 5 deux vaisseaux de guerre *Hollandois*; ils saluerent le vaisseau de Roi, qui leur rendit le salut à la maniere accoûtumée. Nous eumes le 6 une furieuse tempête, & comme le vent étoit contraire nous fimes route pour le *Sond du Ham* (*Ham-Sound*) dans les *Orcades*, & nous mouillames l'ancre le même soir dans la *Baye de Kirkwall*, & le lendemain matin à *Carston* dans l'*Isle de Pomone*, où nous trouvames à l'ancre la Chaloupe appellée *Goulu de Mer*, commandée par le Capitaine *Middleton*, & la *Californie* que nous avions perdu de vuë la veille avant d'entrer dans le *Sond du Ham*. Nous y fimes provision d'eau, de vivres & de toutes les choses nécessaires pour la route.

Le 12 le Capitaine *Middleton*, que le Chef-d'Escadre *Smith* en arrivant à *Carpton* avoit nommé pour notre Convoi, donna le signal pour lever l'ancre. Tout étant en état & le vent très-bon, la Flote mit à la voile, & le même soir nous perdimes l'Isle de vuë. Nous passames le 15 les Isles situées à l'Ouest du *Cap-Hue* & appellées *Roan* & *Burra*, & ce fut de-là que nous primes le large. Le 17 étant à environ 60 lieuës à l'Ouest de ces Isles, le Convoi ayant reçu le salut, des Vaisseaux de la *Baye de Hudson* & des nôtres, & y ayant répondu, nous laissa poursuivre notre route & s'en retourna aux *Orcades*.

Nous nous séparames le 18 des Vaisseaux de la *Baye de Hudson*, & nous n'en vîmes depuis aucun pendant toute l'année. La *Californie* & notre Vaisseau étant seuls de compagnie, nous convinmes entre nous de nos signaux; ce qui nous fut d'une grande utilité dans la suite du Voyage. Il ne se passa rien d'extraordinai-

te jusqu'à la nuit du 21, qu'un incendie terrible prit dans la grande Cabane de la *Galiote de Dobbs*. Le feu avança avec une rapidité étonnante vers la Sainte-Barbe, qui étoit précisément au-dessous, & où il y avoit pour le moins trente ou quarante barils de poudre, sans parler des chandelles, de quantité d'esprit de vin, de méches & de toutes autres sortes de matieres combustibles. Il est impossible d'exprimer la consternation & la confusion générale que cet accident causa dans tout le vaisseau. La réflexion sur le danger de l'endroit où le feu étoit, fit que tous ceux qui étoient à bord regarderent chaque moment comme le dernier de leur vie. C'est en ces occasions, qu'on entend toute l'éloquence marine à la fois. Les lamentations, les prieres, les malédictions, les injures se succédent alternativement. Ce n'étoit cependant pas là le parti qu'il falloit prendre en ce moment pour sauver le vaisseau & nos vies.

On tira promptement de l'eau en grande quantité qu'on employa fort à propos pour arrêter le progrès du feu, & l'on peut dire, que nous devons tout à un petit nombre de personnes, qui, malgré l'état funeste où nous étions, avoient conservé leur sang froid & qui mirent tout en œuvre pour conserver le vaisseau. Quant au gros de l'Equipage, il étoit étonnant de voir la quantité d'expédiens que la crainte de périr leur inspiroit qu'ils étoient prets d'exécuter, sans les examiner, & qu'ils abandonnoient le moment suivant par distraction ou par desespoir. Les uns voulurent qu'on mit les chaloupes en Mer. On courût, on y mit la mit la main; mais personne n'eut assez de patience pour y travailler ou pour se mettre à isser. Les autres furent d'avis qu'on doublât les voiles, pour joindre la *Californie*, qui étoit en ce moment fort loin devant nous, afin que s'il y avoit quelqu'un en vie après que le vaisseau eût sauté en l'air, on eût du-

moins l'esperance de se sauver à bord de ce vaisseau. Mais il n'y avoit rien de si chimérique que cette idée pour peu qu'on fit attention à notre état ; la plûpart de nos voiles étoient dérangés,& il falloit beaucoup de temps & de peine pour les remettre. Au milieu de çette confusion générale celui qui tenoit le gouvernail, étant directement au-dessus du feu & de la Sainte-Barbe, & réflechissant sur son état qui lui paroissoit plus affreux que celui de tous les autres, se laissa aller à ses distractions sans être aucunement en état de faire les fonctions de sa charge.

Le vaisseau étoit tantôt directement opposé au vent & les voiles jettés de part & d'autres, faisoient un bruit qui ressembloit au tonnerre ; tantôt il couroit ou rouloit plûtôt directement avec le vent, pendant que tout le monde assemblé sur le pont attendoit avec une espece d'agonie peinte sur tous les visages le moment fatal qui devoit finir leur

trifte fort. A la fin, le feu fut heureufement éteint, & tout le monde revint de fa perplexité. Il n'y a certainement rien à bord d'un vaiffeau qui demande tant d'attention que le foin du feu, comme nous l'avons malheureufement éprouvé, & comme on en voit tous les jours d'autres exemples encore plus funeftes que le nôtre. Cet accident arriva chez nous par la négligence du garçon de la Cabane, qui n'avoit pas pris garde à la chandelle, pendant que les Capitaines & les autres Officiers étoient fur le Pont.

Il n'arriva rien de remarquable jufqu'au 27 du mois. Nous rencontrames ce jour quantité de glaçons qui charioient à 58°, 30′ de Latitude à l'Eft du *Cap-Farewelt* en *Groenland*, où ayant auffi perdu de vuë la *Californie* dans les grands brouillards qu'il faifoit, nous la réjoignimes heureufement quand le temps fut éclairci & nos deux vaiffeaux pouffant au Sud, fortirent bien-tôt des glaces.

Nous passames ensuite pendant assez long-temps par des quantités prodigieuses de bois flotté. C'étoient comme des especes de morceaux assez larges de bois de charpente qui flottoient de toutes parts dans la Mer. Ce bois est une chose si singuliere, que tout homme accoûtumé à penser ne sauroit s'empêcher ici de se laisser aller à une longue suite de réflexions, & jusqu'à présent on n'a sçû donner aucune raison satisfaisante pour expliquer d'où ce bois flotté pourroit venir. Toutes les Relations que nous avons du *Groenland*, & des Côtes du *Détroit de Davis* & de celui de *Hudson*, quoiqu'elles différent assez dans bien d'autres choses, s'accordent toutes à nous assurer positivement qu'il ne croît point de bois de la forme de ce bois flotté dans tous ces Districts : d'où nous devons conclure, que, de quelque part qu'il puisse arriver en ces endroits de la Mer, il ne peut absolument pas venir de ces Pays que je viens de nom-

mer. Quelques-uns se sont imaginé, qu'il est jetté ici en venant des Côtes de la *Norwege*, & d'autres le dérivent de la Côte Orientale du Pays de *Labrador* dans l'*Amérique Septentrionale*. Mais j'avoue volontiers, que ces deux sentimens ne me paroissent guéres probables; car d'un côté les Vents de Nord-Ouest, qui prédominent en ces endroits, l'empêcheroient d'arriver ici de la *Norwege*, & de l'autre Côté les Courans violens qui sortent du *Détroit de Davis* & de celui de *Hudson* en tendant vers le Sud, l'arrêteroient au passage, & il ne pourroit jamais venir dans ces Mers de la Côte d'*Amérique*.

Monsieur *Egede*, qui a demeuré pendant plusieurs années dans la Colonie *Danoise*, établie à l'Ouest du *Groenland*, explique la chose d'une maniere qui me paroît moins susceptible de difficulté que toutes les autres. Il dit avoir vu sur la Côte Orientale de ce Pays à 61° de Latitude des Bouleaux, des Ormes, & d'autres es-

peces d'arbres de dix-huit pieds de haut & de la groſſeur de ſa cuiſſe, & il ajoûte avoir obſervé, que dans la *Norwege* auſſi bien que dans le *Groenland*, la Côte Orientale eſt plus chaude que l'Occidentale, & que par conſéquent les arbres y croiſſent plus aiſément & deviennent plus gros que de l'autre côté; ce qui pourroit en quelque façon nous porter à croire, que ce bois flotté vient du *Groenland*: du moins nous devons nous en tenir à ce ſentiment juſqu'à ce quelqu'un nous diſe quelque choſe de plus probable ſur ce ſujet.

Le 5 *Juillet* nous découvrimes ces montagnes de glaces qu'on rencontre en tout temps proche le *Détroit de Hudſon*. Ces glaces entaſſées ſont d'une figure monſtrueuſe, & je ſuis très-aſſûré de ne dire rien de trop en aſſurant le Lecteur, qu'il y en a de cinq ou ſix cens verges (c'eſt-à-dire quinze ou dix-huit-cens pieds) d'épaiſſeur. Je pourrois légitimer ce fait par quantité d'autorités; mais ces ci-

tations ne contribueroient en aucune façon à lever la difficulté qu'il y a de comprendre comment ces montagnes prodigieuses se forment. Plusieurs Auteurs ont essayé de resoudre cette question, & voici ce qu'entr'autres le Capitaine *Middleton* pense à ce sujet.

» Le pays est fort élevé, dit-il, » tout le long de la côte de la *Baye de* » *Baffin*, du *Détroit de Hudson, &c.* & il » l'est de cent brasses ou d'avantage » tout près de la Côte. Ces Côtes ont » quantité de Golfes, dont les cavités » sont remplies de neiges, de gla- » ces & gêlées jusqu'au fond, par » rapport à l'hyver presque continuel » qui regne dans ces endroits. Ces » glaces s'y accumulent pendant qua- » tre, cinq ou sept ans, jusqu'à ce » qu'une espece de déluge terrestre, » qui arrive communément à ces pé- » riodes par tout ces pays, les déta- » che & les entraîne dans le Détroit » ou dans l'Océan, où elles suivent » la direction des vents variables &

» des courants pendant les mois de » *Juin*, de *Juillet* & d'*Août*. Ces mon- » tagnes augmentent en maſſe plû- » tôt qu'elles ne diminuent, étant » entourées, excepté dans quatre ou » cinq points de leur circonférence, » de glaces plus minces juſqu'à la » diſtance de pluſieurs centaines de » lieuës, ce pays étant d'ailleurs cou- » vert de neiges pendant toute l'an- » née, & l'eau étant preſque toûjours » extrémement froide pendant ces » mois d'Eté. Les glaces plus minces » qui rempliſſent preſqu'entiérement » les Détroits & les Bayes, & qui » hors de-là couvrent l'Océan le long » de la Côte juſqu'à pluſieurs lieuës, » ont quatre, à dix braſſes d'épaiſſeur, » & elles refroidiſſent tellement l'air, » qu'il ſe fait un accroiſſement conti- » nuel à ces grandes iſles de glace par » l'eau de la Mer qui les arroſe à cha- » que inſtant & par les brouillards hu- » mides & très-fréquens en ces en- » droits, qui tombent en forme de » petite pluye & ſe congelent en tom-

» bant sur la glace. Ces montagnes
» ayant beaucoup plus de profon-
» deur au-dessous de la surface de la
» Mer qu'elles ne s'en élevent au-
» dessus, la force des vents ne peut
» pas faire grand effet sur elles pour
» les mouvoir : car quoique le vent
» soufle du côté de Nord-Ouest pen-
» dant près de neuf mois de l'année,
» & que par-là ces isles soient poussées
» vers un climat plus chaud, leur
» mouvement est néanmoins si lent,
» qu'il leur faut un grand nombre d'an-
» nées pour avancer cinq ou six cens
» lieuës vers le Sud, & je crois mê-
» me qu'on doit leur donner plu-
» sieurs siécles pour faire ce chemin.
» Quoiqu'il en soit, ces montagnes
» de glaces ne peuvent se dissoudre,
» qu'étant arrivées entre 50 & 80 de-
» grès de Latitude, où elles s'élevent
» peu-à-peu en devenant plus lege-
» res, à mesure que le Soleil en con-
» sume & fait évaporer la partie dé-
» couverte & exposée à ses rayons „.

D'un autre côté M. *Egede*, que je

viens de citer, assure très-positivement, que la glace dont la Mer est presque toûjours embarassée en ces endroits, & qui, comme il dit, s'éleve en especes de montagnes d'une grosseur étonnante, qui sont aussi profondes sous la surface de la Mer qu'elles sont élevées au-dessus, n'est autre chose que des morceaux des montagnes de glaces de la Côte, qui étant crêvés tombent dans la Mer qui les amene. Il est vraisemblable que cet Auteur ne débite pas ici des conjectures;mais plûtôt qu'il parle avec connoissance de cause & selon ce qu'il a vu lui-même; & c'est ce qui me fait croire que,pour résoudre la question d'où viennent ces montagnes de glaces, on ne sauroit mieux faire que de joindre les raisons de ces deux Auteurs. Je crois leur origine telle que M. *Egede* la décrit; mais je suis persuadé que l'accumulation de matiere, qu'il faut pour former des masses aussi énormes, se fait, comme le dit le Capi-

taine *Middleton*. Je crois encore, que quand elles tombent dans la Mer, elles doivent déjà former des masses très-considérables, & de la moitié de la grosseur à laquelle elles parviennent ensuite; & il me paroît très-vraisemblable qu'elles tombent de la Côte dans la Mer, comme dit M. *Egede*, parce qu'il faudroit attribuer une force au-delà de toute imagination à ces déluges terrestres, qui, selon le Capitaine *Middleton* doivent les entraîner. Je crois même, pour dire la vérité, que ces déluges sont des faits avancés sans preuves: car les dégels ne sont ni subits, ni si violens dans ces pays, & ils se font au contraire très-lentement & peu-à-peu. Les glaces & les neiges se fondent pendant le jour quand le Soleil est à son plus haut degré; mais la gêlée reprend par-tout pendant la nuit, quand le Soleil est au-dessous de l'horison; ce qui fait que la dissolution ou consomption des glaces est très-peu considérable dans une journée

journée. Ce raiſonnement eſt confirmé par le contraire que nous voyons arriver dans le Factoreries Méridionales de la *Baye de Hudſon*, qui ſont fort incommodées par ces déluges terreſtres, dont le Nord eſt entiérement exempt par les raiſons que je viens d'alléguer. Je ſuis d'autant plus convaincu que ces glaces ſe forment, comme je viens de le dire, que j'ai fait moi-même pluſieurs obſervations ſur la différence qu'il y a entre les baſſes glaces & celles qui forment ces montagnes, & dont les dernieres ſont beaucoup moins ſolides, & d'une couleur beaucoup plus claire que les premieres. Mais en voilà aſſez ſur ce ſujet, & il eſt temps de revenir à l'Hiſtoire de notre Voyage.

Le 8 *Juillet* nous touchames les *Iſles de Reſolution* à la diſtance d'environ une demie-lieuë. Les brouillards extrémement épais furent cauſe que nous ne les apperçûmes pas plûtôt, & heureuſement pour nous, le temps s'é-

claircit un peu : car ſi les brouillards avoient continué un peu plus long-tems, ' eſt très-vraiſemblable que nous au..ons échoué ſur la Côte, ou que nos vaiſſeaux ſe ſeroient briſés en morceaux contre les rochers. Nous eumes beaucoup de peine à nous tirer de ce pas dangereux. Le vent & les flots nous pouſſoient contre la Côte, & nous fumes obligés d'avoir recours aux rames & de nous faire touer en mettant les chaloupes en avant. Nous ſortimes à la fin du danger, & nous pouſſames notre route aux *Iſles* ſupérieures *des Sauvages*, où nous rencontrames fort peu de glaces dans le paſſage.

Quand nous fumes devant ces Iſles, il nous vint à bord vingt-ſix petits canots tous remplis d'*Eſquimaux Indiens*, qui demanderent à trafiquer avec nous. Leurs marchandiſes conſiſtoient en Côtes de Baleines & en peaux de Veaux marins, & nous leur donnames en échange des haches, des ſcies & de la quinquaillerie,

brouillards
plus long-
blable que
la Côte, ou
nt brisés en
hers. Nous
e à nous ti-
Le vent &
t contre la
gés d'avoir
nous faire
aloupes en
fin du dan-
notre route
auvages, où
peu de gla-

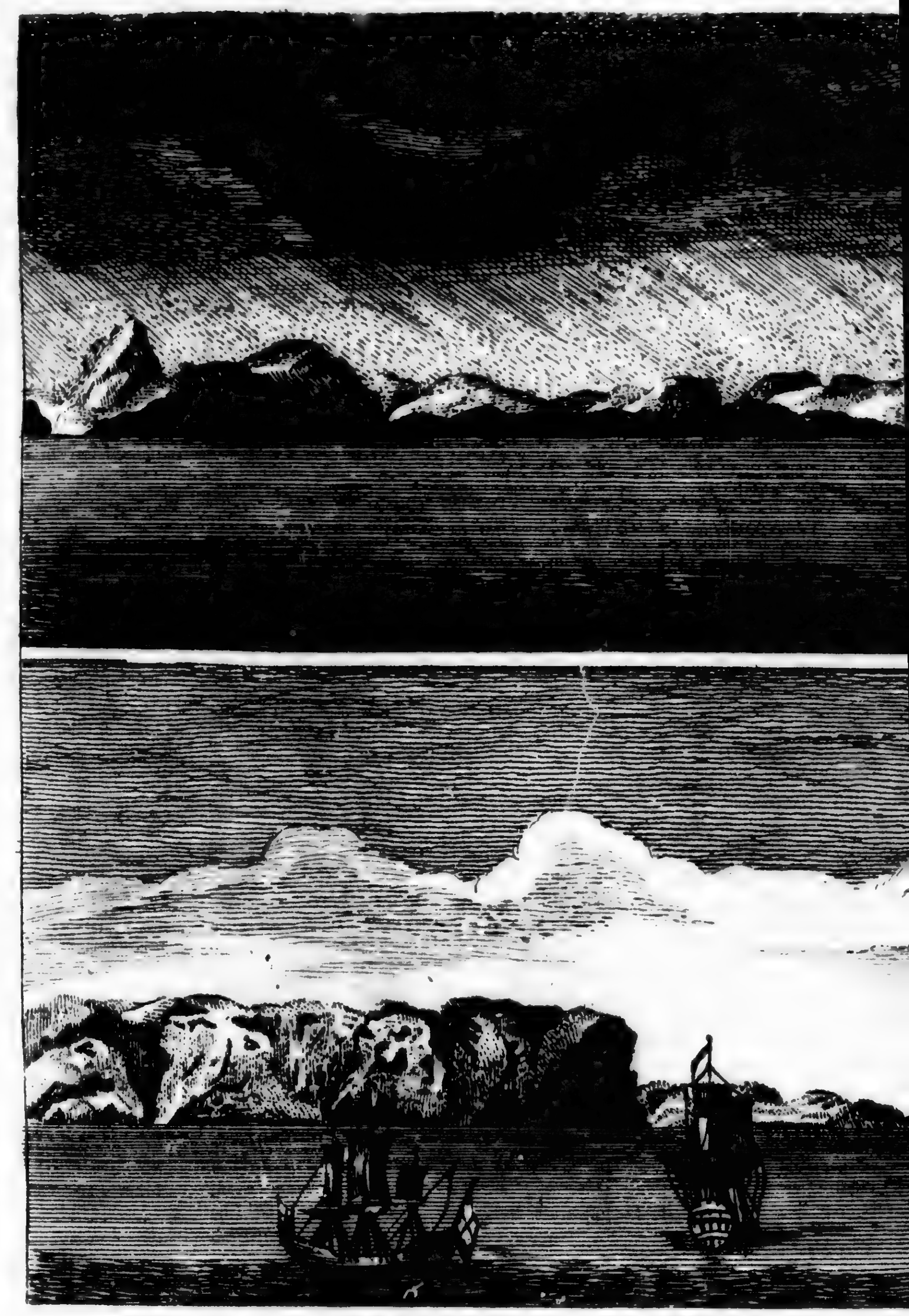
devant ces
d vingt-six
lis d'*Esqui-*
derent à tra-
marchandi-
de Baleines
rins, & nous
ge des ha-
inquaillerie,



Est

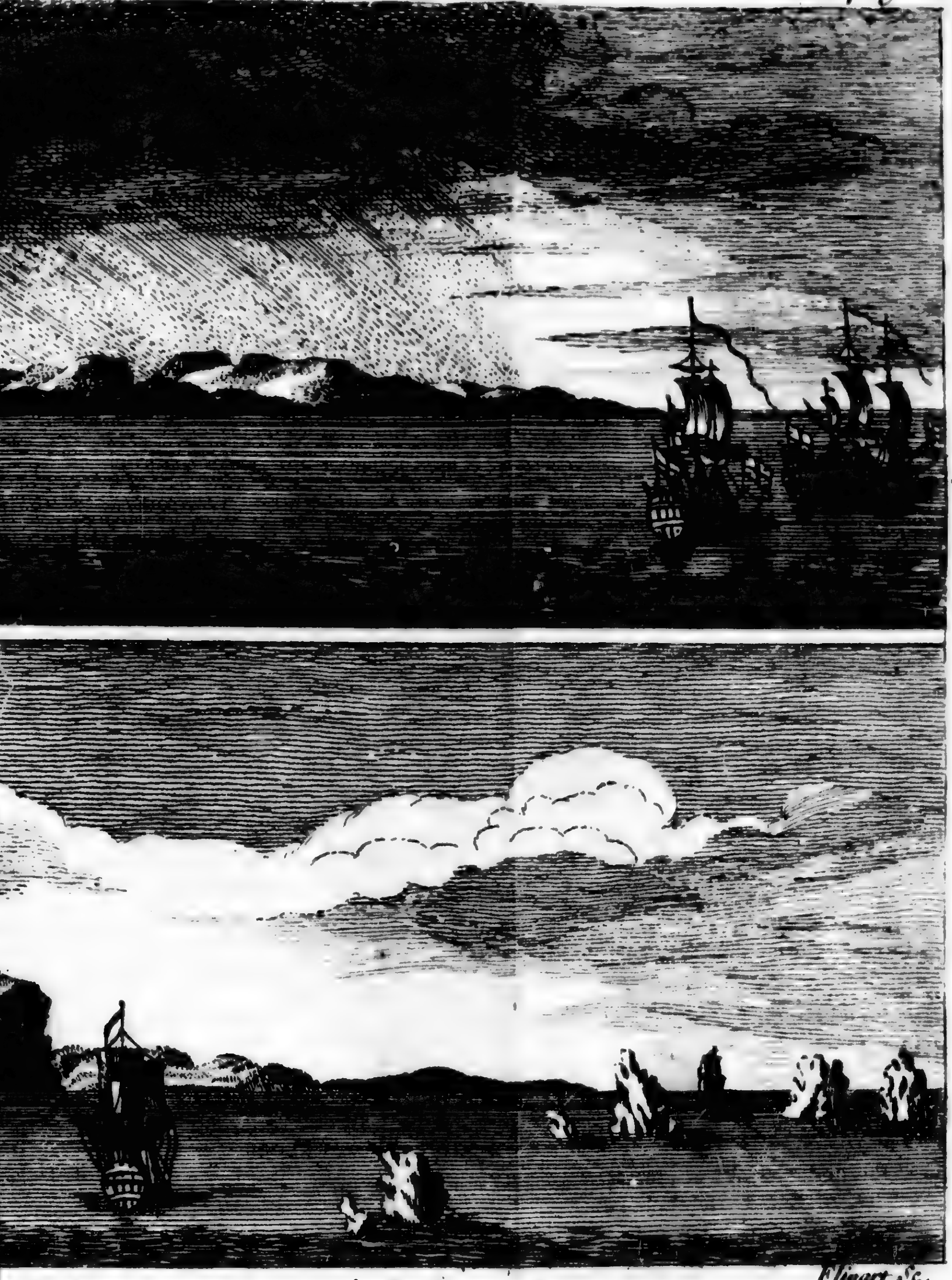
Flipart Sc.

La Pointe de Sud-Est des Isles



Vuë du Cap Walsingham du cô

…ud-Est des Isles de Resolution.



Flipart Sc.

Walsingham du côté de Nord-Est

Ils n'avo
de march
fit, que n
sidérable
marchanc
autre côt
leur marc
continuer
pourroit,
disposé d
ses, les l
femmes
peinte sur
billerent
dre leurs
échange
de fer &c
une coût
lécher to
de nous,
Canots.
pas fâch
particuli
comme
venable
en parle

Ils n'avoient pas apporté beaucoup de marchandiſes ; cependant le profit, que nous fimes ſur eux, fut conſidérable par l'évaluation de leurs marchandiſes contre les nôtres. D'un autre côté ils étoient ſi contens de leur marché, qu'ils nous prierent de continuer ce trafic tant que cela ſe pourroit, & pour cet effet après avoir diſpoſé de toutes leurs marchandiſes, les hommes auſſi-bien que les femmes revinrent avec une ardeur peinte ſur leurs viſages, & ſe déshabillerent preſque tous nuds pour vendre leurs habits ; & ils prirent en échange des coûteaux, des morceaux de fer &c. Nous obſervames en eux une coûtume bizarre, qui étoit de lécher tout ce qu'ils avoient acheté de nous, avant de le mettre dans leurs Canots. Le Lecteur ne ſera peut-être pas fâché de connoître un peu plus particuliérement cette Nation, & comme c'eſt ici l'endroit le plus convenable de tout mon Ouvrage pour en parler, j'en donnerai une deſcrip-

tion aussi succincte & aussi exacte qu'il me sera possible.

Ces Peuples sont d'une stature médiocre, généralement robustes, d'un bon embonpoint & bazanés. Ils ont la tête large, la face ronde & plate, les yeux noirs, petits & étincellans, le nez plat, les lévres épaisses, les cheveux noirs & longs, les épaules larges; mais les pieds extrémement petits. Ils sont gais & vifs; mais ils paroissent fort subtils, rusés, fins & fourbes. Les flateries ne leur coûtent rien; mais ils se font un plaisir de voler l'Etranger. Il est aisé de les mettre en colere, & ils prennent alors une espece de fierté; mais aussi il ne faut pas beaucoup pour les intimider.

Ils sont extrémement attachés à leurs coûtumes & à leurs façons de vivre. Je sçais que plusieurs de ces *Esquimaux* ayant été faits prisonniers dans leur jeunesse par les *Indiens* Méridionaux & transportés aux Factoreries ont toûjours regretté leur pays

natal, même après avoir vécu pendant long-temps parmi les *Anglois*. Un entr'autre, ayant depuis toûjours mangé à la maniere *Angloiſe*, & ſe trouvant un jour préſent lorſqu'un *Anglois* ouvrit un veau marin, ſe jetta ſur l'huile qui en ſortoit en grande quantité, & avala avec une avidité étonnante tout ce qu'il en put ramaſſer avec ſes mains, en s'écriant : *Ah ! que j'aime mon cher pays natal, où je pouvois me remplir le ventre de cette huile tant que je voulois.* Il ne ſeroit pas fort difficile de les civiliſer, ſi le commerce qu'il y a à faire avec eux en valoit la peine. Cependant ce commerce, quoique de peu d'importance aujourd'hui, pourroit devenir très-conſidérable, ſi on avoit ſoin d'encourager ces Peuples en leur fourniſſant des inſtrumens propres pour la pêche des baleines, des veaux marins, &c. Ils ſont très-habiles à gouverner leurs canots, qui ſont d'une conſtruction fort convenable à leurs beſoins, aiſés à tranſporter & à mouvoir dans l'eau.

Ces canots ſont faits de bois ou de côtes de baleines. Ils ſont fort minces, & tout-à-fait couverts de peaux de veaux marins, à l'exception d'un trou au milieu qui a un rebord de côtes de baleines ou de bois pour empêcher l'eau du Pont d'y entrer, & qui eſt fait préciſément pour qu'un ſeul homme puiſſe y entrer & s'aſſeoir dans le canot en étendant ſes jambes en devant. Il y en a où de ce rebord il s'éleve tout au tour un morceau de peau, que l'homme aſſis dans le canot lie autour de ſon corps & qui le garantit abſolument de l'eau. Ils mettent ſur les coûtures une eſpece de goudron ou colle faite, à ce qu'on prétend, d'huile de veaux marins. Ils tranſportent dans ces canots tous leurs petits beſoins & les inſtrumens pour la pêche des baleines, des chevaux, des licornes, de veaux marins, &c. pour laquelle ils ſont fort habiles. Ils ont auſſi dans leurs canots des frondes & des pierres, dont ils ſçavent ſe ſervir avec une dextérité

ou de
rt min-
peaux
on d'un
ord de
ur em-
r,& qui
in ſeul
ir dans
bes en
bord il
eau de
le ca-
& qui
au. Ils
eſpece
qu'on
narins.
s tous
umens
s che-
arins,
habi-
anots
nt ils
érité

le Veaux Marins

Flipart Sculp.

Esquimaux faisant du feu et allant a la



...u ... allant a la Pêche de Veaux Marins Tom II. Pag 22.



Flipart Sculp.

infinie,
dérables
une poi
qui sert
tres gro
blessés,
plus pro
té de l'h
pour les
barbe g
ponne &
poisson,
té de l'h
me. Il y
val mar
l'harpon
il y a u
flée, qu
pour ma
leine q
la fatigu
qu'à ce
expire
dans l'e
avec l
de sa g

infinie, & à des diſtances très-conſidérables. Leurs harpons ont en haut une pointe de dent de cheval marin, qui ſert à darder les baleines ou autres gros poiſſons, après qu'ils ont été bleſſés, pour les dépêcher d'autant plus promptement. L'autre extrémité de l'harpon eſt proprement faite pour les bleſſer. C'eſt une eſpece de barbe garnie de fer, qui ſe cramponne & s'arrête dans le corps du poiſſon, au lieu que l'autre extrêmité de l'harpon en tombe d'elle-même. Il y a une ſangle de peau de cheval marin attachée à la barbe de l'harpon, à l'autre bout de laquelle il y a une peau de veau marin enflée, qui ſert d'une eſpece de bouée, pour marquer l'endroit où eſt la baleine quand elle ſe plonge, & qui la fatigue beaucoup en nageant, juſqu'à ce qu'ayant épuiſé ſes forces elle expire après quelques débats legers dans l'eau. Ils la tirent enſuite à terre avec leurs canots & la dépouillent de ſa graiſſe ou huile qui leur ſert de

nourriture, & qu'ils brûlent en hyver dans leurs lampes.

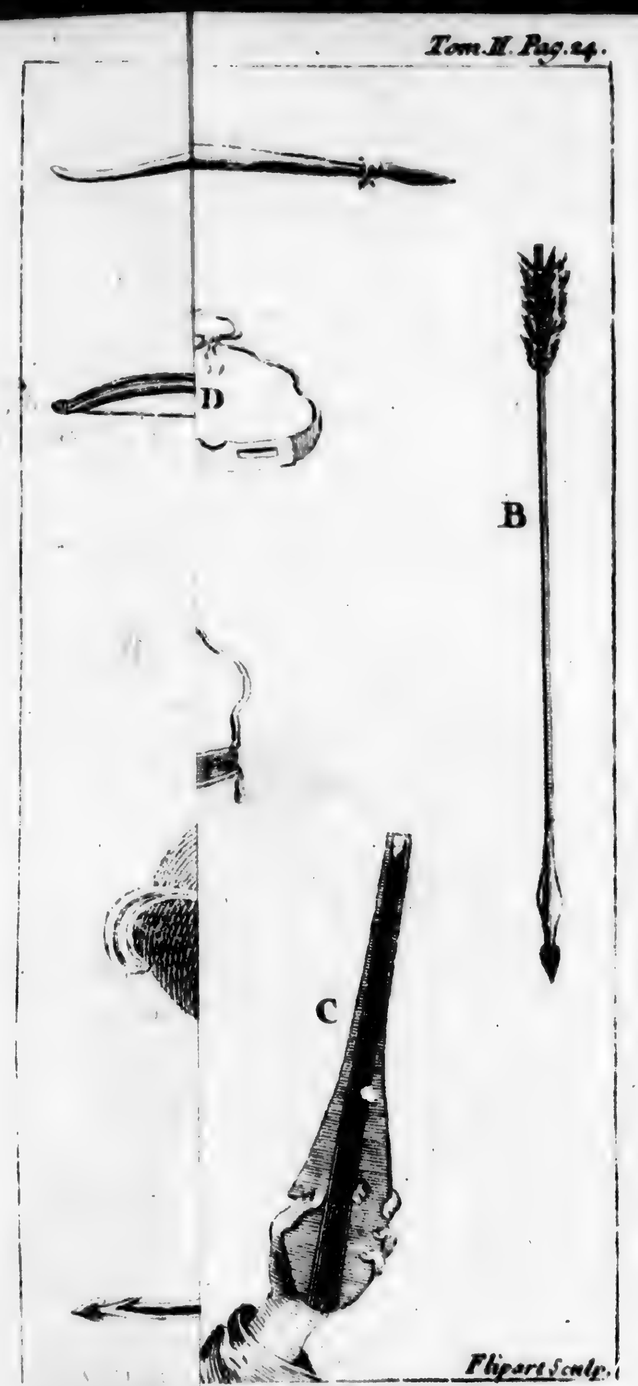
Ces petits canots ne sont que pour les hommes. Ils sont pointus des deux côtés, & ont environ vingt pieds de long sur dix-huit pouces ou deux pieds de large. L'homme qui est dedans, n'a qu'une rame, mais qui est large des deux côtés, & qui sert à ramer alternativement tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Outre ces petits canots ils en ont d'autres, qui sont beaucoup plus grands, ouverts & où les femmes travaillent aux rames. Ils sont faits des mêmes matériaux que les précédens, & ils portent audelà de vingt personnes.

Il y auroit bien des choses curieuses à dire touchant les façons de s'habiller de ces Peuples, si je pouvois m'étendre ici sur ce sujet. Les habillemens des hommes sont faits de peaux de veaux marins, ou de bêtes fauves, & souvent de peaux d'oiseaux terrestres & marins cousuës ensemble. Tous leurs habits ont une

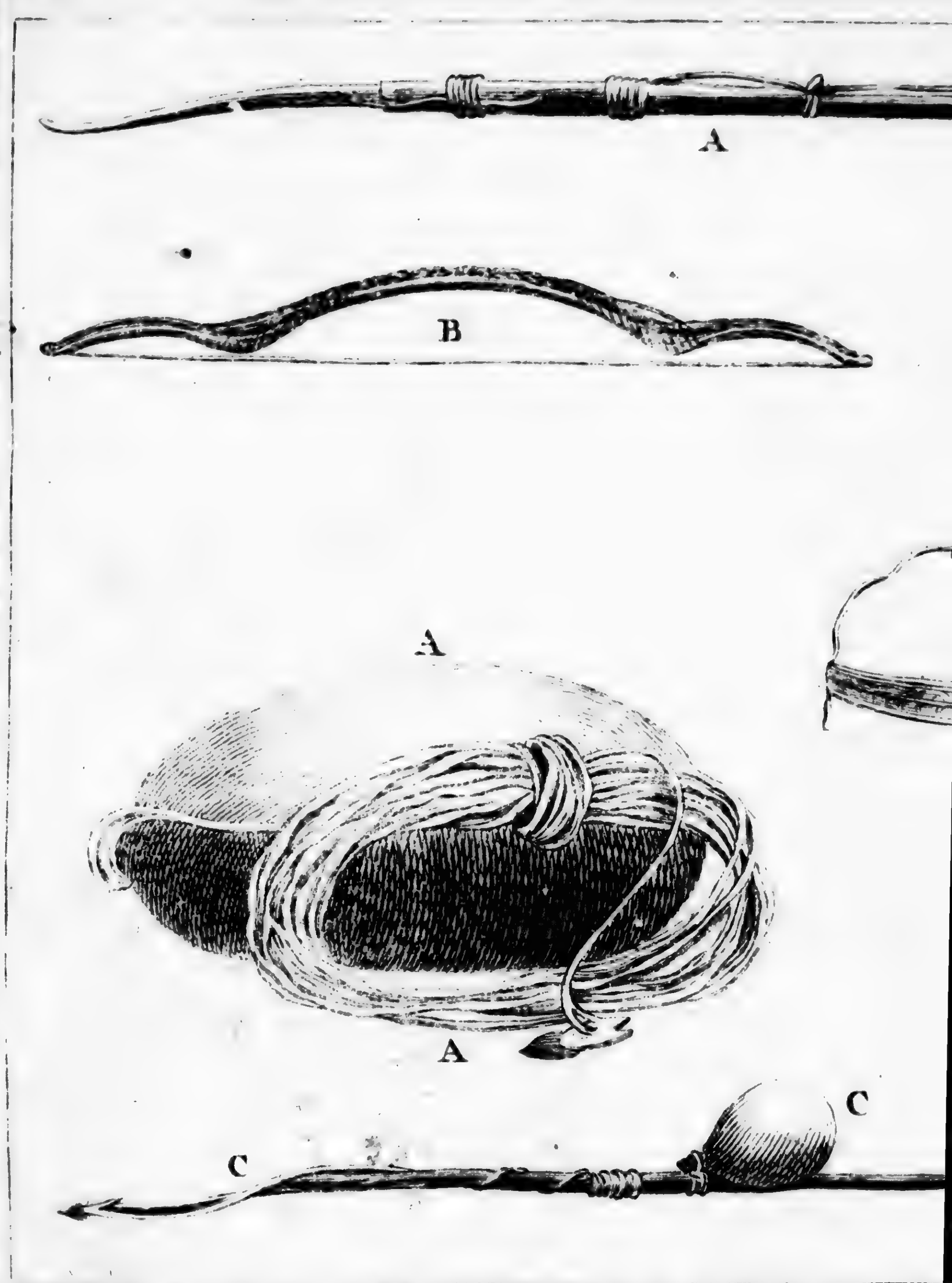
hyver

e pour
s deux
ds de
deux
st de-
ui est
sert à
d'un
es pe-
, qui
uverts
ux ra-
maté-
s por-

urieu-
s'ha-
uvois
habil-
ts de
é bê-
d'oi-
és en-
une
spece



A. Le grand Ha Corde. C. Le petit Harpon avec sa Barbe et sa ne fait de Dents de Cheval Marin.



A. Le grand Harpon pour les Baleines avec sa Barbe sa Sangle et sa Boueé.
sa Barbe et sa Boueé, et l'Instrument pour le darder **D.** *Les yeux a Neige* **E.** *Orne*

A

D

B

E

C

C

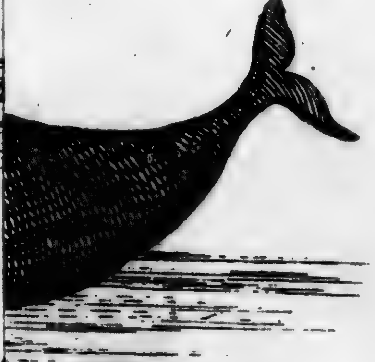
Fliport Sculp.

e sa Sangle et sa Boueé. B. L'Arc avec sa Corde. C. Le petit Harpon avec
D. Les yeux a Neige. E. Ornement de Poitrine fait de Dents de Cheval Marin.

Li



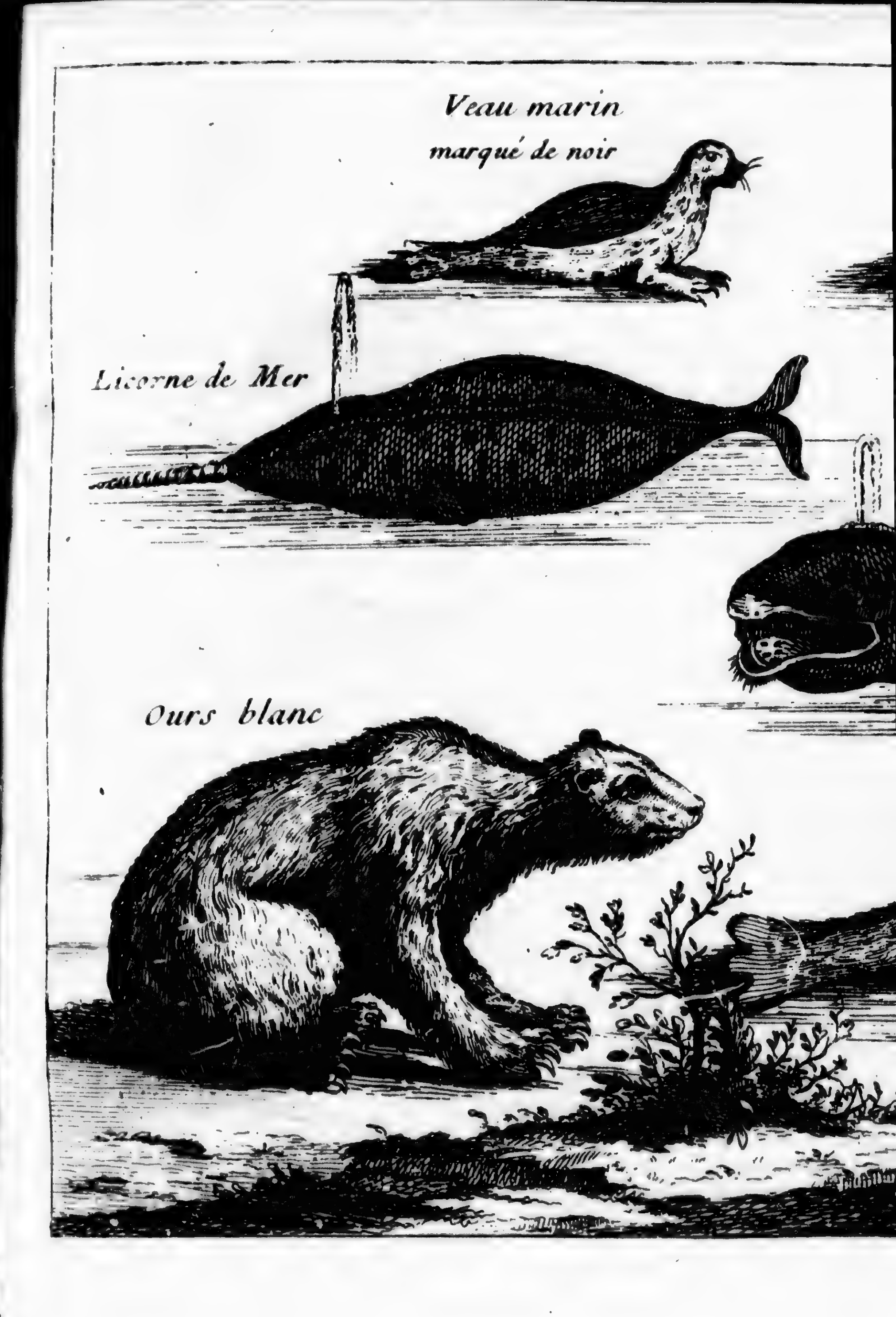
Licorn



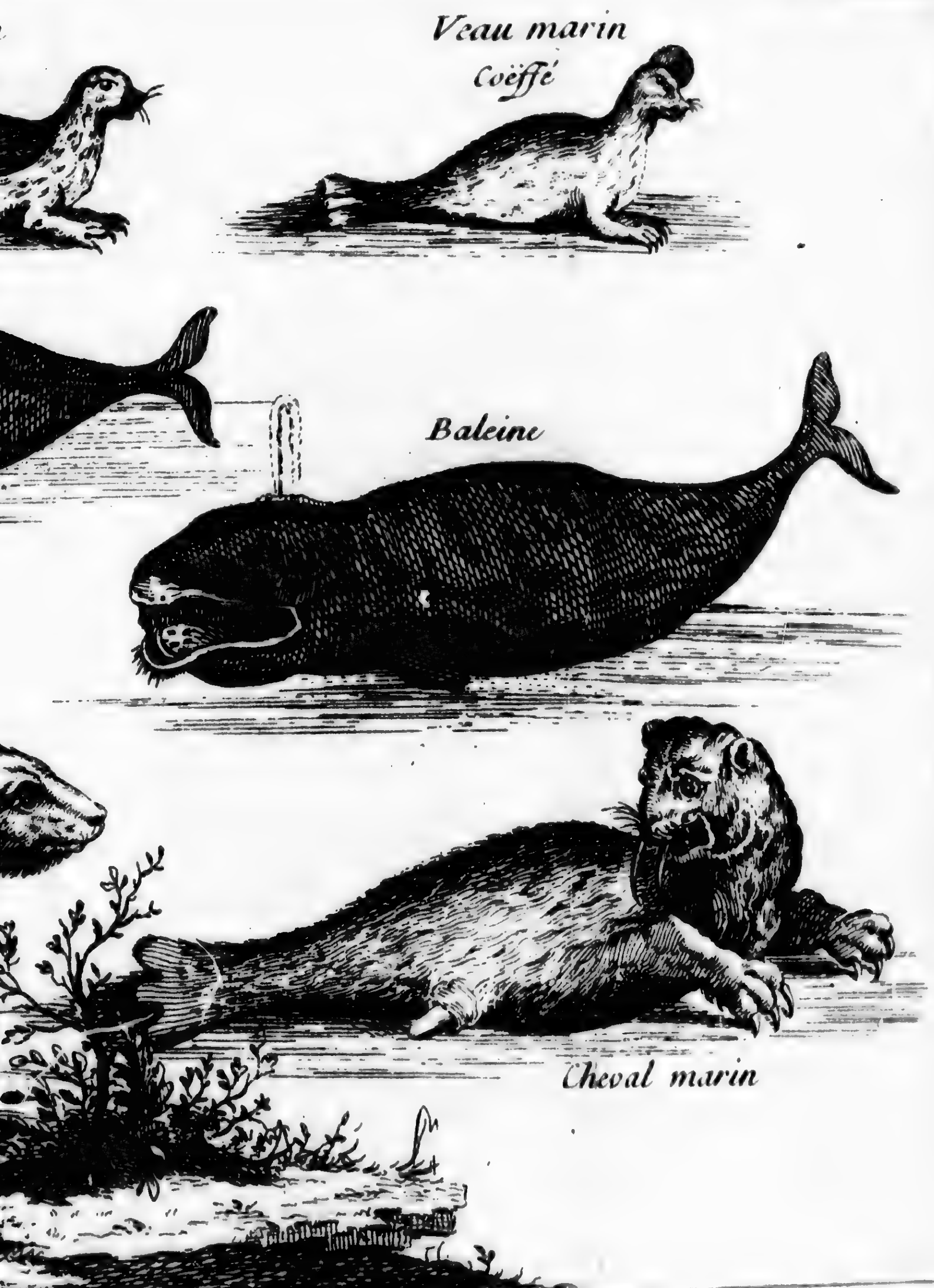
Ou



Flipart



Veau marin
marqué de noir
Licorne de Mer
Ours blanc



Flipart

eſpe
celui
auto
juſqu
culot
riere
comn
porte
de ſo
pour
pour
rence
homm
celles-
une qu
lons ;
grands
épaule
enfans
ter ſur
beauco
ment
elles ſ
ter l'en
bras, e
bottes
II.

eſpece de capuchon, qui reſſemble à celui d'un Capucin. Ils ſont ſerrés autour du corps & ne deſcendent que juſqu'au milieu de la cuiſſe. Leurs culottes ſont ſerrées devant & derriere autour du corps avec une corde, comme on ſerre une bourſe. Ils portent pluſieurs paires de bottes & de ſocques les unes ſur les autres pour ſe tenir les pieds chauds & pour ſe garantir de l'eau. La différence qu'il y a des habillemens des hommes à ceux des femmes, eſt que celles-ci portent à leurs jaquettes une queue qui leur va juſqu'aux talons; leurs capuchons ſont auſſi plus grands & plus larges du côté des épaules, pour pouvoir y mettre leurs enfans, quand elles veulent les porter ſur le dos; leurs bottes ſont auſſi beaucoup plus larges & communément garnies de baleines. Quand elles ſont quelquefois obligées d'ôter l'enfant pour un moment de leurs bras, elles le fourrent dans une des bottes en attendant qu'elles puiſſent

le reprendre. Il y en a parmi eux qui portent des chemiſes de veſſies de veaux marins couſues enſemble & preſque de la même forme que les chemiſes qu'on porte en *Europe*. Leurs habits ſont généralement couſus fort proprement, ce qui ſe fait avec une aiguille d'yvoire & des nerfs de Bêtes fauves fendus ſubtilement, qui leur ſervent de fil. Ils ont même beaucoup de goût pour orner leurs habits avec des bandes de peaux de différentes couleurs, qu'ils portent en guiſe de galons, de rubans & de manchettes, ce qui tout enſemble donne un air propre, leſte & même galant à leurs habillemens.

Si leurs habits & autres beſoins ſont bien ordonnés, il faut avouer, que leurs yeux à neige, comme ils les appellent fort à propos, ſont une nouvelle preuve de leur ſagacité. Ce ſont de petits morceaux de bois ou d'yvoire, proprement formés pour couvrir les organes de la vûe & noués derriere la tête. Ils ont deux fentes

de la longueur précise des yeux ; mais fort étroites, & l'on y voit à travers fort distinctement & sans sentir la moindre incommodité. Cette invention les garantit contre l'aveuglement de la neige, qui est une maladie très-dangereuse & fort douloureuse, occasionnée par l'action de la lumiere, fortement réfléchie de la neige sur les yeux, sur-tout dans le Printemps, quand le Soleil est assez élevé au-dessus de l'horison. L'usage de ces yeux fortifie considérablement la vûe, & les *Esquimaux* y sont si accoûtumés, que quand ils veulent observer des objets fort éloignés, ils s'en servent ordinairement en guise de lunettes d'approche.

On observe ce même esprit d'invention dans leurs instrumens de Pêche & de Chasse à l'Oiseau. Leurs Dards & Harpons sont très-bien faits & répondent parfaitement aux usages, auxquels ils sont destinés. Leurs Arcs sont sur-tout d'une construc-

tion fort ingénieuſe. Ils ſont ordinairement compoſés de trois morceaux de bois, qu'ils ſçavent joindre très-proprement & avec un art admirable. C'eſt du Sapin ou du Larix, que les *Anglois* nomment en ce païs Genevrier, qu'ils employent communément pour cet uſage, & comme ces bois ne ſont ni forts, ni élaſtiques, ils ſuppléent à l'un & l'autre en renforçant leur Arc par derriere avec une eſpece de bande faite de nerfs ou tendons de leurs Bêtes fauves, qui ſervent auſſi de corde à l'Arc. Ils ont ſoin de mettre ſouvent leurs Arcs dans l'eau, ce qui faiſant retrécir les cordes leur donne par-là plus d'élaſticité & les fait porter plus loin qu'ils ne feroient autrement. Ils ſont habitués à cet exercice depuis leur jeuneſſe, & ils tirent avec une dexterité inconcevable. Voilà ce que j'ai pu rapporter de ces Peuples par ma propre connoiſſance. Je me contenterai d'y ajoûter quelques remarques ſelon les

meilleures informations, que j'en ai pu tirer.

L'Orthographie du mot *Eſquimaux*, annonce une dénomination *Indienne* avec une terminaiſon *Françoiſe*, & un célébre Auteur de cette derniere Nation nous apprend, que ce nom vient des mots *Abenaqui Eſquimantſic*, qui veulent dire : *Un mangeur de viande cruë.* En effet, cette étymologie paroît fort raiſonnable, puiſqu'autant que nous ſçavons juſqu'à préſent, les *Eſquimaux* ſont le ſeul peuple qui mange la viande abſolument cruë. C'eſt auſſi de-là, de même que de la blancheur de leur peau & de l'uſage qu'ils ont de porter la barbe contre la coûtume des *Indiens*, qu'on croit qu'ils ne font qu'un même Peuple avec les *Groenlandois.* Ce ſentiment paroît d'autant plus vraiſemblable, lorſqu'on fait attention au peu de largeur du *Détroit de Davis*, & à la vie vagabonde que toute cette Nation a coûtume de mêner par-tout où elle ſe trouve. Le

caractére, qu'on leur donne communément, n'eſt pas des meilleurs, & les Voyageurs de toutes les Nations nous les dépeignent comme fourbes, voleurs, traîtres, cruels, flateurs & méfians. Cependant s'il eſt vrai, qu'ils deſcendent réellement des *Groenlandois*; nous pourrions peut-être par la ſuite du temps, en nous familiariſant davantage avec eux, leur trouver un caractére tout différent de celui qu'on leur donne aujourd'hui : car les *Danois* établis en ce pays ont obſervé, que les Habitans quoiqu'aſſez ſujets à ces mêmes vices, ne les pratiquent cependant que contre les Etrangers; qu'au reſte ils vivent très-honnêtement entr'eux, qu'ils mênent une vie fort chaſte & ſage, & qu'ils ſont remplis de ſentimens & de compaſſion. Mais, comme ils croyent que tout le reſte du genre humain eſt d'une race différente de la leur, & que ce ſont par conſéquent tous leurs ennemis, ils appliquent toutes les vertus de la ſo-

ciété à leur propre Nation, en regardant tous les autres Peuples non-seulement comme des Etrangers, mais comme Gens avec qui ils sont en guerre. Il est vraisemblable qu'en établissant un commerce fixe avec les *Esquimaux*, nous leur ferions perdre cette férocité naturelle, puisqu'il est certain, que les *Groenlandois* s'accommodent aujourd'hui parfaitement bien avec les *Danois* établis dans leur pays, & qu'on n'y entend plus parler de vols, ni des excès qui les rendoient autrefois détestables à ces nouvelles Colonies. Je finis ici mes Observations sur les *Esquimaux*, pour revenir au Journal de notre Voyage.

Le 13 *Juillet* nous rencontrâmes beaucoup de glaces de cinq à dix brasses d'épaisseur. Nous y passâmes avec beaucoup de précaution; mais cependant sans difficulté ni danger, excepté dans des endroits où les glaçons étoient fort épais & serrés les uns contre les autres. Il n'y a en

effet rien de ſi dangereux, que de choquer avec beaucoup de force contre un grand glaçon, qui, s'il ne ſe caſſe pas par le choc, fait ſur le vaiſſeau le même effet que le contrecoup d'un rocher. C'eſt pour cette raiſon que tous les vaiſſeaux deſtinés aux Mers glaciales ſont extrémement forts en bois, principalement ſur le devant; & cependant ces précautions ne ſuffiſent pas toûjours pour les garantir, vû les exemples fréquens qu'on a ſur les Côtes du *Groenland* & dans le *Détroit de Davis* des vaiſſeaux briſés en morceaux par la force des glaces.

M. *Cotes*, un des Commandeurs au ſervice de la Compagnie de la *Baye de Hudſon*, perdit ainſi deux vaiſſeaux. L'un ayant choqué pendant la nuit contre un morceau de glace au *Cap Farewel*, coula à fond. L'autre ſe trouvant dans le *Détroit de Hudſon* fut pris entre deux gros morceaux de glace, qui étant pouſſés en différens ſens pendant une forte Ma-

rée ſe choquerent avec beaucoup de force. Le vaiſſeau, qui étoit entre deux, en fut tellement ſerré, qu'il coula à fond auſſi-tôt que les glaçons ſe ſéparerent. L'équipage fut heureuſement ſauvé dans l'un & l'autre cas par d'autres vaiſſeaux de la même Compagnie, qui ont toûjours coûtume de ſe tenir enſemble au ſortir du Détroit. Nous avons auſſi appris de bonne part, qu'une Chaloupe de la Compagnie, en faiſant voile entre le *Fort de Yorck & Churchill* fut pris de même entre deux morceaux de glace, & qu'à leur rencontre elle fut élevée tout-à-fait hors de l'eau & reſta à ſec ſur un des glaçons; mais comme elle n'avoit point du tout été endommagée par cet accident ſingulier, l'équipage la remit à l'eau auſſi-tôt que les glaces furent ſéparées, & continua ſon chemin.

Il eſt fort aiſé de s'appercevoir de la proximité de ces glaces : car la température de l'Air change dans l'inſtant, & de chaud qu'il étoit il

devient extrémement froid. D'ailleurs ces glaces s'annoncent communément par des brouillards très-épais, mais fort bas, & qui ne s'élevent souvent pas plus haut que les mats du vaisseau. Il arrive assez fréquemment que les *Esquimaux* viennent aux vaisseaux sur les glaces, avant que ceux qui sont à bord se soient apperçus qu'ils en étoient si proches. Il est assez ordinaire de voir la glace élevée par la réfraction de l'air, au-dessus de l'horison pour le moins de six degrés; ce qui fait qu'on la découvre de beaucoup plus loin qu'on sçauroit le faire, si la réfraction de l'air n'étoit pas si forte en ces endroits.

Le 17 nous trouvant environnés de glaces fort épaisses, nous nous accrochames à un très-grand glaçon avec plusieurs ancres à glace & cables. Il est bon de choisir pour cet effet, le plus grand morceau de glace qu'on puisse trouver, parce qu'il se soûtient mieux dans l'eau

qu'un plus petit, & ne céde pas ſi aiſément aux vents & aux courans, qui agitent ordinairement la ſurface de la Mer. Par ce moyen, nous fumes bien-tôt débaraſſés de quantité de petits glaçons, qui furent emportés par les courans, & nous eumes le chemin libre. Nous ôtames ici notre gouvernail, qui s'étoit engourdi, & nous le remimes dans ſon mouvement ordinaire & aiſé. Les équipages des deux vaiſſeaux remplirent leurs tonneaux vuides d'eau fraiche, qu'on tire de ces eſpeces d'étangs ou amas d'eau qu'on trouve communément ſur la glace. Le 18 nous eumes beaucoup d'éclair & de tonnerre, choſe aſſez extraordinaire dans ces pays-ci, & dont la rareté doit vraiſemblablement être attribuée aux *Aurores Boréales* qui ſont très-fréquentes ici en Hyver, auſſi bien qu'en Eté, & qui enflamment & diſperſent ces exhalaiſons ſulphureuſes, qui autrement auroient cauſé des orages. Les petits lacs d'eau douce, qui

étoient sur la glace, se gelerent depuis ce jour, presque toutes les nuits, sur-tout quand le vent venoit du Nord.

Le 19 le gros glaçon, auquel nous étions accrochés, se brisa en plusieurs morceaux & se dispersa. Nous nous attachames à un autre; mais voyant que les glaces se dispersoient de tous côtés, nous mimes à la voile & en traversames des quantités prodigieuses jusques vers le soir, que nous nous accrochames encore à la vuë de l'*Isle de Cap Charles*, qui étoit de nous à environ sept lieuës au Sud. Nous fumes depuis continuellement incommodés par les glaces, & sans entrer dans un détail ennuyeux de notre manoeuvre journaliere, il suffira de dire, que nous ne fimes autre chose que tantôt nous accrocher, tantôt nous détacher & traverser les glaces jusqu'au 30, que nous trouvames la Mer nette devant l'*Isle de Salisbury* presqu'à l'entrée Occidentale du *Détroit de Hudson*. Si

j'avois quelque avis à donner pour éviter le plus épais des glaces dans ce Détroit, je conſeillerois de diriger la route bien près de la Côte du Nord : car nous avons toûjours obſervé, que ce côté eſt beaucoup moins embarraſſé de glaces que tout le reſte du Détroit; ce qu'on doit attribuer non-ſeulement aux vents, qui ſoufflent ordinairement de ce côté ; mais auſſi aux Courans, qui viennent de la plûpart de ces grandes ouvertures, qui ſe trouvent ſur la Côte du Nord.

Le 2 *Août* nous doublames le *Cap de Diggs* & le 4 nous paſſames l'*Iſle de Manſel.* Nous rencontrames entre cette Iſle & le *Cap de Southampton* une Baleine morte, qui flottoit ſur l'eau & dans laquelle nous apperçumes un Harpon des *Eſquimaux* avec une ſangle de peau de Cheval marin. Il y avoit quelque tems qu'elle étoit tuée, & elle avoit déjà perdu quelque côtes. Nous en tirames le reſte avec deux tonneaux d'huile.

Le 11 nous cottoyames le pays, qui eſt à l'Oueſt du *Welcome*, à la Latitude de 64°. Comme il étoit tard, & que nous étions aſſez éloignés de la Côte, le Capitaine ne jugea pas à propos de détacher la chaloupe du vaiſſeau pour reconnoître le pays, comptant le faire le lendemain. Il ſe leva ſur le ſoir un vent de Sud très-violent, qui nous détermina à nous éloigner de la Côte, crainte d'accident. Le vent continua de même le 12 & tourna au Nord, enſorte que nous ne pumes jamais rejoindre cette partie de la Côte, que nous venions de quitter. Le premier endroit que nous vimes le 19, fut l'*Iſle de Marbre*.

On mit ici en Mer les Barques longues de chaque vaiſſeau, & l'on en donna le commandement aux deux premiers Contre-maîtres. Je voulus être de la partie, & notre commiſſion étoit de faire des Obſervations exactes ſur le temps, la direction, la vîteſſe & la hauteur de la Marée &

ſur toute autre circonſtance qui pourroit fournir quelques lumieres pour la découverte du paſſage. Nous nous acquitames de notre devoir, & étant revenus à bord nous fimes notre rapport au Conſeil. Le précis de nos obſervations étoit, que nous avions vu pluſieurs ouvertures conſidérables à l'Oueſt de cette Iſle, que le flux venoit du Nord-Eſt, le long de la Côte, qu'il y faiſoit haute marée à quatre heures à la pleine & à la nouvelle Lune, & qu'elle montoit environ dix pieds.

La ſaiſon nous paroiſſant trop avancée, nous ne fimes plus rien pour la découverte. Il fut réſolu dans le Conſeil à la pluralité des voix de mettre à la voile pour chercher un endroit convenable à établir nos quartiers d'Hyver. La réſolution étoit conçûe à peu près en ces termes.

» Que la ſaiſon étant fort avan-
» cée, les vents étant contraires & la
» Mer impraticable pour pourſuivre

» les recherches sur les pays entre-
» coupés situés à l'Ouest de l'*Isle de*
» *Marbre*, & que d'ailleurs la réalité
» du passage n'étant pas encore éta-
» blie, on avoit trouvé à propos
» d'hyverner dans quelque endroit de
» la *Baye de Hudson*, dans l'esperance
» de trouver dans la saison prochaine
» des occasions plus favorables pour
» poursuivre la découverte. Le *Port*
» *de Nelson* fut choisi pour le quartier
» d'Hyver, étant préférable à tout
» autre endroit, comme étant le pre-
» mier débarrassé des glaces au Prin-
» temps & d'ailleurs abondant en
» bois, gibier & autres choses né-
» cessaires pour la conservation de
» l'équipage, » &c. Cet Acte du Conseil étant signé, les vaisseaux mirent à la voile en consequence pour se mettre à couvert pendant l'Hyver.

Avant de quitter absolument cette Isle, j'en donnerai ici une description succincte autant que j'ai pu la connoître. Son centre est situé à

62°.

62°, 55′ de latitude, & à 92° de longitude de *Londres*. Elle a ſix lieuës de long de l'Eſt à l'Oueſt, ſur 2 ou 3 de large du Nord au Sud. Elle eſt élevée du côté de l'Oueſt & baſſe du côté de l'Eſt. Tout le terrain n'eſt qu'un Roc continué d'une eſpece de Marbre dur & blanc, piquotté en certains endroits de taches de différentes couleurs, comme vertes, bleues & noires. Les ſommets des montagnes paroiſſent caſſés & extrémement endommagés, & quantité de rocs d'une groſſeur énorme ſont jettés confuſément enſemble, comme s'ils avoient été entraînés & entaſſés par quelqu'inondation ou autre bouleverſement arrivé dans l'Iſle. Sous ces Rocs il y a des cavernes très-profondes, dans leſquelles on entend un grand bruit comme des torrens d'eau qui coulent avec impétuoſité ſur des pierres. L'eau qui ſort en différens endroits des fentes de ces rochers, m'a fait penſer qu'il pourroit bien y avoir quelque mine de Cuivre ou au-

tre : car je l'ai trouvé dans un endroit verdâtre ayant un goût de verd de gris, & dans un autre parfaitement rouge, teignant même de cette couleur les pierres par-où elle passoit. Dans les Vallées il y avoit une croûte mince de terre portant très-peu d'herbe, & quelques Lacs d'eau douce, dans lesquels je vis des Cygnes, des Canards, &c. & sur leurs bords quelques bêtes fauves, qui y venoient paître du Continent situé à environ quatre lieuës au Nord. Ces animaux y vont peut-être sur la glace en Hyver ou à la nage en Eté, & ce dernier ne doit pas paroître extraordinaire, puisqu'ils nagent en ce pays avec beaucoup de legéreté & se soûtiennent dans l'eau à des distances très-considérables. Nous trouvames dans cette Isle plusieurs traits des *Esquimaux*, comme des pierres entassées les unes sur les autres, soit pour marquer les limites ou pour quelqu'autre cause de superstition, sans compter quantité de tombeaux

ou gros tas de pierres, ſous leſquels ils enterrent leurs morts. Nous y vimes auſſi les fondemens de pluſieurs de leurs cabanes, qui ſont bâties circulairement en forme de ruches d'Abeilles, & conſtruites de pierres & de mouſſe.

Entre cette Iſle & le Continent du Nord il y a une aſſez bonne rade, ayant huit, dix à douze braſſes d'eau & un bon fond pour jetter l'ancre; mais il n'y a qu'un ſeul port qui ſe trouve au Sud-Oueſt de l'Iſle. L'entrée de ce port eſt étroite & n'a que treize pieds d'eau à la hauteur de la marée ordinaire; mais il eſt très-ſpacieux en dedans & peut aiſément tenir cent voiles. L'entrée eſt très-difficile à découvrir, étant couverte d'une petite Iſle fort baſſe & toute remplie de rocs, contre leſquels les flots de la Mer ſe briſent avec impétuoſité & s'élevent fort haut. On doit paſſer cette petite Iſle du côté du Bas-bord pour entrer dans le Port. J'ai crû d'autant plus néceſſaire de

parler de ce Port, qu'on l'avoit représenté aux Interessés en *Angleterre* comme un des plus beaux Ports du monde, & il le seroit en effet, si son entrée étoit plus profonde; au lieu qu'étant comme elle est, ce Port ne peut servir qu'aux vaisseaux de peu de charge. Mais en voilà assez de l'*Isle de Marbre*; je reviens à notre Voyage.

En passant de cet endroit au *Port de Nelson*, nous eumes une furieuse tempête, accompagnée de neige, de pluye & de brouillards épais. Nous arrivames le 25 *Août* à la vuë des Bas-fonds de cette Riviere, & nous mouillames l'ancre pendant le reflux à environ deux lieuës de-là. Ces Bas-fonds sont très-dangereux. Ils sont à quatre ou cinq lieuës de la Côte & s'étendent environ dix lieuës du Nord au Sud. Ils sont à sec en temps de demi-marées, ce qui fait que les flots de la Mer s'y brisent & s'élevent fort haut. Leur centre est situé à 57°, 50′ de latitude. La meilleure ma-

niere de connoître l'endroit de ces Bas-fonds eſt d'obſerver où l'eau commence à ſe retirer & le fond de la Mer à ſe durcir. Le contraire de l'un & l'autre a lieu quand on les quitte.

Le 26, le temps étant fort beau, on envoya des chaloupes de chaque vaiſſeau au-devant pour ſonder & pour élever des marques propres à conduire les vaiſſeaux par-deſſus les Bas-fonds à l'embouchure du bras Méridional de la Riviere *de Hayes*. C'étoit pour monter à un endroit propre pour mouiller l'ancre, appellé *Five-Fathom-Hole* (*Trou de cinq Braſſes*) ſitué à ſept lieuës du *Fort de Yorck*. Les vaiſſeaux ſe mirent en route. La *Californie* paſſa heureuſement & mit à l'ancre; mais la *Galiote de Dobbs* échoua ſur le ſable, & ſi le vent avoit été fort, elle y auroit péri indubitablement. Le Gouverneur voyant notre embarras, envoya pour l'achever une chaloupe avec du monde pour abbattre les marques qui

étoient le ſeul moyen qui nous reſtoit de nous guider, au cas que nous fuſſions aſſez heureux de remettre le vaiſſeau à flot. M. *Holding* , Lieutenant du Capitaine *Smith* fit tout ſon poſſible pour détourner les gens du Gouverneur à faire une ſi vilaine action ; mais toutes ſes remontrances furent inutiles, & ils abbattirent les marques, en avouant en même temps, que le Gouverneur en donnant ces ordres ſçavoit fort bien qui nous étions. Ce début du Gouverneur nous fit preſſentir les traitemens, auxquels nous devions nous attendre de ſa part pendant le ſéjour que nous ferions ici.

La *Galiote de Dobbs* fut remiſe à flot & vint le 27 mouiller l'ancre près de la *Californie*. Nous reçumes en même temps une lettre du Gouverneur, par laquelle il nous invitoit de nous approcher un peu plus de la Factorerie, ſans cependant nous envoyer pour cet effet, quelqu'ordre du Gouvernement ou de la Compa-

gnie de la *Baye de Hudſon*, en ajoûtant que ſi nous n'obéiſſions point, il uſeroit de toute la rigueur & feroit ſon poſſible pour nous y contraindre. La réponſe que nous donnâmes à ce meſſage extraordinaire, fut conçue à peu près en ces termes.
» Que nous nous trouvions obligés
» d'hyverner dans quelqu'endroit de
» la Baye, que pour cet effet nous
» avions choiſi celui-ci qui nous pa-
» roiſſoit le plus convenable, que
» nous croyions trouver ici de l'azile
» & de l'aſſiſtance, comme ſujets de
» la *Grande-Bretagne* & comme gens,
» qui n'avoient point d'intention
» d'inquiéter en aucune façon le com-
» merce de la Compagnie de la *Baye*
» *de Hudſon*, & qui n'étoient venus
» ici dans d'autre deſſein que de pour-
» voir à la ſureté de leurs vaiſſeaux,
» & à la conſervation de l'équipage;
» qu'en un mot nous étions réſolus
» d'hyverner dans ces environs. »
M. *Holding* & moi nous nous chargeames de porter cette réponſe au

Gouverneur, qui nous reçut avec beaucoup de hauteur & nous parla d'une façon fort méprisante. Ce procédé fut suivi de quelques lettres de part & d'autre,& le Gouverneur persista toûjours à nous dissuader d'hyverner auprès de lui; mais comme il ne cherchoit dans ses lettres, que tantôt à nous amuser, tantôt à nous intimider, notre correspondance fut bien-tôt finie, & en effet elle ne vaut pas la peine de nous y arrêter davantage.

Comme nos intentions aussi bien que la résolution du conseil avoient été d'hyverner au *Port de Nelson*, & non en cet endroit-ci, les deux Capitaines & plusieurs Officiers jugerent à propos d'aller avec les chaloupes des deux vaisseaux reconnoître cette Riviere. Nous partimes pour cet effet le 30, & nous y arrivames le même jour. Nous trouvames que la Riviere répondoit à tous égards à nos attentes, étant certainement la plus belle de toute la *Baye*

de Hudſon, navigable pour pluſieurs lieuës, ayant communication avec les grands lacs derriere le *Canada*, & ſur laquelle en un mot on pourroit fonder un commerce des plus avantageux, pourvû qu'on eût l'attention de faire des établiſſemens à environ trente lieuës plus haut. C'eſt-là où l'on peut dire, que le climat eſt véritablement temperé. On y ſeroit moins éloigné des *Indiens*, qui trouveroient moins de peine & de danger à tranſporter les marchandiſes dans leurs petits canots. Au lieu qu'aujourd'hui ils ne viennent qu'une fois par an aux Factoreries : il eſt certain, que trouvant des colonies plus proches d'eux, ils y viendroient deux ou trois fois par an & en beaucoup plus grand nombre. On remédieroit par-là tout à la fois aux inconvéniens & aux difficultés que ces pauvres gens trouvent à ſe ſoûtenir en chemin, au froid qu'ils ſentent en approchant des Côtes de cette Baye glaciale, en un mot aux travaux pénibles & aux dan-

gers, auxquels ils ſont ſujets dans ces longs voyages, qui ne laiſſent pas de les beaucoup décourager, & dont ils ſe plaignent avec tant de raiſon.

Pour revenir à cette Riviere, elle a environ deux lieuës de largeur à ſon embouchure & continue par un beau lit d'environ une lieuë de large & de quinze à vingt braſſes de profondeur. Elle eſt ſituée à 57°, 30′ de latitude. Ses rivages ſont bas, & garnis de beaucoup de bois, comme des buiſſons, du Sapin, du Peuplier, du Bouleau, du Larix, du Saule, &c. On y voit quantité de bêtes fauves, de Liévres, de Lapins, d'Oyes, de Canards, de Perdrix, de Faiſans, de Pluviers, de Cygnes, & nombre d'autres oiſeaux ſelon la ſaiſon. Le poiſſon y abonde auſſi, & il y en a de toutes eſpeces. Cependant tous ces avantages ne furent pas capables de tenter les Capitaines à repaſſer les bancs de ſable ou à expoſer les vaiſſeaux en faiſant le tour par Mer pour en-

rer dans cette Riviere qui étoit ſi
onvenable à leurs beſoins. Ils ſe dé-
erminerent plutôt à mettre leurs vaiſ-
ſeaux à couvert pendant l'Hyver dans
quelqu'endroit de la *Riviere de Hayes.*

Le 3 *Septembre* nous montames
our cet effet la Riviere trois lieuës
lus haut. Nous débarquames quan-
ité de nos munitions pour alléger
es vaiſſeaux, & nous détachames la
haloupe avec quelques Officiers,
fin de chercher quelque Crique ou
etite Baye pour y amarrer les vaiſ-
ſeaux. On en découvrit une à cinq
lieuës au-deſſus du *Fort de Yorck* au
Sud de la Riviere.

Le Gouverneur voyant pour le
oup, que notre deſſein étoit abſolu-
ment d'hyverner en cet endroit, fit
out ſon poſſible pour nous perſua-
der à mettre nos vaiſſeaux au-deſſous
du Fort dans un endroit ouvert à la
Mer, où ſelon toute apparence ils
uroient été bien-tôt briſés par mor-
ceaux, ſoit par les flots de la Mer,
qui y donnoient en plein, ou par les

glaces. Mais tous ses argumens n'eurent aucun effet, & nous ne l'écoutames pas plus cette fois-ci que nous ne l'avions fait sur toutes ses autres propositions. Cependant il avoit résolu de nous perdre ou du moins de nous chagriner autant qu'il lui seroit possible, & pour cet effet il envoya bien avant dans le pays tous ces *Indiens*, dont le principal métier est de tuer & de vendre des bêtes fauves, Oyes, *&c.* pour nous priver de ces avantages ou d'autres que nous aurions pu tirer de ces gens.

Nous employames notre temps jusqu'au 11 du mois à décharger les vaisseaux & à les préparer pour le quartier d'Hyver. Le 12 la grande chaloupe, qui portoit le restant de nos provisions & munitions vint mouiller l'ancre devant le Château. On la déchargea, & nous y fimes un grand creux dans la terre de douze pieds de profondeur, où nous enterrames notre bierre pour la conserver contre la gelée.

Malgré toute notre diligence ce ne fut que le 26 du mois, que les vaiſſeaux ſe trouverent tout à fait à couvert dans la Crique. Ce ſoin fut ſuivi d'un autre, qui regardoit notre propre conſervation, puiſqu'il étoit certain que nous ne pouvions pas vivre à bord des vaiſſeaux à cauſe du froid exceſſif du Climat. Pour cet effet, une partie de l'équipage fut employée à couper du bois pour faire du feu, & l'autre pour bâtir des cabanes à peu près à la façon des habitans du pays. Nous fimes les nôtres d'arbres coupés & taillés aux côtés d'environ ſeize pieds de long, inclinés les uns contre les autres, enſorte que les extrémités ſe touchoient au ſommet de la cabane, & écartés en bas à peu près en forme de toit d'une maiſon de campagne. Nous remplimes le vuide entre le bois de mouſſe, que nous enduiſimes de terre glaiſe. Nous y fimes des portes baſſes & étroites, un foyer au milieu & au-deſſus un trou pour

laisser sortir la fumée. Ces cabanes furent en effet trouvées fort chaudes.

Notre principale occupation fut ensuite de bâtir une maison pour la demeure des Capitaines & des Officiers. La situation, que nous choisîmes pour cet effet, fut aussi plaisante que convenable. Ce fut un endroit élevé, entouré d'arbres. La Riviere en étoit à une demie-lieuë au Nord-Ouest, & la Crique, où étoient les vaisseaux, étoit presqu'à la même distance. Nous avions au Sud-Ouest un joli bassin d'eau appellé la *Crique de Castors*, situé à environ quatre cens pieds droit devant nous, qui formoit la perspective d'un beau & grand canal, & des bois épais de haute futaye nous garantissoient contre les vents de Nord & de Nord-Est. Je fis le plan de la maison en question, qui fut approuvé par les Capitaines. Elle devoit avoir vingt-huit pieds de long sur dix-huit de large, & deux étages de six pieds

de haut en bas & de ſept en haut. Les Capitaines & quelques-uns des principaux Officiers devoient tenir le haut de la maiſon, & le reſte avec les Officiers ſubalternes & les domeſtiques le bas. J'avois ordonné la porte au milieu du frontiſpice, de cinq pieds de haut ſur trois de large, & quatre fenêtres en haut, une dans la chambre de chaque Capitaine, & une à chaque extrémité pour éclairer le paſſage & les petites chambres des Officiers. Le faîte du toit ne devoit être élevée que d'un pied au-deſſus des murs pour laiſſer découler les eaux & pour tenir cependant la maiſon chaude & baſſe. Le poële devoit être placé au centre de la maiſon, afin que tout le monde profitât également de ſa chaleur.

Les choſes étant ainſi ordonnées, tout le monde mit la main à l'œuvre. On abatit des arbres, on les ajuſta, on ſçia des planches. On commença à élever les murs, en mettant une groſſe poutre ſur l'autre avec de la

mousse entre deux & en les clouant ensemble ; en un mot, la maison fut élevé, couverte & presqu'achevée avant le 1 *Novembre*. Sur ces entrefaites, le temps étoit devenu extrêmement froid, quoique d'ailleurs la saison eût été assez favorable en comparaison de ce qu'elle étoit ordinairement dans d'autres années. L'Hyver commença déjà à la fin de *Septembre* par des pluyes entre-mêlées de gros floccons de neige & par des gelées de nuit. Il est vrai, que ces commencemens étoient assez rudes, mais cependant ils ne répondoient point du tout à ces relations terribles que certains Auteurs nous en donnent.

Le 5 *Octobre* nous eumes beaucoup de glaces dans la Crique, qui se trouva tout à fait prise le 8. Nous eumes jusqu'au 30 tantôt de la neige, tantôt de la gelée & tantôt un temps assez doux. Ce jour étant celui de la naissance du Roi, nous arborames nos Pavillons & tirames

vingt-un coup de canon. Le 31 la *Riviere de Hayes* étoit prise de tous côtés, & nous commençames à entrevoir à quoi nous devions nous attendre d'un Hyver de la *Baye de Hudson.*

Le 2 *Novembre* nous ne pumes plus nous servir de l'encre, qui se geloit auprès du feu. Nous nous apperçumes le 3 que toute la bierre qui étoit en bouteilles, étoit gelée en masse solide, quoiqu'enveloppée dans des étoupes & toûjours tenue auprès d'un bon feu. Le 6 le froid devint insupportable à bord. On distribua les gens de l'équipage dans les différentes cabanes, qu'on avoit eu soin de construire pour cet effet dans les bois, & les Capitaines, Officiers, &c. vinrent prendre possession de leur maison neuve, qui venoit d'être achevée. On la baptisa en même temps à la maniere des Marins, & on lui donna le nom de *Maison de Montague* à l'honneur du Duc de ce nom, qui se fait un plaisir de protéger

toutes ſortes d'entrepriſes utiles, & qui en regardant cette expédition comme telle, a été un de nos ſouſcripteurs.

Nous commençames auſſi en ce temps, à prendre nos habillemens d'Hyver. C'étoit une robe de peau de Caſtor avec la fourrure en dedans qui alloit juſqu'aux talons, deux veſtes de deſſous, un bonnet & des mitaines de la même peau, doublées de flanelle, une paire de bas à l'*Indienne* par-deſſus nos bas de laine, faits de gros drap ou de peau, & qui montoient juſqu'au milieu de la cuiſſe, avec des ſouliers de peau d'Elan ou d'autre animal préparée, dans leſquels nous portions encore deux ou trois paires de gros chauſſons, pour empêcher les pieds de ſe geler; ce qui non obſtant toutes les précautions arrive aſſez ſouvent. Une paire de ſouliers à neige achevoit l'habillement. Ils ont environ cinq pieds de long ſur un pied & demi de large, & ils empêchent

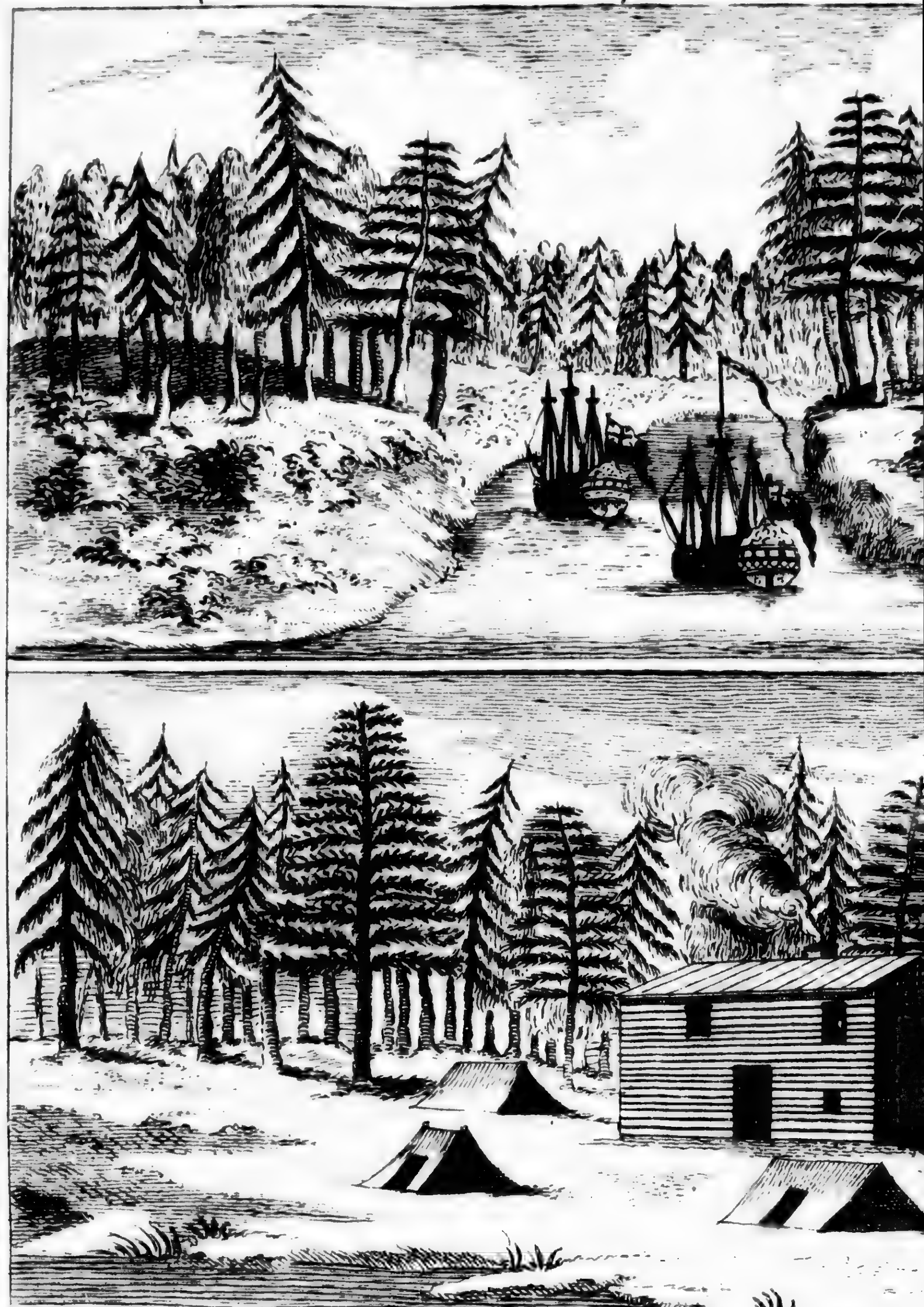
es utiles, &
expédition
de nos ſou-

auſſi en ce
habillemens
obe de peau
re en dedans
lons, deux
onnet & des
u, doublées
bas à l'*In-*
s de laine,
e peau, &
milieu de la
rs de peau
l préparée,
ions encore
gros chauſ-
les pieds de
oſtant toutes
ſez ſouvent.
neige ache-
ont environ
un pied &
empêchent



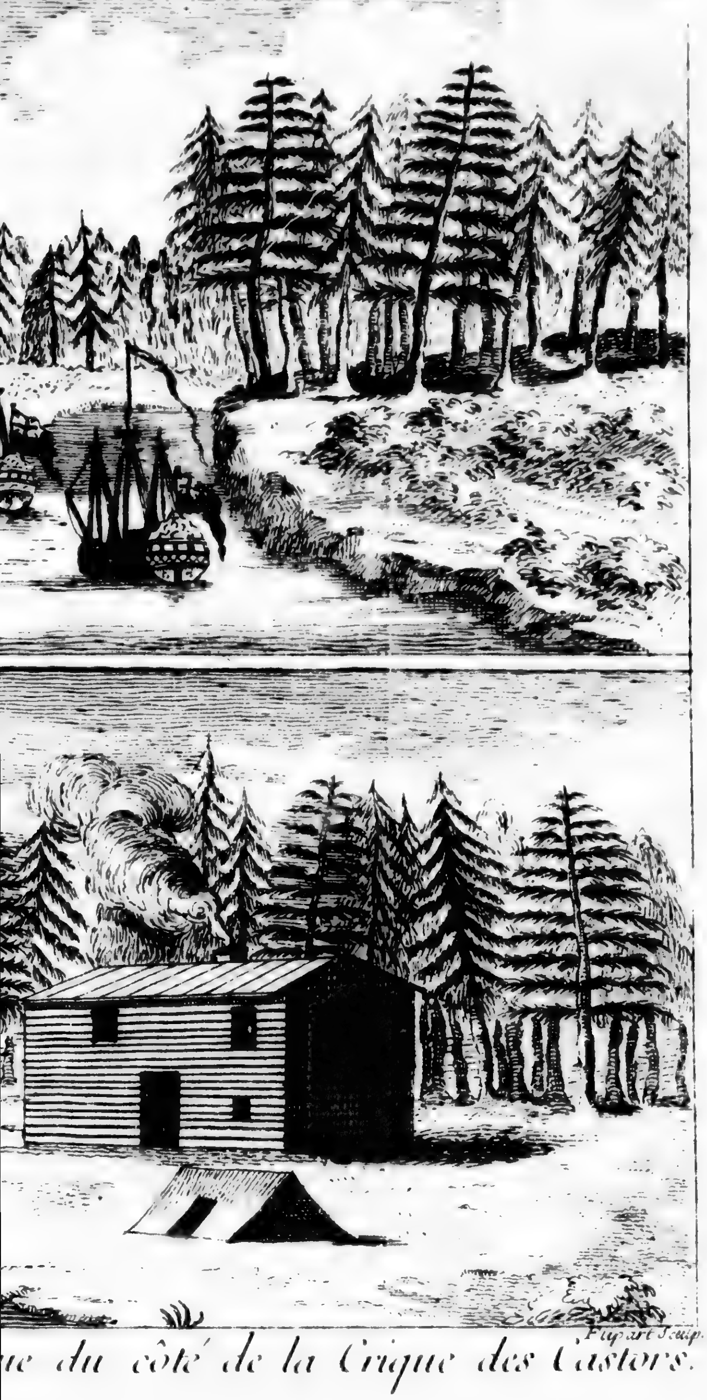
Vu ique des Castors.

Les Vaiſseaux en Quartier d'Hyver dans la R



Vuë de la Maison de Montaque du côté de la

Hyrer dans la Riv. de Hayes. Tom. II. Pag. 58.



ue du côté de la Crique des Castors.

qu
C
m
l'o
ce
ri
ef
m
de
ni
no
fr
ve

ne
ha
m
d
a
g
d
c
C
c
l

qu'on ne s'enfonce dans la neige. C'eſt, à proprement parler l'ajuſtement des *Indiens* de ces pays, qui l'ont appris aux *Anglois*, & il eſt certain qu'on ne ſçauroit imaginer rien de plus convenable ni de plus efficace contre la rigueur de ce Climat. Je puis dire, qu'étant équippés de cette façon, nous pouvions tenir tête, à l'exception d'un petit nombre de jours, au plus grand froid, qu'il faiſoit pendant tout l'Hyver.

Comme les différentes ſaiſons donnent des occupations diverſifiées aux habitans de chaque pays, ainſi de même, pour profiter des avantages du pays où nous étions, nous nous appliquames avec tout le ſoin imaginable à la chaſſe des Lapins & des Perdrix, qui ſont le ſeul gibier qu'on trouve ici en cette ſaiſon. Quant aux Lapins, nous les primes de la maniere ſuivante. Ayant coupé quantité d'arbriſſeaux & de buiſſons, nous en fimes des Hayes de

deux pieds de haut, en laiſſant de diſtance en diſtance, d'environ cinquante ou ſoixante pieds, des petits trous pour le paſſage des Lapins, ayant obſervé, qu'ils n'avoient jamais fait mine de ſauter par-deſſus. Nous mimes dans chaque trou une ganſe de fil d'archal, dont nous attachames le bout à l'extrémité d'une perche appuyée ſur une eſpece de potence, enſorte que le Lapin étant entré dans le trou & commençant à s'y débattre, la perche s'élevoit auſſitôt & ſoûtenoit le Lapin étranglé à deux ou trois pieds au-deſſus de la terre. Cette manœuvre avoit un double avantage ; car non-ſeulement elle attrappoit le gibier que nous demandions ; mais en le tenant ſuſpendu en l'air, elle le garantiſſoit auſſi contre d'autres animaux, qui ſans cela l'auroit dévoré. Aux Factoreries on ne ſe ſert pas d'autre façon de prendre les Perdrix que de les tirer, & l'on y réüſſit parfaitement bien, parce qu'il

s'en trouve des quantités si prodigieuses en ces endroits, qu'un seul homme en tue souvent soixante à quatre-vingt dans un jour ; ce qui ne laisse pas de faire un bon article dans la liste du Magasin pour les provisions de l'Hyver.

Tous les animaux à fourrure se prennent dans des trappes de différentes especes ou dans des filets, & & les Castors sont pris de même. La construction des maisons de ces derniers est extrémement curieuse & très-forte. Elles sont bâties de bois, de pierre, & de terre glaise, ayant plusieurs appartemens destinés à différens usages. Elles sont toûjours situées aux côtés d'un Lac ou Etang, tant pour les besoins que pour la sûreté de l'animal. Je me crois dispensé de m'étendre davantage sur la maniere de bâtir des Castors, qui a été si bien expliquée par d'excellens Auteurs, d'autant plus que tout ce que je pourrois en dire ne serviroit qu'à confirmer les

belles & amples Descriptions, qu'ils nous ont données de l'œconomie de cet animal singulier.

Cependant, comme chaque Nation a sa façon particuliere de chasser, & que la maniere de prendre le Castor peut différer selon les différens pays, ou du moins ne pas être si généralement connuë que les autres circonstances qui regardent cet animal; j'ajoûterai ici deux mots sur la maniere de prendre le Castor, telle qu'elle est usitée parmi les *Indiens* de la *Baye de Hudson*. Ils commencent d'abord par saigner les environs de la maison du Castor, & d'en tirer autant d'eau qu'ils peuvent. Ils couvrent ensuite la porte d'un filet bien fort, & après s'en être bien assurés, ils attaquent la maison par en haut. L'animal s'appercevant de l'infraction qu'on fait chez lui veut se sauver par la porte, où se trouvant embarrassé dans les filets, il est saisi par les *Indiens*, qui l'écorchent sur le champ. Ils

font fécher la peau au Soleil, & mangent la chair, qui eſt fort graſſe & délicieuſe.

Les fortes gelées, qui avoient commencé avec le mois de *Novembre*, continuerent de même juſqu'à la fin de ce mois, à cette différence près qu'il geloit quelquefois plus ou moins fort ſelon les changemens du vent. Le froid étoit aſſez ſupportable, quand le vent étoit à l'Oueſt ou au Sud, mais il devenoit ſur le champ terrible, auſſi-tôt que le vent tournoit au Nord-Oueſt ou au Nord. Ce froid énorme étoit ſouvent accompagné d'une eſpece de neige auſſi petite que du ſable, que le vent emportoit avec lui & tranſportoit en forme de nuës d'une plaine à l'autre. Il eſt très-dangéreux alors de ſe trouver dans ces plaines, ou ſur la Riviere, parce que cette neige eſt communément ſi épaiſſe, qu'on ne voit pas à vingt pas de diſtance. On ne trouve pas non plus la moindre trace ou marque pour connoître le

chemin, puiſque ces neiges chaſſées continuellement par les vents, rendent ſur le champ toute la ſurface d'un uni parfait. Il eſt ſouvent arrivé, que des perſonnes ſe trouvant priſes tout d'un coup dans ces ſortes de neiges ont erré pendant pluſieurs heures ſur la glace de la Riviere, en danger de mourir de froid; quoique n'étant pas à une lieuë des Factoreries, dont il étoit impoſſible de trouver le chemin par les raiſons que je viens d'indiquer.

Cependant il faut dire, que ce froid énorme ne ſe fait ſentir que pendant environ quatre ou cinq jours dans le mois, & généralement du temps de la pleine & de la nouvelle Lune; qui, à ce qu'on remarque, ont toûjours une influence conſidérable ſur le temps dans ces pays. Il y a en ces temps des tempêtes terribles, & le vent eſt alors au Nord-Oueſt, on peut dire, toûjours en Hyver, & preſqu'ordinairement en Eté. Mais dans tout autre temps, quoique

quoique les gelées ſoient continuellement très-fortes, il fait ordinairement beau, & comme les vents varient ſouvent, le temps eſt preſque toûjours aſſez temperé & propre à ſe promener & à aller à la chaſſe.

Les gens de nos équipages commencerent vers la fin de l'année, à aller régulierement toutes les ſemaines de leurs cabanes à bord des vaiſſeaux pour chercher des proviſions. Ils n'en avoient uſé que très-peu pendant le commencement de l'Hyver, ayant alors des Lapins en abondance, dont ils nous avoient même fourni de bonnes quantités à la maiſon de *Montague*. Les voitures ordinaires, dont ils ſe ſervoient pour tranſporter leurs proviſions, étoient des petits traîneaux conſtruits d'environ une douzaine de bâtons joints enſemble en longueur & de quatre en largeur. Ces bâtons étoient recourbés ſur le devant, pour pouvoir d'autant mieux gliſſer ſur la neige. Un ſeul homme tire à ſon

aiſe un quintal & davantage ſur ces traîneaux à quinze ou ſeize lieues de diſtance dans un jour d'Hyver. Les Chiens de ce pays ſont faits à peu près comme nos Mâtins ordinaires. Ils n'abboyent jamais, & ne font que gronder quand on les agace. Ces Chiens ſont les ſeuls animaux de charge, dont les *Anglois* & les *Indiens* ſe ſervent en ce pays, & ils tirent des fardeaux beaucoup plus peſants & les traînent, quand il le faut, beaucoup plus loin que les hommes. Quand ils doivent faire de longues journées dans des neiges quelquefois aſſez profondes; l'homme marche alors ordinairement devant eux, pour leur faire un chemin avec ſes ſouliers à neige. Ces animaux ſe forment aiſément à tout ce qu'on leur apprend, & comme ils ſont fort traitables & dociles, ils ne laiſſent pas d'être d'une grande utilité dans le pays. Les *Anglois* les nourriſſent ordinairement ſur le même pied que l'homme;

mais les habitans du pays négligent beaucoup leurs Chiens, qui ſont preſque réduits à chercher eux-même leur nourriture.

Outre ces petits traineaux nous en avions d'autres plus grands & plus forts pour tranſporter de gros fardeaux. Ils étoient de la même forme que les petits ; mais ils avoient dix à douze pieds de long ſur trois de large, & il falloit vingt ou trente hommes pour les tirer.

Nos gens allerent le 8 *Décembre* pour la premiere fois à la Factorerie, d'où ils ramenerent deux tonneaux d'Eau-de-vie, pour ſe divertir pendant les fêtes de Noël. Les *Anglois* célébrent généralement ces fêtes dans ces pays par des débauches énormes, accompagnées de toutes ſortes de folies & extravagances qui ſont les ſuites ordinaires de ces brutales yvrogneries.

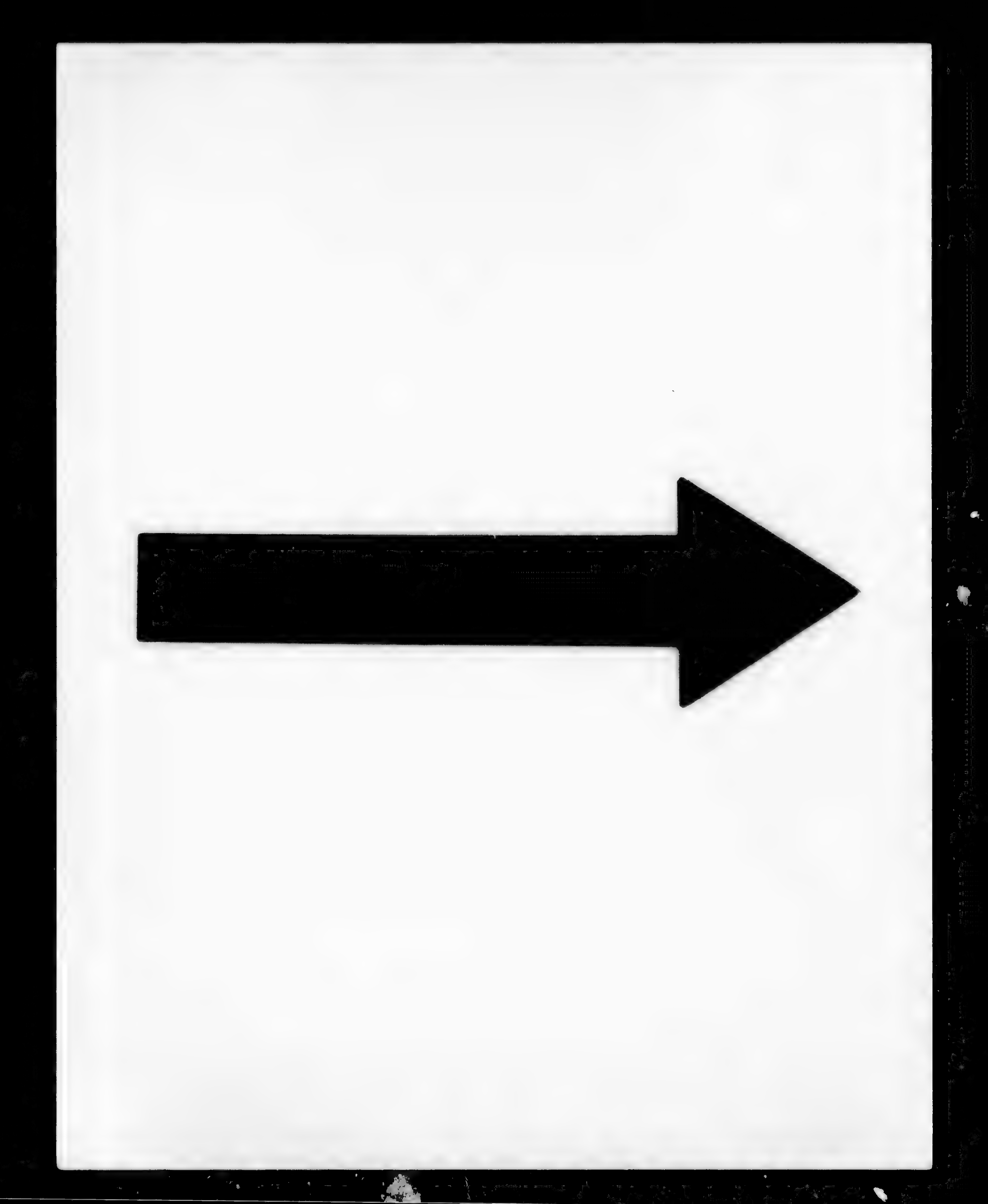
En ce temps, on tint un Conſeil général dans la maiſon de *Montague*, & le Capitaine *Moore* propoſa

d'allonger, d'élever & de garnir d'un Pont notre Barque-longue, pour l'envoyer à la Découverte. Après quelques délibérations, la chose fut résolue à la pluralité des voix, & il est certain, qu'on n'auroit jamais pu imaginer un plan plus convenable à notre dessein : car il auroit été trop dangereux de faire des recherches si près de la Côte qu'il l'auroit fallu avec le vaisseau même, & cela dans une Mer inconnuë, par des temps variables & des brouillards épais, parmi des glaces, des pays entrecoupés, des Isles, des Rochers, Bancs de sable, sans connoître les Ports, les Marées, les Courans, ni la direction de la Côte. On s'exposoit infiniment moins avec un petit bâteau, qui pouvoit par tout raser la Côte, du moins à une lieuë de distance, & qui ne risquoit rien de se fourrer parmi les Rochers & de passer sur les Bancs de sable, où un vaisseau d'une certaine profondeur échoueroit indubitablement. Outre cela, si par

hazard le petit bâteau venoit à échouer quelque part, nous étions en état de le remettre à flot, & quand même il auroit péri, le vaiſſeau étoit toujours une retraite ſure pour l'équipage. En effet cette réfléxion ſeule de ſçavoir où nous ſauver en cas d'accident nous donna plus de courage & même une eſpece de témerité, que ſelon toute apparence nous n'aurions pas eu autrement.

Cette entrepriſe étant réſolue, on tira la Barque à terre ſur le bord de la Crique à un endroit convenable, élevé & couvert d'arbres. On bâtit ſur elle une cabane qu'on couvrit de voiles, avec un foyer au milieu. Nous crumes devoir prendre ces précautions, afin que les Charpentiers fuſſent en état d'y travailler pendant l'Hyver, pour l'avoir achevée & prête à ſervir, quand nous en aurions beſoin au Printemps.

Le Lecteur verra par ce détail, que nous mimes en uſage tous les moyens imaginables pour rendre



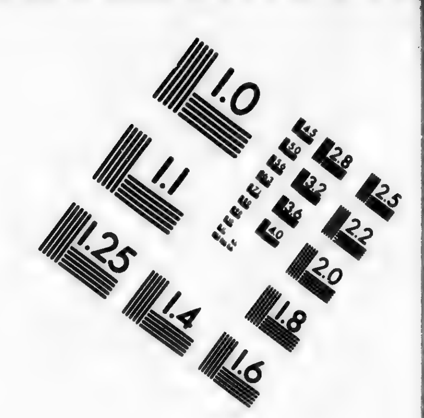
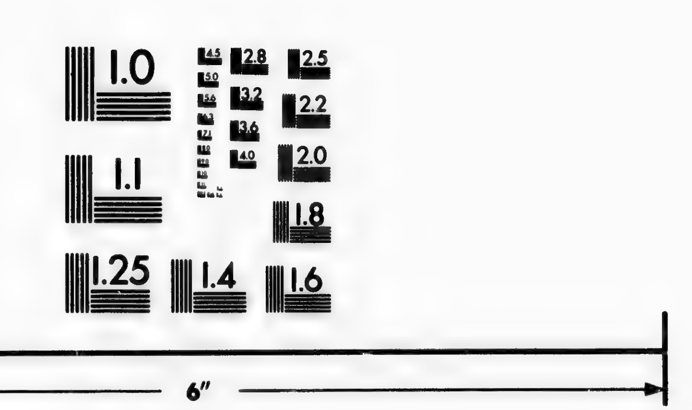


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



l'Hyver ſupportable, & je ferai voir dans la ſuite, que les meſures que nous avions priſes, eurent tout le ſuccès que nous pouvions en attendre. Il n'y aura donc plus lieu d'avoir des appréhenſions auſſi terribles, qu'on en a eu juſqu'à préſent, à expoſer les gens à des duretés inſupportables, & même au danger de périr, au cas qu'ils fuſſent obligés d'hyverner ici en allant à la Découverte. Pour faire voir ceci plus clairement, & afin que le Lecteur ſe forme une idée plus diſtincte de ce qui a été rapporté juſqu'ici, & de ce que je ſerai encore obligé de dire à ce ſujet, je crois qu'il ne ſera pas hors de propos de donner ici une Deſcription ſuccincte de ce pays & de tout ce qui y a rapport. Je tacherai de m'en acquiter avec toute la clarté poſſible & ſans m'écarter aucunement des faits bien conſtatés.

Je ſens bien, qu'en entrant dans une Deſcription un peu détaillée,

je ne pourrai pas m'empêcher de parler de pluſieurs choſes, qui ont déjà été rapportées par d'autres Auteurs; mais d'un autre côté je penſe qu'on doit m'excuſer ces repetitions, ſi on peut les nommer telles, d'autant plus, qu'il étoit abſolument néceſſaire pour mon deſſein de rapporter ces circonſtances, & que tout ce que je dis n'eſt pas pour repeter les paroles de ces Auteurs, ni pour me fonder ſur leur autorité; puiſque je ne parle que d'après ce que j'ai vu ou appris par moi-même. Je me ſens même obligé de dire quelque choſe touchant la conduite & les procédés de nos Compatriotes établis en ce pays, & ſi en m'acquitant de ce devoir je donne peut-être lieu à certaines perſonnes de s'en trouver offenſées, on doit néanmoins être très-perſuadé, que tout ce que je dis ne vient nullement ni d'aucun préjugé, ni de reſſentiment contre ces perſonnes. C'eſt uniquement l'amour de la vérité qui me

fait parler, & qui, à ce que je crois; doit guider la plume de tout Auteur, qui n'écrit par aucun autre motif, que pour inſtruire le Public. Je dis plus: comme je puis aſſurer de moi-même que je ne ſuis animé par aucun ſentiment de rancune; ainſi je déclare avec la même franchiſe, que je n'écris point pour plaire ni pour faire ma cour à qui que ce ſoit, ſinon que je ſerois charmé de me voir applaudir par des perſonnes raiſonnables & impartiales, qui ne ſçauroient s'empêcher de louer en moi l'ingenuité & la candeur, avec leſquelles je rapporte librement toutes les Obſervations, que j'ai été à portée de faire dans le poſte que j'occupois dans cette Expédition. Il ſemble même, que le Public a un droit bien fondé pour exiger de nous toutes les lumieres que nous pouvons avoir acquiſes ſur ce ſujet, ſoit par rapport aux conſequences importantes, auxquelles toute la Nation peut s'attendre de la Découverte

verte du Passage du Nord-Ouest, soit à l'égard de ceux, qui s'interessent ou s'employent immédiatement pour cette Découverte, mais principalement encore par rapport à cette attention singuliere, avec laquelle le ministere a bien voulu s'interesser pour cette entreprise & l'encourager par des recompenses très-considérables. Je crois en effet, qu'après que le grand Conseil de la Nation a fait un pareil pas, & qu'indépendamment de cela on a vu que tous les Conseils du Royaume ont accordé de tout temps pour cette même entreprise toute la protection & tous les secours imaginables; je crois, dis-je, qu'après cela chaque Particulier est obligé en conscience de contribuer, s'il est assez heureux de pouvoir le faire, à faciliter de quelque façon que ce soit l'exécution de ce grand Dessein, & l'honneur, qui lui en reviendra infailliblement, doit surmonter en lui tous les égards ou appréhensions qu'il pourroit avoir

de désobliger des gens qui voudroient peut-être empêcher la Découverte du Paſſage de Nord-Oueſt, & auxquels l'interêt particulier fait prendre des meſures qui tendent à décourager ces entrepriſes.

Les Côtes de ce pays, qui ſont aſſez connues aujourd'hui, s'étendent depuis 51° juſqu'à 68° de latitude. Ils ont la *Baye de Hudſon* à l'Eſt & le *Canada* au Midi ; mais leurs limites du côté de l'Oueſt & du Nord n'ont pas encore été découvertes. Le terrain eſt très-fertile dans les endroits Meridionaux & où nous hyvernâmes. La ſurface eſt couverte d'une terre legere & noire, ſous laquelle il y a des couches de terre glaiſe, blanchatre, jaune & de plusieurs autres couleurs. Le terrain d'auprès des Côtes eſt bas, marécageux, & couvert d'arbres de différentes eſpeces, comme du Larix, du Peuplier, du Bouleau, de l'Aune, du Saule & de toutes ſortes d'Arbriſſeaux. Plus avant dans le pays,

il y a de grandes Plaines, ſur leſquelles on voit peu d'herbe, beaucoup de mouſſe entremêlée de touffes d'arbres, de quelques Lacs & de quelques Collines, qu'on appelle Iſles, couvertes d'Arbriſſeaux & de Mouſſe fort haute. Le terrain y eſt par-tout noirâtre comme la terre des Tourbes.

On y voit une grande varieté d'Arbriſſeaux & de Plantes, dont pluſieurs viennent auſſi en *Europe*, comme des Groſeilles, des Raiſins de Corinthe, des Graines de Gruë, des Arbriſſeaux, qui portent des graines rouges & noires, dont les Perdrix ſe nourriſſent communément, & qu'on appelle pour cette raiſon Graines de Perdrix. On trouve ici en quantité la Plante, que les *Indiens* appellent *Wizzekapukka*. Ils s'en ſervent auſſi bien que les *Anglois* dans les maladies des Nerfs & dans le Scorbut. Son effet immédiat & le plus viſible eſt d'avancer la dige-

ſtion & d'exciter un appetit dévorant. Les Chirurgiens des Factoreries attribuent à cette Plante toutes les qualités de la Rhubarbe. Elle eſt du genre des Aromatiques, & elle eſt aſſez agréable à prendre par infuſion en guiſe de Thé, comme on la prend ordinairement dans ce pays. On y voit de même des Fraiſes, des Angeliques, du Mouron, des Orties, des petits Soleils, des Auricules ſauvages, des Saviniers; quantité de Plantes de *Lapponie*, & d'autres inconnus en *Europe.* Sur les bords des Lacs & des Rivieres, il vient beaucoup de Riz ſauvage, qui deviendroit fort bon à manger, ſi on ſe donnoit la peine de le cultiver. L'herbe y eſt fort longue & les Prairies ſont très-bonnes. Il y a d'aſſez bons jardins aux Factoreries, principalement au *Fort de Yorck*, à *S. Alban* & à la *Riviere de Mooſe*, où toutes ſortes de nos Légumes viennent fort bien, comme des Pois, des Féves, des Choux, des Navets,

& plusieurs especes de Salades. Mais le terrain est beaucoup plus fertile plus avant dans le pays qu'il ne l'est dans ces endroits-ci : car il y fait beaucoup plus chaud en Eté, & les gelées n'y sont pas si fortes, ni les Hyvers si longs. Le froid par consequent n'y pénétre pas si avant dans la terre, & elle ne reste pas si longtemps sans se dégeler que sur les Côtes.

Quant aux Minéraux, il est certain, qu'il s'en trouve ici des quantités prodigieuses de différentes especes. J'ai trouvé moi-même de la Mine de Fer, & on m'a assuré qu'on voit par-tout de la Mine de Plomb sur la surface de la terre à *Churchill*, sans parler d'une Mine de Cuivre extrémement riche, dont les *Indiens Septentrionaux* apportent souvent des morceaux tels que j'en conserve un moi-même dans mon Cabinet. On y trouve de même différentes especes de Talc & de Crystal de Roche de plusieurs couleurs, principale-

ment du rouge & du blanc. Le premier ressemble au Rubis, mais le dernier est plus gros, fort transparent & formé en Prisme pentagone. On rencontre dans les Districts Septentrionaux une substance qui ressemble à nos Charbons, & qui brûle de même. L'Asbest ou Lin incombustible est fort commun ici, aussi bien qu'une espece de Pierre noire, unie & luisante, qui se détache aisément par feuilles minces & transparentes, qui ressemblent beaucoup au Verre de Moscovie, & dont les gens du pays se servent en guise de Lunettes d'approche. On y trouve encore différentes especes de Marbres, dont les uns sont parfaitement blancs & les autres tachetés de rouge, de verd & de bleu. Les Coquillages sont fort rares dans ce pays, & je puis dire n'en avoir vu que de Moules & de Petoncles. Il est cependant certain qu'il y en a de bien d'autres especes, mais ils ne paroissent gueres; car généralement tous les

Coquillages cherchent ici le fond de la Mer, parce que ſans cette précaution, que la Nature leur apprend, ils ſe geleroient tous en Hyver.

L'Air de ce pays n'eſt jamais ſerein, ou du moins il l'eſt fort rarement. Dans le Printemps & l'Automne il y a continuellement des brouillards fort épais & humides, & l'Air eſt rempli pendant l'Hyver d'une infinité de petites fléches glaciales, qui ſont viſibles à l'œil, principalement quand le vent vient du Nord ou de l'Eſt, & que la gelée eſt très-forte. Ces petites fléches ſe forment ſur l'eau qui n'eſt pas gelée : car on obſerve, que partout où il y a en Hyver de l'eau ſans glace, il s'en éleve une vapeur fort épaiſſe, qu'on appelle *Fumée de Gelée*, & c'eſt cette vapeur qui, en ſe gelant, eſt tranſportée de tous côtés par les vents, ſous la forme viſible de ces fléches ou *Spicula*. Pendant tout le commencement de l'Hyver la Ri-

viere de *Port de Nelſon* n'étoit pas gelée du côté du Courant de l'eau. Cette Riviere étoit ſituée au Nord de nos quartiers d'Hyver, & nous obſervames pendant tout ce temps, que le vent venant de ce côté nous amênoit continuellement des nuës entieres de ces particules glaciales, qui diſparurent auſſitôt que la Riviere fut tout-à-fait priſe.

C'eſt de-là qu'on voit ſi ſouvent dans ce pays des Parhelies & des Anneaux autour du Soleil & de la Lune, qui ſont très-lumineux & marqués fort vivement avec toutes les couleurs de l'Arc-en-Ciel. Nous avons vu ſix de ces Parhelies à la fois; ce qui formoit pour nous un ſpectacle auſſi agréable que ſurprenant. Quand le Soleil ſe leve & ſe couche ici, on voit un grand Cone de lumiere jaunâtre qui ſe leve perpendiculairement ſur lui, & ce Cone n'a pas ſi-tôt diſparu avec le Soleil couchant, que l'Aurore Boréale en prend la place en lançant ſur l'Hémiſphére

mille rayons lumineux & colorés, qui ſont ſi brillans, que la pleine Lune n'efface pas même leur luſtre. Mais ils paroiſſent infiniment mieux, quand il n'y a point de clair de Lune. On peut lire diſtinctement toute ſorte d'écriture à leur lumiere, & les ombres des objets ſe voyent ſur la neige en s'étendant au Sud-Oueſt, parce que la lumiere eſt la plus brillante dans l'endroit oppoſé à celui d'où elle vient, & d'où les rayons s'élancent ſur tout l'Hemiſphére avec un mouvement d'ondulation. Les étoiles paroiſſent en ce pays brûler & ſont de couleur de feu, principalement près de l'horiſon, où elles reſſemblent parfaitement à un feu ou une lumiere de vaiſſeau qu'on voit de loin.

J'ai déja remarqué que le Tonnere & les éclairs ſont rares ici en Eté, nonobſtant qu'il y faſſe fort chaud pendant environ ſix ſemaines ou deux mois. Cependant quand il y a des orages en ces pays, ils y

ſont aſſez violens. J'ai vu des Diſtricts aſſez conſiderables, où les branches & l'écorce des arbres étoient brûlées tout au tour. On me dit, qu'elles l'avoient été par le feu du ciel, & j'eus d'autant moins de peine à le croire, que j'avois remarqué, que les arbres de ce pays brûloient fort facilement. Tout le bas des Arbriſſeaux & du Larix eſt couvert d'une mouſſe veluë, noire & blanche, qui prend feu auſſi aiſément que de la filace. Cette flamme legere court avec une rapidité étonnante d'un arbre à l'autre ſelon la direction des vents & met le feu aux mouſſes & écorces des arbres de tout un Bois. Ces accidens ne laiſſent pas de ſécher le bois, & de le rendre excellent pour le chauffage, & l'on peut dire que cette préparation du bois vient fort à propos pour ceux, qui ſont obligés de paſſer les longs & rudes Hyvers qu'on a dans ces Contrées.

La quantité de bois, que nous met-

tions à la fois dans notre Poële, étoit environ la charge d'un cheval. Ce Poële, qui étoit bati de briques, avoit six pieds de long sur deux de large & sur trois de haut. Quand le bois étoit à peu près consumé, nous secouyons les cendres, nous otions les tisons & nous bouchions la cheminée par en haut ; ce qui nous donnoit ordinairement une chaleur étouffante, accompagnée d'une odeur sulfureuse, & malgré la rigueur du temps nous étions souvent en sueur dans notre maison. La différence de la chaleur de dedans au froid de dehors, étoit si considérable, que ceux qui avoient resté dehors pendant quelque temps tomboient souvent évanouis en rentrant dans la maison & restoient pendant quelques minutes sans donner aucun signe de vie. Aussitôt qu'on ouvroit la porte ou une fenêtre, l'air froid du dehors se jettoit en dedans avec beaucoup de force, & changeoit les vapeurs des appartemens en une pe-

tite neige mince. La chaleur énorme qu'il faisoit en dedans ne suffisoit pas pour garantir nos fenêtres & les murs de la maison de neige & de glace. Les couvertures des lits étoient ordinairement gelées les matins. Elles tenoient au mur qu'elles touchoient, & nous trouvions notre haleine consolidée en forme de gelée blanche sur nos draps.

Le feu du Poële n'étoit pas si-tôt éteint que nous sentions toute la rigueur de la saison, & à mesure que la maison se refroidissoit, le suc du bois de charpente, qui s'étoit dégelé par la grande chaleur, se geloit de nouveau, & le bois se fendoit par la force de la gelée avec un bruit continuel & souvent aussi fort que celui d'un coup de fusil. Il n'y a point de fluide, qui étant exposé au froid puisse y résister sans se geler. La Saumure la plus forte, l'Eau-de-vie, & même l'Esprit-de-Vin se gelent; ce dernier cependant ne se consolide as en masse, mais il est

réduit à peu près à la conſiſtance que prend l'huile lorſque le temps eſt entre le temperé & la gelée. Toutes les liqueurs moins fortes deviennent ſolides en ſe gelant, & rompent tous les Vaiſſeaux qui les renferment, ſoit de Bois, d'Etain ou même de Cuivre. La glace des Rivieres, qui nous environnoient, avoit au-delà de huit pieds d'épaiſſeur, & étoit couverte de trois pieds de neige, mais l'une & l'autre étoient beaucoup plus épaiſſes dans d'autres endroits. Nous n'avions point de peine à conſerver, même ſans Sel, toutes ſortes de proviſions, comme des Bêtes fauves, des Lapins, des Perdrix, des Faiſants, des Poiſſons, *&c.* Car tous ces Animaux étoient gelés auſſitôt qu'ils étoient morts, & ils reſtoient dans cet état depuis le mois d'*Octobre* juſqu'au mois d'*Avril*, qu'ils commençoient à ſe dégeler & à devenir ſujets à ſe gâter.

Les Lapins, les Liévres & les Per-

drix, qui ſont ordinairement bruns ou gris en Eté, deviennent blancs en Hyver. Certains Auteurs prétendent, que ces bêtes en changeant de couleur changent en même temps de poil & de plumes; mais le contraire ſera évident à tous ceux qui voudront ſatisfaire leur curioſité à cet égard, comme je puis l'aſſurer par ma propre expérience, ayant obſervé au commencement de l'Hyver, qu'il n'y avoit que les pointes du poil des Lapins, qui étoient devenuës blanches, pendant que la racine du poil étoit encore griſe, comme étant moins expoſée au froid. Le contraire auroit dû avoir lieu en cette ſaiſon, ſi ces Animaux changeoient réellement de poil.

En parlant des effets violens du froid, je dirai ici un mot de l'influence qu'il a ſur le Corps Humain. Pluſieurs de nos gens eurent le viſage, les oreilles & les doigts des pieds gelés, mais le tout cependant ſans danger. Pendant que la chair

eſt dans cet état, elle eſt blanche & dure comme de la glace; mais elle ſe dégele lorſqu'on la frotte avec une main chaude ou plutôt avec des mitaines de Caſtor. Cet accident, ſi l'on y remedie promptement, n'a d'autres mauvaiſes ſuites ſinon de laiſſer une ampoule à l'endroit qui a été gelé; mais ſi le froid pénétre bien avant & que la partie demeure long-temps dans cet état, elle ſe meurt & reſte inſenſible à jamais. Nous obſervons qu'un degré extrême de froid produit en ce cas le même effet qu'un pareil degré de chaleur, & qu'on guérit la partie gelée de la même maniere que ſi elle avoit été brûlée. Il eſt fort incommode d'avoir quelque partie du corps gelée au commencement de l'Hyver: car cet endroit devient par-là extrémement ſenſible & beaucoup plus ſuſceptible à ſe geler une ſeconde fois, que toute autre partie du corps.

Nous avions eu le malheur de caſſer en chemin le Thermometre

que nous avions apporté avec nous d'*Angleterre*, & nous ſentimes parfaitement bien la perte que nous avions faite, attendu qu'une ſuite non interrompuë d'Obſervations faites avec cet inſtrument, auroit exactement fixé les degrés du froid, & donné au Lecteur plus de ſatisfaction que tout détail quelconque de ſes effets. Mais comme la certitude du degré nous manque malheureuſement à cet égard, il faut compter en attendant pour quelque choſe les Relations préciſes que j'ai données des effets, qui ne laiſſeront pas d'être de quelque ſecours pour les recherches & conjectures de ceux qui voudront étudier cette matiere.

Il n'eſt pas étonnant, par exemple, que l'équipage du Capitaine *Middleton* ait eſſuyé des calamités affreuſes par le froid du Climat, pendant qu'il y hyvernoit à *Churchill* en 1741 : car, quant à ſa ſituation, il s'étoit logé ſur un Iſthme étroit, ouvert au froid de tout côtés & environné

ronné de vaſtes étenduës de glaces & ſes gens n'avoient d'autres habillemens que leurs habits ordinaires de Mariniers. Il eſt certain qu'ils auroient incomparablement moins ſouffert, ſi le Capitaine leur avoit fait porter des habits longs de Caſtor & qu'il ſe fut aviſé de faire conſtruire dans les Bois des Cabanes pour les loger.

En effet, ſi les gens de notre équipage ont ſouffert quelqu'incommodité en ce ſéjour, on doit l'attribuer au défaut de nourriture convenable, & à l'uſage immoderé des liqueurs fortes, plutôt qu'à l'effet du grand froid; & cependant, après ce que je viens de rapporter, perſonne, je crois, ne voudra nous diſputer que nous n'ayons été à portée de ſentir toute la rigueur ordinaire du Climat de la *Baye de Hudſon.*

La Nature donne en ces pays à tous les Animaux des fourrures extrémement épaiſſes pour réſiſter au froid, mais leur poil tombe peu-à-

peu à meſure que la chaleur revient. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'eſt que la même choſe arrive aux Chiens & Chats, qu'on y amène d'*Europe*. Le ſang étant plus froid & ſa circulation moins vive dans les parties animales les plus éloignées du cœur, comme les pattes, la queuë, &c, il en arrive que ces endroits du corps ſont plus ſuſceptibles à ſe geler que d'autres; & l'on doit regarder comme une choſe très-remarquable, qu'il n'y a gueres d'Animaux en ce pays, qui ayent les pattes ou la queuë fort longues. Les Ours, par exemple, les Lapins, les Liévres, les Chats d'*Amérique*, les Porc-épics, &c, ont tous ces parties très-courtes, & s'il y a des Animaux qui ont la queuë longue, comme le Renard, &c, ils l'ont en récompenſe extrémement garnie de poil touffu & épais, qui la garantit contre le froid.

Quand on touche pendant ces grands froids du fer, ou tout autre corps ſolide & uni, les doigts y

tiennent ſur le champ par la force de la gelée, & ſi en buvant un coup on touche le verre avec la langue ou les lévres, on en emporte ſouvent la peau en retirant le verre. Il arriva un jour un accident ſingulier de cette nature à un de nos gens, qui portoit une bouteille de liqueur de la maiſon à ſa cabane. N'aiant point de bouchon ni autre choſe pour boucher la bouteille, il y mit ſon doigt, qui fut bien-tôt gelé enſorte qu'il ne put plus le retirer, & il fallut même ſacrifier un morceau du doigt pour le tirer d'affaire. Tous les corps ſolides, tels que le verre, le fer, la glace acquierent un degré ſi terrible de froid, qu'ils reſiſtent aux effets de la plus grande chaleur, & cela même pour un temps aſſés conſidérable. Je portai un jour dans la maiſon une hache qui avoit reſté expoſée au froid du d'ehors. Je la tins à ſix pouces d'un bon feu & jettai de l'eau deſſus, qui ſe forma ſur le

champ en gâteau de glace & resta en cet état pendant quelque temps. Il est vraisemblable, que les Isles cu Montagnes de glaee s'accroissent de cette maniere pendant que l'air qui les environne est temperé. C'est ainsi que la terre s'étoit gelée à cete profondeur dans le creux que nous avions fait pour y enterrer notre bierre : car en creusant un trou de quatre pieds de profondeur au dessous de ce creux qui en avoit douze, nous y trouvames la terre tout-à-fait gelée & dure comme une pierre.

Avant d'arranger la bierre dans le creux, on eut soin d'y mettre un lit d'arbrisseaux & d'herbe de l'épaisseur d'un pied. On en mit un autre pareil par-dessus & on couvrit le tout de douze pieds d'une espece de terre savonneuse. Toutes ces précautions n'avoient néanmoins pas pû empêcher, que plusieurs de nos tonneaux de petite bierre ne fussent gelés aux côtés, & un entre autres qui avoit

des cercles de fer très forts, étoit crevé. Les parties ſpiritueuſes, qui ſe raſſemblent dans le cœur de la glace, reſtent fluides & conſervent toute leur force ; au lieu que la glace de la bierre fonduë eſt abſolument inſipide & n'a qu'un gout d'eau. Cependant quand les parties aqueuſes ont le temps de ſe dégeler & de ſe mêler avec les ſpiritueuſes la bierre redevient fort bonne à boire & nous paroiſſoit meilleure qu'avant d'avoir été gelée.

Ce recit aſſez long de la rigueur de l'Hyver doit naturellement faire penſer au Lecteur, que ce Pays eſt le plus impraticable, & le Peuple qui l'habite le plus malheureux de la terre. Cependant il n'y a rien de moins vrai, & les habitans de ce Pays ſont fort éloignés de ſe croire miſerables. En effet, ſi le temps eſt froid, ils ont quantité de peaux de Caſtor & pluſieurs autres aiſances, qui les mettent en quelque façon au niveau avec les Peuples

des Climats plus temperés. Mais ce qui paroîtra extraordinaire, c'est que la plûpart des *Européens*, qui ont vecu pendant quelques années dans ce Pays, le préferent à leur patrie. S'il y en a qui reviennent en *Angleterre* avec les Vaisseaux de la Compagnie, ils s'ennuyent bien-tôt dans nos Climats temperés, & attendent avec impatience la saison pour s'en retourner dans ces Pays glacés.

Les gens du Pays sont d'une taille moyenne, bazanés, ayant les yeux noirs & des cheveux longs & droits de la même couleur. Leurs traits ne sont pas uniformes comme dans plusieurs autres *Indiens*, mais ils varient comme en *Europe*. Ils sont d'un très bon caractére, affables, humains, charitables & honnetes dans leur commerce. Ils vivent dans des cabanes couvertes de mousse & de peaux de Bêtes fauves cousuës ensemble. Comme ils s'occupent principalement à la chasse & à la

péche, ils changent d'habitation ſelon qu'ils la trouvent plus ou moins favorable.

C'eſt auſſi pour cette même raiſon qu'ils ne vivent pas enſemble en grandes troupes, parcequ'ils trouveroient trop de difficulté à s'habiller & à ſe nourrir. Ils n'ont ni coutûme arretée, ni loix, qui reglent leur conduite & c'eſt une certaine droiture naturelle qui influe ſur toutes leurs actions, & les empêche de ſe faire la moindre injuſtice ou violence, auſſi efficacement que les loix les plus ſévéres. Les Chefs de chaque Familles ou Troupe ſont ordinairement élus parmi les plus anciens de la Nation; mais on préfere ſur tout pour ce poſte ceux qui ſont les plus habiles pour la chaſſe & les plus expérimentés dans le Commerce, dans les affaires domeſtiques & qui ont montré le plus de bravoure dans la guerre, que ces Peuples ont ſouvent contre les *Eſquimaux*. Ces Chefs gouvernent toute la Troupe, & diſ-

tribuent parmi elle les différentes occupations de chaſſe, pêche &c. Cependant leurs avis ſont ſuivis par un ſentiment de déference plûtôt que d'obligation, & l'on peut dire, que quant au point d'exemption de tout pouvoir, ce Peuple eſt un des plus libres de la Terre.

Ils ne font pour leur nourriture aucun uſage des fruits, ni produits quelconques de la Terre; & ils ne vivent uniquement que des Animaux qu'ils prennent à la chaſſe ou dans des trappes, étant très-habiles dans ces ſortes d'exercices. Ils font pluſieurs fois dans l'année des carnages terribles parmi les Bêtes fauves, & cela ſur une tradition aſſez abſurde qui regne parmi eux, & qui leur apprend, que plus ils en détruiſent, plus ces bêtes ſe multiplient. Ils en laiſſent ſouvent trois ou quatre cens mortes ſur la place, & n'en ôtent que les langues, laiſſant le reſte pourrir ou dévorer par les bêtes ſauvages. Dans d'autres temps ils les attaquent dans

l'eau & en tuent des quantités prodigieuſes, qu'ils amênent ſur des radeaux aux Factoreries. Ces Bêtes traverſent dans le Printemps une étenduë immenſe de Pays du Sud au Nord, pour faire leurs petits dans des endroits ſûrs, c'eſt-à-dire, dans les Pays plus Septentrionaux, qui ſont preſque entiérement inhabités. Elles ſont beaucoup tourmentées dans leur route par une eſpece de gros Couſins ou Moucherons, qui ſont très incommodes dans ce Pays pendant le petit Eté, dont on y jouit. C'eſt pour éviter ces Inſectes, que les Bêtes fauves cherchent les Rivieres & les Lacs, où les *Indiens* les attendent pour en tuer autant qu'ils peuvent.

Il ſeroit très difficile de rendre raiſon, d'où la quantité prodigieuſe de ces Inſectes peut venir auſſi ſubitement qu'on les apperçoit, ou comment ils peuvent ſe multiplier, pour ainſi dire, dans un inſtant, ſi nous n'avions pas appris par l'expé-

rience, qu'ils ſurvivent en hyver pendant lequel ils reſtent dans une eſpece de léthargie, ou mort apparente, dont ils reviennent auſſi-tôt que les chaleurs commencent. Nous en avons vu une preuve manifeſte, qui ne laiſſe aucun doute contre la vérité de cette circonſtance. Quelqu'un de nos gens traverſant un jour d'hyver un petit ruiſſeau ſur un tronc d'arbre couché à travers la glace, ſon pied en détacha par hazard en gliſſant une maſſe noire, qui étant examinée deprès fut trouvée n'être autre choſe ſinon un gros peloton de Moucherons gelés enſemble. Il porta le morceau auprès du feu, qui dégela apparemment les ſucs vitaux dans ces Inſectes, qui commencerent ſur le champ à ſe remuer. On les remit de nouveau à la gelée, où ils retomberent auſſi-tôt dans leur état de mort, & quelques moyens qu'on employa enſuite, il ne fut pas poſſible de les faire revivre une ſeconde fois.

Il eſt très vraiſemblable, que pluſieurs autres Animaux, qui diſparoiſſent en hyver, tombent de même dans un état de mort apparente, qui les ſouſtrait à nos yeux. Je me contenterai de prouver ceci par un fait, qui eſt aſſez connu parmi les *Anglois* établis dans les Habitations Septentrionales de *l'Amerique*, & qui eſt, qu'on y trouve ſouvent en hyver, ſur les bords des lacs, dans des trous & parmi les racines des arbres, des grenouilles ſi bien gelées, que leur chair eſt auſſi dure que la glace même, & que cependant étant dégelées par une chaleur douce, elles reviennent à la vie & commencent à marcher; mais ſi on les laiſſe geler une ſeconde fois on ne peut plus les faire revivre; ce qui s'accorde parfaitement avec ce que je viens de rapporter à l'égard des Moucherons.

Les *Indiens* vivent non ſeulement des Animaux qu'ils tuent à la chaſſe, mais auſſi en grande partie de toutes

ſortes d'Oiſeaux de paſſage, tels que les Cygnes, les Oyes & Canards ſauvages, les Pluviers & quantité d'autres, qui paſſent dans le Printemps vers le Nord pour y faire éclore leurs petits, & qui reviennent vers les Pays Meridionaux en Automne. Ils mangent auſſi des Aigles, des Corbeaux & Corneilles, des Chouettes, des Faucons & des Mouëttes, de même que des Perdrix & des Faiſants, qui reſtent en ces Pays pendant l'hyver. Ils font ordinairement cuire la viande ſans aſſaiſonnement, & ils boivent enſuite l'eau dans laquelle ils l'on fait bouillir, & qu'ils regardent comme très ſalutaire pour le corps. Ils accommodent de même leurs poiſſons, dont ils ont pluſieurs ſortes & qui ſont très bons. Dans leurs Rivieres & Lacs ils ont de gros Eſturgeons, des Carpes, des Truites, & deux ſortes très delicieuſes de Poiſſons, dont l'une eſt appellée par les *François Poiſſon blanc*, & par les *Anglois* & les *Indiens Titymagg.*

L'autre Poiſſon reſſemble à l'Anguille, ſinon qu'il eſt marqueté de taches jaunes & blanches, & les gens du Pays l'appellent *Muthoy.* Ces Poiſſons ſont les plus gras en hyver, & on les prend alors en faiſant des trous dans la glace & en jettant des hameçons amorcés, auſquels ils mordent fort avidement.

Aux embouchures des Rivieres, principalement des plus Septentrionales, il y a quantité d'excellens Saumons, de Truites ſaumonées, & d'une eſpece d'aſſez bon Poiſſon, qui reſſemble à la Carpe, & qu'on appelle *Suceur.* Il y entre auſſi avec la Marée une grande quantité de Baleines blanches, qui ſont aiſées à prendre, & dont l'huile peut rapporter beaucoup de profit. Les Veaux Marins fréquentent auſſi ces Côtes; mais ce n'eſt pas en grand nombre au deſſous de 60° de latitude.

Les hommes portent en Eté des habits de toiles, qu'ils achetent des *François* ou des *Anglois* établis dans

leur voisinage. Ils ont des bas de peau, qui montent fort haut sur les cuisses pour servir en même temps de culottes, & les souliers sont de la même matiere. L'habillement des femmes ne différe de celui des hommes, sinon qu'elles portent communément en hyver un jupon qui descend un peu plus bas que les genoux. Leurs vêtemens ordinaires sont faits de peau de Bêtes fauves, de Loutres ou de Castors, avec le poil en dedans. Les manches de leurs juste-au-corps n'y tiennent ordinairement que par quelques cordes, & ils peuvent les mettre ou ôter selon leur fantaisie, ensorte que leurs aisselles sont exposées au plus grand froid de l'hyver; ce qui selon eux contribue beaucoup à la santé.

En effet, il faut avouer que ces Peuples sont fort peu sujets aux maladies; s'il en ont quelque fois, elles viennent pour la plus grande partie du froid qu'ils prennent après avoir bû des liqueurs fortes. Ce sont

les *Anglois* qui leur fournissent cette boisson violente, pendant que les *François* par de maximes beaucoup plus sages ne leur en vendent point, craignant que l'usage des liqueurs ne soit nuisible non seulement au temperament des gens du Pays, mais aussi à leur commerce, dont le succès depend principalement de la vigueur du Corps & de la dextérité pour la chasse, & qui, comme ils concluent fort bien, doit nécessairement décliner, aussi-tôt qu'on porte atteinte au tempérament de ces Chasseurs. Ce raisonnement se touve vérifié par ceux des *Indiens*, qui ont un trafic perpetuel avec les *Anglois*. Les Habitans du Pays ne boivent naturellement point d'eau de vie, dont ils craignent beaucoup les mauvais effets : aussi sont-ils pleins de santé, grands & bienfaits, actifs & robustes; & ils apportent toûjours autant de fourrures qu'il leur est possible de transporter, en laissant des Magazins considérables

chés eux. Ceux au contraire, qui vivent parmi les *Anglois*, & qui ſont contigus aux établiſſemens de la Compagnie de la *Baye de Hudſon*, ſont auſſi yvrognes que leurs voiſins. Ils ſont maigres, petits, indolens, ſujets à pluſieurs maladies, & ſouffrant beauoup de la dureté du Climat. Auſſi il n'y a point de comparaiſon quant à la quantité des fourrures que les uns & les autres trafiquent aux Factoreries, & l'on voit clairement, que ces derniers ſe ſont rendus par leurs débauches incapables pour le commerce & beaucoup moins utiles qu'ils n'auroient été ſans le pernicieux uſage des boiſſons fortes.

Les gens de ces Pays ſont ordinairement un peu ſujets aux maux de poitrine, mais on ne leur connoît point de maladies contagieuſes. Lorſqu'ils commencent à ſe ſentir incommodés, ils boivent l'infuſion de l'herbe appellée *Wizzekapukka*, ou du bouillon du Poiſſon qu'ils nomment *Shaggamitie*, ou encore ils ſe

mettent à ſuer de la maniere ſuivante. Ils prennent une grande pierre ronde, ſur laquelle ils font du feu qu'ils entretiennent juſqu'à ce que la pierre ſoit rougie. Ils élevent enſuite ſur cette pierre une petite Tente ou Cabane bien fermée de tous côtés, où ils entrent nuds avec un vaſe plein d'eau. Ils en arroſent la pierre, & l'eau ſe changeant ſubitement en vapeurs chaudes & humides, en remplit bientôt la petite Tente ; ce qui cauſe une tranſpiration prompte & très forte dans le Malade. Quand ils ſentent, que la pierre ſe refroidit & pendant que les Pores du corps ſont encore ouverts, ils ſortent de la Tente, & ſe plongent ſur le champ dans l'eau froide, ou en hyver, quand il n'y a point d'eau, ils ſe roulent dans la neige. Cette Methode eſt généralement recuë & ils la regardent comme univerſelle pour toutes les Maladies du Pays. Ils ont auſſi un reméde fort ſingulier pour la Colique & pour tous les dérange-

mens dans les Inteſtins. Ils ne font autre choſe que d'avaler beaucoup de fumée de Tabac, & ils aſſurent que dans tous les maux de ventre, quelques violens qu'ils ſoient, ils ſe trouvent ſoulagés ſur le champ. Lorſqu'ils ſentent des peſanteurs ou quelqu'autre incommodité dans la tête, ils ſe ſervent de même de la fumée de Tabac, qu'ils forcent à ſortir par les narines, & ils ſont bientôt guéris. Ils ſont fort ſujets dans le Printemps à devenir aveugles par l'éblouiſſement de la neige, & l'on m'a aſſuré qu'il ſe forme alors ſur la prunelle de leurs yeux une petite pellicule, qu'ils ont l'adreſſe de lever avec la pointe d'une pierre à fuſil.

Ils commettent ſouvent des excès énormes dans leurs débauches. Ils ſe battent comme des furieux, ils brûlent leurs Cabannes, ils abuſent mutuellement de leurs femmes, & à la fin ſi c'eſt en Hyver, ils ſe mettent à dormir autour d'un bon feu, où ils ſe brûlent quelquefois ter-

riblement ou ſe gelent de même, ſelon que dans leur ſommeil ils s'aprochent du feu ou s'en éloignent. Hors de leurs débauches ils ſont très-obligeans & charitables, & cela autant pour les Etrangers que pour leur famille. L'affection qu'ils ont pour leurs enfans, mérite d'être admirée, & il eſt arrivé il n'y a pas long-temps au *Fort de Yorck* un exemple tout-à-fait ſingulier à cet égard. Deux petits canots paſſant la *Riviere de Hayes.* & étant arrivés au milieu de l'eau, l'un qui étoit fait d'écorce de Bouleau, & qui portoit un Indien avec ſa femme & ſon enfant, coula à fond, l'autre étant petit & ne pouvant ſauver que tout au plus une de ces perſonnes avec l'enfant, il ſe leva une conteſtation entre l'homme & la femme. Il ne s'agiſſoit pas d'offres mutuels de mourir l'un pour ſauver l'autre; mais il n'étoit queſtion que du ſalut de l'enfant, & de celui des deux qui lui devenoit le plus utile. L'homme ſe ſervit de pluſieurs argu-

mens pour prouver qu'il étoit plus raiſonnable qu'il fut noyé plutôt que ſa femme ; mais elle ſoûtint au contraire, qu'il étoit plus avantageux pour l'enfant qu'elle périt, attendu que lui comme homme étoit ſeul capable de l'élever à la chaſſe & par conſequent plus néceſſaire à ſon éducation. Le peu de temps, qui leur reſtoit fut employé à des témoignages réciproques de tendreſſe, & la femme après avoir recommandé en dernier lieu à ſon mari le ſoin de ſon enfant, ſe jetta dans l'eau. Elle fut bientôt noyée, & l'homme arriva à bon port avec l'enfant. Cette hiſtoire eſt connuë aujourd'hui dans tous les environs, & elle nous apprend d'une maniere très-viſible, que le principal objet de ces pauvres gens étoit la conſervation de l'enfant : car quoique l'homme s'offrit de mourir à la place de la femme, il eſt certain qu'il le fit pour l'enfant plutôt que pour elle, d'autant plus que ce Peuple n'a pas généralement beaucoup d'égard pour le ſexe.

Quand ils ſont aſſis à terre, l'homme ſe trouve fort offenſé ſi une femme s'aviſe d'enjamber ſes cuiſſes; & ils regardent comme une choſe au-deſſous d'eux, de boire du même vaſe avec leurs femmes. Ils ont une coûtume qui paroît auſſi barbare qu'elle eſt ſinguliere : quand les peres & meres ſont devenus ſi vieux, qu'ils ſont hors d'état de ſe ſoûtenir par leur propre travail, ils ordonnent à leurs enfans de les étrangler; ce qui eſt regardé du côté des enfans comme un acte d'obéiſſance, auquel ils ſont obligés de ſe conformer, & voici la maniere dont ils s'acquitent de ce dernier devoir. La vieille perſonne entre dans une foſſe, qu'on a creuſée exprès pour lui ſervir de tombeau. Elle y tient pendant quelque temps la converſation avec ſes enfans, en fumant une pipe & buvant un coup ou deux avec eux. Quand à la fin elle avertit qu'elle eſt prête, deux de ſes enfans viennent lui mettre une ſangle au-

tour du col, & se plaçant à l'opposite l'un de l'autre, tirent de toutes leurs forces chacun de son côté jusqu'à ce que la personne soit étranglée. Ils la couvrent ensuite de terre, sur laquelle ils élevent une espece de monument de pierres. Les vieilles personnes, qui n'ont point d'enfant, exigent ce même ministére de leurs amis; mais alors ce n'est plus un devoir, & il arrive souvent en ce cas, que leur demande n'est pas écoutée.

Lorsque les *Indiens* rencontrent quelque tombeau dans leurs voyages, ils le regardent comme un présage de quelqu'accident funeste. Pour le détourner, ils mettent une pierre sur le tombeau, & continuent ensuite leur route. Il y a plusieurs de ces *Indiens*, principalement parmi ceux qui habitent les bords des grands Lacs du pays, qui font le métier de Charlatans avec toutes sortes de drogues qu'ils achetent des *Anglois*, comme du Sucre, du Gingembre,

de l'Orge, toutes ſortes d'Epiceries, des graines de Semences pour le Jardinage, de la Regliſſe, du Tabac en poudre, *&c.* Les Charlatans débitent toutes ces drogues en très-petites portions, en les vantant comme des Remédes contre certaines Maladies, ou comme des Spécifiques pour ſe rendre habiles à la Chaſſe, à la Pêche, aux Combats, *&c.* Ce ſont les *Anglois* de la *Baye de Hudſon*, qui pour leur intérêt ont attribué ces vertus à leurs Marchandiſes, & il eſt certain, qu'un bon tiers de tout leur commerce dépend de la pratique de ces Charlatans *Indiens*, qui trompent le pauvre Peuple, en troquant leurs drogues contre de bonnes fourrures qu'ils viennent enſuite trafiquer aux Factoreries. Il faut avouer, que cette impoſture eſt très-favorable aux Intereſſés ; mais il ſeroit certainement beaucoup plus avantageux pour la *Grande-Bretagne* d'établir dans ce pays un débit aſſuré des Marchandiſes de Laine & de Fer de nos Fabri-

ques que d'y souffrir un trafic, qui, sans compter qu'il est infame par lui-même, est très-préjudiciable par ses consequences, tant pour les gens du pays que pour nous-mêmes.

On s'attendra sans doute, que j'ajoûte ici quelque chose touchant les sentimens de Religion de ces Peuples, & pour ne rien laisser desirer à mon Lecteur, je dirai en deux mots tout ce que j'en ai pû sçavoir, sans y ajoûter la moindre conjecture. Il est d'abord certain, que leurs idées sur ce sujet sont très-bornées. Ils reconnoissent un Etre d'une bonté infinie, qu'ils appellent *Ukkewma*, qui signifie en leur langue *le Grand Chef*. Ils le regardent comme l'Auteur de tous les bienfaits, dont ils jouissent, & en parlent avec beaucoup de respect. Ils chantent aussi ses louanges dans un Hymne, dont le ton est grave, pompeux & assez harmonieux. Mais leurs sentimens à son égard sont fort vagues & confus, & il est difficile de déterminer ce qu'ils entendent par cette

cette espece de religion ou culte public. Ils reconnoissent de même un autre Etre, qu'ils appellent *Wittikka*, & qu'ils représentent comme l'instrument de toutes sortes de maux & de malheurs. Ils le craignent extrémement, mais je n'ai pû découvrir s'ils lui rendent quelqu'espece de culte pour l'appaiser.

Le sort de ces pauvres Peuples est assez malheureux, mais il ne fait pas sur eux l'impression, à laquelle on devroit naturellement s'attendre : car quoiqu'ils soient obligés d'employer la meilleure partie de leur vie à se procurer la subsistance pour eux & pour leurs familles ; on ne voit cependant pas, qu'ils s'étudient beaucoup à la frugalité ou à faire des provisions contre les miséres, auxquelles ils sont surs d'être exposés tous les Hyvers. Ils sont fort généreux avec leurs provisions quand ils en ont beaucoup, & ne pensent nullement à en conserver pour le temps de disettes ; ils font seulement quel-

quefois sécher un peu de Gibier & de Poiſſon. Il eſt arrivé fort ſouvent aux *Indiens*, qui viennent en Eté pour trafiquer aux Factoreries d'avoir été obligés, faute de vivres qu'ils avoient compté de trouver en chaſſant en chemin, de flamber un millier de peaux de Caſtors & de les manger pour continuer la route. Cependant ils ne s'abattent pas en pareils cas, ils mettent tout en uſage pour ſe ſoûtenir avec leurs familles, & étant réduits aux dernieres extrémités, ils les ſupportent avec une patience inébranlable, qui a paſſé chez eux en une eſpece d'habitude, & qui eſt beaucoup plus aiſée à admirer qu'à imiter.

Les plus grandes calamités & fatigues, aux quelles ils ſont expoſés, ſoit du côté du froid ou de la faim, leurs arrivent dans les longs voyages qu'ils ſont obligés de faire : car il leur eſt fort ordinaire de voyager deux ou trois cens lieuës, même dans le plus fort de l'hyver, en

traverſant des Pays vaſtes & ouverts, ſans rencontrer aucune maiſon & ſans avoir de Tentes, pour ſe mettre à l'abri contre les injures du temps ou pour repoſer la nuit. Ils ont la coutûme dans ces voyages, d'élever à l'approche de la nuit une eſpece de petite Haye ou de retranchement de petit bois d'arbriſſeaux. Ils font enſuite du feu du côté de la haye qui eſt oppoſé au vent, & après avoir ballayé la neige ils ſe couchent par terre & dorment entre le feu & la haye. Mais il leur arrive ſouvent d'être ſurpris par la nuit dans des Plaines immenſes, où il n'y a ni bois ni aucun moyen de faire ni feu ni retranchement. Ils ſont alors obligés de ſe coucher ſous la neige, qui les garantit en quelque façon contre la rigueur du froid. Nous liſons dans certains Auteurs modernes, que ce même expédient eſt pratiqué par les voyageurs dans les extrémités de la *Siberie*, où le Climat n'eſt certainement

pas plus temp..é que dans ces Pays-ci.

Cependant quels que puissent être les maux, que ces Peuples souffrent de la rigueur du froid, il est certain, qu'ils ne sont pas comparables aux miséres qu'ils endurent souvent par la disette des vivres & par l'impossibilité où ils se trouvent quelquefois d'en avoir. Je me contenterai de rapporter ici un fait qui est très connu & verifié aux Factoreries de ces Pays, & qui donnera au Lecteur compatissant une juste idée de la situation affreuse dans laquelle se trouve souvent ce malheureux Peuple. Un *Indien* venant de fort loin avec sa famille pour trafiquer avec les *Anglois*, eût le malheur de rencontrer très peu de gibier dans son chemin, ensorte que lui, sa femme & ses enfans furent bientôt reduits aux dernieres extrémités. Dans cet état pitoyable ils arracherent la fourrure de leurs habits, & tacherent de se conserver la vie aussi longtemps qu'il étoit possible en se

nourrissant de la peau qui les couvroit. Mais cette triste ressource leur manqua bien-tôt, & à la fin, ce qu'on ne sçauroit dire sans frémir, ces pauvres gens furent obligés de se soûtenir le reste du chemin de la chair de deux de leurs enfans. Etant arrivé à la Factorerie, cet *Indien* outré de douleur, conta sa triste avanture avec toutes les circonstances au Gouverneur *Anglois*, qui n'y répondit que par un grand éclat de rire. Le pauvre Sauvage étonné d'une pareille reception, dit en *Anglois* corrompu : *Ce n'est pourtant pas un conte à rire*, & se retira très-mal édifié, comme on doit le croire, de la Morale de ce *Chrêtien*.

Le langage de ces Peuples est un peu guttural, quant à la prononciation ; mais il n'est pas des plus rudes ni tout à fait désagréable. Ils ont peu de mots, mais qui sont très significatifs, & ils ont une façon très aisée & intelligible d'exprimer de nouvelles idées par des mots composés qui i-

joignent les qualités des choſes, auſquelles ils veulent donner des noms. Les *Anglois* ne trouvent aucune difficulté d'apprendre & de parler la langue du Pays, & s'ils étoient aſſez bien intentionnés pour ces pauvres gens, il leur ſeroit fort aiſé de leur montrer l'uſage des lettres & les principes de Moralité & de Religion : ce ſeroit une action auſſi charitable que genereuſe: car ſi ces Peuples étoient inſtruits, ils vivroient non ſeulement beaucoup mieux par eux-mêmes, mais leur commerce en deviendroit auſſi infiniment plus conſidérable, & ces nouvelles lumieres leur inſpireroient beaucoup de reſpect & une véritable tendreſſe pour la Nation *Britannique*.

Je ne dois pas oublier une Maxime de Politique fort étrange, qui eſt beaucoup en uſage parmi ces Peuples; ils permettent aux femmes ou plutôt ils les obligent d'avorter ſouvent par l'uſage d'une certaine Herbe très commune en ces Pays &

qui n'eſt pas inconnuë ailleurs. La raiſon de cet uſage eſt à fin de ſe ſoûlager en quelque façon en diminuant le peſant fardeau qui opprime une pauvre famille incapable de nourrir ſes enfans. Nous apprenons des *Hollandois*, que ce même uſage avoit lieu parmi les Habitans de l'Iſle de *Formoſe* dans le temps qu'ils en étoient les Maîtres. Cette maxime, quelque barbare qu'elle ſoit, ne l'eſt pas plus que celle qu'on obſerve aujourd'hui dans la Chine, où par ce même principe d'une barbare œconomie, on permet à ceux, qui ne ſont pas en état de nourrir leurs enfans, de les tuer quand ils viennent au monde.

Nos *Indiens* différent encore de toutes les autres Nations connuës par leur façon ſinguliere d'uriner. Les hommes s'accroupiſſent toûjours quand ils lachent l'eau, & les femmes la font en ſe tenant debout.

Mais il eſt temps de revenir à nos propres affaires, & d'inſtruire le Lec-

teur sur la maniere, dont elles furent conduites dans un Pays tel que je viens de le décrire, & où malgré toutes nos précautions nous nous trouvames souvent sujets à bien des inconveniens.

J'ai parlé cy-dessus de deux tonneaux d'eau de vie, que nos gens allerent chercher au *Fort de York*, pour se divertir pendant les fêtes de Noël. Les débauches qu'on fit à cette occasion, eurent des suites funestes. Tout le monde s'étoit assés bien porté avant cette malheureuse solemnité; mais la plus grande partie de notre Equipage, s'étant trop abandonné à la boisson, fut bien-tôt après attaquée par le Scorbut, qui est en ce Pays la suite ordinaire de l'usage outré des liqueurs fortes. Je crois ne pas pouvoir me dispenser de donner ici une Déscription, quelque peu amusante qu'elle puisse paroître au Lecteur, de cette vilaine & fatale maladie. Nos gens, lorsqu'ils en furent attaqués, commen-

cerent d'abord à languir, à se sentir pesans & abbatus, & ils devinrent à la fin indolens au suprême degré. Cet état suivi d'une oppression & de douleur de poitrine, de beaucoup de difficulté à respirer, & après cela successivement de taches livides sur les cuisses, d'enflures aux jambes, de contraction dans tous les membres, de putrefaction de gencives, de perte de dents, de coagulation de sang dans l'épine du dos, avec des visages pales & bouffis. Ces Symptomes augmentent de jour en jour dans le malade, jusqu'à ce qu'à la fin la mort l'emporte, soit par un flux de sang, ou par une hydropisie. Les remédes ordinaires, dont on se sert avec assez de succès dans d'autres Pays, sont entiérement inefficaces ici, & les onctions ou fomentations appliquées aux Membres contractés n'y apportent aucun soulagement. Les Provisions fraiches, lorsqu'on peut en avoir, font quelque effet, mais le remède

le plus universel & le plus puissant sur nos gens fut l'Eau de Goudron, dont l'usage continuel sauva plusieurs, même après que tous les autres remédes eussent été employés inutilement. Cependant, autant que nous avons pû observer, cette boisson salutaire n'opére uniquement que par la voye de l'urine.

Les *Anglois*, qui résident constamment dans ce Pays, ne sont point du tout ou que très peu exposés à cette cruelle Maladie. Ils attribuent ce bonheur à l'usage continuel & copieux d'une espece de Bierre ou liqueur, qui a les mêmes vertus ou peut-être de plus éminentes encore que l'Eau de Goudron. C'est par ce moyen que les Habitans des quatre Factoreries, *Churchill*, *Fort de York*, *S. Alban* & *Riviere de Moose* jouissent ordinairement de la plus parfaite santé. Leur nombre se monte à environ cent personnes, & ils sont souvent sept ans, sans enterrer un homme ; ce

qui est en effet une circonstance si remarquable, que je suis persuadé, qu'aucun de mes Lecteurs ne me blamera de l'avoir rapporté ici.

Pendant que les Equipages des deux Vaisseaux étoient dans cet état déplorable, on n'épargna ni sollicitations ni prieres auprès du Gouverneur du *Fort de York* pour être soulagés dans la triste situation où nous nous trouvions, & nous nous flatames d'être du moins favorisés dans un cas aussi pressant, d'autant plus que nous ne lui demandions autre chose si non de permettre aux *Indiens* de nous apporter de nouvelles Provisions : car ils nous en auroient volontiers porté, si on ne s'étoit pas servi de toute sorte d'intrigues pour les en empêcher. Il paroît en effet étrange & difficile à concevoir, que la cruauté des Chrêtiens contre Chrêtiens puisse aller au point de se refuser mutuellement le secours, que l'humanité des *Indiens* prête avec plaisir à tous ceux qui en

ont besoin. Mais que dirai-je ? Il étoit défendu aux *Indiens* de nous approcher & de nous fournir la moindre chose, & on leur faisoit accroire, que c'étoit par un égard de tendresse pour eux qu'on leur interdisoit tout commerce avec nous, parce que, leur disoit-on, nous avions une maladie contagieuse, qui pourroit se communiquer à eux & à leurs familles, & qu'outre cela nous étions ennemis des *Indiens* aussi bien que des *Anglois*. Il est aisé à concevoir, que ces gens intimidés par de pareils motifs se gardoient bien d'avoir le moindre commerce avec nous ; mais il est difficile à comprendre pourquoi on a répandu ces bruits fâcheux contre nous, à moins que ce n'ait été en consequence des ordres, auxquels le Gouverneur n'a peut-être pas osé désobéir. Ce n'étoit certainement pas la crainte de manquer de Provisions ; car les *Indiens* auroient pû nous fournir quantité de Gibier, de Perdrix, de Pois-

ſons, *&c.*, ſans porter préjudice aux proviſions des Factoreries. Il ne pouvoit non plus y avoir aucun motif d'intérêt particulier, quant au commerce : car ces *Indiens* n'étoient pas Commerçans, mais de ceux, qui demeurent parmi les *Anglois*,& qu'on appelle *Indiens Domeſtiques.* Les autres, qui viennent pour trafiquer avec eux, étoient alors retirés bien avant dans le pays, au lieu que les *Indiens* Domeſtiques ſe tiennent toûjours aux environs des Factoreries, & leur principal emploi eſt de fournir de tous côtés des proviſions. Ces mauvais bruits, qu'on avoit fait courir fort mal-à-propos contre nous, firent même par la ſuite autant de tort au Commerce, qu'ils nous en avoient fait dans le commencement : car à meſûre qu'ils ſe répandoient plus loin, ils firent tant d'impreſſion ſur ce pauvre Peuple mal aviſé, que l'année d'après il en vint fort peu pour trafiquer au *Fort de Yorck.* Il faut donc conclure, que le ſeul but,

qu'on pouvoit avoir dans ces démarches, étoit de nous chagriner & réduire à la derniere extrémité. On y réüssit parfaitement, & tous ceux qui pourroient aller dorénavant à la découverte du Passage de Nord-Ouest ne doivent s'attendre à autre chose de pareils voisins. La lâcheté de ces gens se découvrit à la fin à nos yeux, lorsque le Gouverneur, soit par crainte de mauvaises suites, soit peut-être par motif d'intérêt, permit aux *Indiens* de nous fournir huit ou dix Carcasses de Gibier, que nous fumes obligés de payer plus de dix fois plus cher qu'ils ne lui coûtent en provision salée.

L'Hyver continua avec sa rigueur ordinaire pendant tout le mois de *Janvier*. Nous eumes quelquefois un temps fort noir accompagné de beaucoup de vent & de neige, & dans d'autres jours le temps étoit fort clair; mais la gelée continuoit toûjours avec la même violence. Les Perdrix & les Lapins, qui ne nous avoient

pas manqué jusqu'alors, commencerent à devenir rares. La Maladie gagna aussi le dessus dans notre Monde, & il n'y eut guere un seul homme de l'équipage de nos deux Vaisseaux, qui ne fut plus ou moins attaqué du Scorbut. La *Californie* en enterra deux vers la fin du mois, & nous en perdimes un dans le même temps. Le temps continua à peu près de même jusqu'à la moitié du mois de *Février*, qu'il devint un peu plus doux. Le vent se mit au Sud-Ouest, & la neige commença à se fondre très-promptement. Nous eumes ensuite un temps fort variable, qui étoit tantôt assez doux, & tantôt extrémement froid. La *Californie* perdit encore un homme, & un de nos gens eut trois doigts d'emportés par un coup de fusil qui lui lâcha dans la main. Le 23 du mois on donna ordre de casser la glace autour des Vaisseaux; ce qu'on fit avec des Ciseaux à glace & des Besaiguës. On s'étoit imaginé qu'on auroit une

peine infinie pour en venir à bout; mais lorſqu'on entreprit l'ouvrage, on trouva bientôt que les Vaiſſeaux n'étoient pas gelés juſqu'au fond, & qu'au lieu d'un travail fort pénible, il ne falloit qu'un petit exercice auſſi ſalutaire que divertiſſant pour nos gens, qui s'y étant amuſés un peu chaque jour finirent bientôt l'ouvrage. Nous fimes deſcendre nos canons & autres choſes de grand poids au *Fort de Yorck* ſur de grands traineaux, à fin d'alléger les Vaiſſeaux pour le temps de la rupture des glaces, à laquelle nous avions lieu de nous attendre au premier jour ſelon les apparences de la ſaiſon.

Le mois de *Mars* nous donna ſucceſſivement tous les temps de l'année, tels qu'on les a dans ce pays. Nous avions tantôt des jours fort chauds, tantôt extrémement froids & autant qu'en Hyver; mais généralement le temps étoit temperé & beau. La neige ſe fondit par-tout où le Soleil donnoit, & vers la fin du

mois l'herbe commença à pouſſer aux endroits expoſés au Midi. Les Rivieres & les Plaines furent peu-à-peu couvertes d'eau, & nous craignimes beaucoup, que les glaces ne ſe rompiſſent tout d'un coup avec violence, comme il arrive aſſez ſouvent dans ce pays. Pour prévenir les mauvaiſes ſuites, auxquelles on doit toûjours s'attendre dans de pareils évenemens, on donna ordre de tenir toutes choſes prêtes dans les Vaiſſeaux, & après les avoir bien échauffés avec de bons feux, on envoya un nombre ſuffiſant d'hommes avec leurs Officiers à bord, afin de veiller pour la ſûreté des Vaiſſeaux en cas d'accident. Nous perdimes encore uu homme dans ce mois, & pluſieurs de nos gens étoient en très-mauvais état, pendant que l'équipage de la *Californie* s'étoit déja aſſez bien rétabli.

Le mois d'*Avril* s'annonça d'une façon, qui nous raſſura beaucoup de la crainte que nous avions euë d'une

rupture ſubite des glaces. Le vent ſe mit à-peu-près au Nord-Eſt, & nous amêna avec beaucoup de neige & de grêle une très-forte gelée & un froid extrémement piquant. Il arrive aſſez ſouvent dans ce pays, que le temps change ainſi dans cette ſaiſon, & alors il y a moins à craindre des glaces. Cependant nous ne fumes pas fachez des précautions, que nous avions priſes pour nous en garantir. Nous avions lieu de tout craindre, & le parti que nous avions pris, étoit toûjours le plus ſur.

Pour donner au Lecteur une idée du danger qui nous menaçoit, il faut remarquer, que, lorſque les chaleurs devancent la ſaiſon dans les pays qui environnent la *Baye de Hudſon*, les neiges ſe fondent alors dans les Parties Méridionales & les eaux formant des torrens rapides, rompent les glaces avant qu'elles ſoient tout-à-fait meurtries. Ces flots s'écoulent juſqu'à ce qu'ils rencontrent quelque réſiſtance, ou ils s'arrêtent pendant

quelque temps juſqu'à ce que s'étant accumulés ils rompent par leur poids tout obſtacle & inondent les pays adjacens, en emportant les rivages, les arbres & tout ce qui réſiſte à leur force. C'eſt ce que les gens de ces pays appellent un *Déluge*, & c'eſt par rapport à ces accidens, qu'il eſt très-dangereux de laiſſer hyverner un Vaiſſeau dans un endroit, où il y a un Courant. Il eſt vrai, que nous eumes en cette année le bonheur d'échapper à ce déſaſtre; mais on ne doit jamais s'y fier, & les précautions, que nous avions priſes, ſont toûjours néceſſaires ici.

Le 15 *Avril* nous enterrames encore un homme. Il avoit été grand yvrogne, & le Scorbut avoit trop de droit ſur lui pour qu'on eut pû le tirer d'affaire. La terre étoit encore ſi bien gelée, qu'il falloit trois ou quatre jours pour creuſer une foſſe; mais auſſi les corps y étant enterrés à une certaine profondeur, y reſtent entiers & ſans ſe corrompre, & il y

a même apparence, à moins qu'il n'arrive quelque changement considérable dans ces Climats, qu'ils doivent y rester dans cet état jusqu'à la fin du monde.

Le temps s'adoucit beaucoup le 18 du mois, & le vent s'étant tourné au Sud, nous eumes une petite pluye douce, qui nous fut d'autant plus agréable que nous n'en avions point vuë depuis six mois. Les Oiseaux ordinaires du pays revinrent aussi nous trouver après une absence de sept mois, & avec eux quantité d'autres Oiseaux sauvages de toutes les especes qui sont communes dans les Parties Septentrionales de l'*Europe*, comme des Oyes, des Canards, &c. Nous eumes aussi souvent des volées copieuses de petits Oiseaux noirâtres & vilains d'apparence ; mais qui par la beauté de leur ramage compensoient abondamment le désagrément de leur figure.

Nous eumes ensuite un petit retour d'Hyver accompagné de vents

froids, de fortes gelées, de beaucoup de neige & de grosses tempêtes. Il dura jusqu'au 6 *Mai*, que les chaleurs revinrent. La Crique, où étoient nos Vaisseaux, étoit déjà débarrassée de la glace qui s'étoit perduë peu-à-peu, quoique la Riviere fut encore entiérement prise. Cette circonstance fit entrer beaucoup de Poissons dans la Crique, & nous en primes quantité dans nos filets.

Notre grande Chaloupe, à laquelle on avoit travaillé pendant l'Hyver pour l'allonger, étoit achevée. Nous lui donnames le nom de *Résolution*, & nous la mimes à l'eau. Je ne sçaurois exprimer la joye que firent paroître à cette occasion ceux qui étoient bien intentionnés pour la Découverte, & qui concevoient déjà de grandes espérances du succès des recherches qu'on devoit faire avec ce bâteau, & qui leur paroissoient infaillibles.

Nous eumes depuis le 8 du mois jusqu'au 16 un temps fort variable

avec des gelées très-fortes, beaucoup de neige entremêlée de pluye & de grêle. La pluye après avoir tombé se geloit sur la terre & tous les arbres étoient couverts & comme confits de glace. Le 16 la Riviere *de Hayes* se débarrassa de ses glaces, qui furent emportées peu-à-peu par le Courant. Nos gens travailloient pendant tout ce temps à mettre les Vaisseaux en état de descendre la Riviere, & le 29 nous profitames d'une Marée fort haute causée par un vent de Nord-Ouest pour touër nos Vaisseaux jusqu'à l'embouchure de la Crique où ayant été pris dans les sables du fond, nous fumes obliges de rester jusqu'au 2 *Juin*, & ce ne fut que par des travaux considérables joints au secours des Marées extrémement hautes, que nous fumes sitôt remis à flot.

Le 2 & le 3 du mois, nous eumes un peu de neige, & le temps étoit rude & très-froid. Ce fut par-là que l'Hyver prit son congé : car depuis ce dernier jour le temps continua

d'être paſſablement chaud. Le 5 nous vimes paſſer à côté de nous dix-neuf Canots *Indiens* chargés de fourrures. Ils alloient au *Fort de Yorck*, & le lendemain il en paſſa ſoixante-dix autres. Ces *Indiens* venoient des pays ſitués bien avant dans le Continent, & ce qu'ils apportoient étoit deſtiné pour nos Factoreries pour le trafiquer contre nos marchandiſes d'étape. Nos Vaiſſeaux deſcendirent le 9 la Riviere juſqu'à la Factorerie, où nous reprimes à bord nos Munitions, proviſions, &c. pour remettre en Mer & pour continuer nos recherches pour la Découverte, dont nous étions chargés.

Avant de continuer le récit de ce qui nous arriva dans la ſuite de cette Expédition, je crois qu'il ne ſera pas hors de propos de donner ici une Deſcription ſuccincte de cette Habitation, du pays adjacent & de la nature du Commerce, pour l'avancement duquel elle a été établie. Je me ſens d'autant plus porté à faire

ce petit détail, que j'ose présumer que ce que j'ai à dire à ce sujet doit naturellement plaire à toute sorte de Lecteurs : car outre les charmes de la nouveauté de ces choses, elles roulent sur les avantages les plus considérables pour toute la Nation, c'est-à-dire, sur les moyens de procurer un débit des produits de nos Manufactures infiniment plus grand que nous n'en avons eû jusqu'à présent, & cela même indépendamment de la Découverte du Passage de Nord-Ouest. Ces sortes de remarques tournent immédiatement au profit de la Nation & au soûtien des Pauvres, qui subsistent principalement par les Fabriques des plus communes sortes de nos étoffes de Laine.

Le *Fort de Yorck* est situé sur la branche Méridionale de la Riviere du *Port de Nelson*, appellée Riviere de *Hayes*, à cinq lieuës de l'endroit où elle se jette dans la Mer, à 57°, 20′ de latitude & à 93° 58′ de longitude de *Londres*, ayant moi-même déterminé l'une

l'une & l'autre par des Obſervations très exactes, que je fis ſur l'Eclipſe de la Lune du 14 *Février*, 1747. Ce Fort, pour dire la vérité, n'eſt autre choſe qu'un Bâtiment quarré, flanqué de quatre petits Baſtions, qui ſont aujourd'hui tous couverts & ſervent de Logemens ou de Magazins. Il y a ſur chaque Courtine trois petites piéces d'Artillerie, & le tout eſt paliſſadé. Une Batterie d'aſſez gros Canons défend la Riviere, & on a élevé un petit parapet de terre, qui ſert de défenſe à la Batterie même. En temps de guerre, quand tout le monde doit s'y trouver, le nombre des Habitans monte à environ trente-trois. On comprendra aiſément par cette Deſcription, que, quelque formidable que ce Fort puiſſe paroître aux Sauvages, il n'eſt aucunement en état de ſe defendre, ſi jamais il eſt attaqué d'une façon réguliere par quelque Ennemi *Européen*.

A environ ſept lieuës du Fort il

y a un grand district couvert de pierres, parmi les quelles on trouve une quantité considérable de Pyrites parfaitement ronds & à peu près de la forme d'un boulet de Canon de six livres. Les *Anglois*, qui demeurent ici, sont assez simples pour croire, que cette forme leur a été donnée exprès par les *François*, à fin de s'en servir dans leurs Canons du temps qu'ils attaquerent cet endroit. Nous devons plus-tôt regarder ces Pyrites comme un trait remarquable de l'Histoire naturelle & comme une preuve certaine, que ce Pays est rempli de Métaux & même des plus précieux: car les Pyrites tiennent toûjours un peu d'or, ils sont souvent très riches en argent, mais il est fort rare qu'on y trouve du plomb ou de l'étain.

Cette Habitation est regardée de toute façon comme l'établissement le plus important de la Compagnie de la *Bæye de Hudson*: car c'est ici où se fait la principale partie de

ſon Commerce. On calcule, que ſon trafic lui vaut ici entre quarante & cinquante mille riches fourrures par an, &, ſelon ce que j'ai appris de différentes perſonnes, qui ſe rapportoient toutes à dire la même choſe, il ſeroit très aiſé moyennant un peu d'induſtrie d'augmenter ce trafic au point qu'il rende cinq fois davantage. Mais une Politique inconcevable, du moins ſi on la regarde du côté de l'interêt de la Nation, fait, que la Compagnie décourage elle-même ſes Factoreries, & qu'elle met tout en uſage pour les empêcher d'étendre leur Commerce. Elle ne fait pas même le moindre mouvement pour arrêter les progrès des *François*, qui empiétent journellement ſur ſon commerce, en établiſſant des Habitations ſur ſes Rivieres, & en interceptant les meilleurs ſortes de fourrures, comme les Loutres, les Martres, les Zebelines &c., parce qu'elles ſont les plus legeres & par con-

ſequent les plus propres à être tranſportées : car comme les endroits où ils les achetent, ſont fort éloignés de leur domicile, ils ne trouveroient point leur compte, s'ils ſe chargoient de fourrures ordinaires, & peſantes, D'ailleurs les *François* ont à cet égard un avantage conſidérable ſur nos Factoreries qui eſt que les gens du Pays ſont toûjours portés à trafiquer avec eux plu-tôt qu'avec les *Anglois*.

La cauſe de cette préférence n'eſt pas difficile à concevoir, c'eſt le prix qu'ils tirent de leurs marchandiſes, que les *François* payent beaucoup mieux que les *Anglois*, comme il eſt évident par le Taux, que la Compagnie a établi pour regler ſon Commerce & qui reduit généralement toutes les fourrures au Caſtor. C'eſt par ce Taux, qu'on compte, par exemple, deux Loutres, ou trois Martres equivalens à un Caſtor, & ainſi du reſte, pendant qu'il n'y a pas de Caſtor qui vaille une ſeu-

le de ces fourrures fines. C'est par-là que les gens du Pays achetent nos Marchandises trois fois plus cher qu'ils ne les trouvent chez les *François*. Ce n'est pas que les *Indiens* manquent de Castors, pour en faire leurs fournitures pour leur trafic; mais comme ces peaux sont lourdes & embarassantes pour le transport, ils sont obligés de nous en apporter de plus legeres & par consequent de plus recherchées; ce qui ne laisse pas de leur faire une condition bien dure pour trafiquer avec nous, & il est certain, si les *François* étoient si proches de nos Habitations Septentrionales qu'ils sont des Meridionales, que le Commerce de la Compagnie ne seroit pas à beaucoup près si considérable qu'il l'est encore aujourd'hui, puisque déjà à la *Riviere de Moose* & à *St. Alban* nous ne pouvons acheter que le rebut des *François*. Cependant il seroit fort aisé de remédier à ces inconveniens en agissant un peu

plus honnêtement avec les *Indiens*: car comme d'un côté il eſt certain, qu'abſtraction faite de l'interêt ils n'ont rien qui les attache particulierement aux *François*, ainſi de l'autre côté il eſt bien ſur auſſi qu'il eſt en notre pouvoir de vendre à auſſi bon & même à meilleur marché que nos Rivaux, comme nous le ferions certainement, ſi ce Commerce n'étoit pas un Monopole.

Il y a une autre Maxime fort ſinguliere dans la Politique de la Compagnie, qui eſt de choiſir communément pour leurs Facteurs les moindres & les plus ſtupides de leurs Valets, & il eſt aiſé à concevoir, que des gens de cette eſpece ſont les moins propres du monde pour faire valoir ou augmenter un Commerce. S'ils ont quelque ſubtilité, elle ſe borne à tromper les pauvres *Indiens*, à fourrer, par exemple, le pouce dans la meſure, quand ils leur vendent de la poudre à canon, à mêler moitié d'eau dans l'eau de

vie qu'ils leur fourniſſent; en un mot à pouſſer ſans ſcrupule la fourberie au ſuprême degré. Ils vendent auſſi au-deſſous du Taux fixé par la Compagnie; & c'eſt par ces artifices joints aux moyens qu'ils fourniſſent aux Charlatans de tromper le peuple & aux préſens qu'ils extorquent des *Indiens*, qu'ils gagnent ce qu'ils appellent le *Surplus*, & qui ſe monte à environ un tiers de tout le Commerce. En conſidérant toutes ces circonſtances on ne trouvera pas étonnant, que les ſorties des marchandiſes d'*Angleterre* que la Compagnie conſomme, ne paſſent pas ordinairement trois ou quatre mille livres ſterlings par an. Et que dans le temps d'environ quarante ans, c'eſt-à-dire, depuis 1699 juſqu'à 1738 tout le montant des Marchandiſes qu'elle a fait ſortir du Royaume, ne paſſe pas ſoixante mille livres. Or c'eſt un objet de très petite conſequence, ſi on l'enviſage du côté de l'interêt

du Public, mais qui devient considérable vû le petit nombre de personnes interessées dans ce Commerce & surtout par les profits immenses que ces gens tirent de ce petit fond; & à cet égard il faut avouer que le maniment de ce Trafic est très bien conduit & assez lucratif pour les interessez. Mais ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on sçait qu'une branche de Commerce peut être menagée de façon, qu'elle devienne extrémement profitable à un petit nombre de personnes & en même temps très désavantageuse à toute une Nation.

C'est précisément le cas du Commerce de la *Baye de Hudson* en envisageant d'un côté la Compagnie & de l'autre la Nation ou l'interêt public, comme il sera aisé à comprendre à tout Lecteur impartial, qui voudra faire attention à la situation convenable des Etablissemens de cette Compagnie, aux Nations nombreuses qui les environnent

tonnent, aux quantités énormes de fourrures qu'elles ſont en état de fournir, & à la bonne volonté qu'elles ont de trafiquer contre nos Marchandiſes. On en ſera encore plus convaincu en reflechiſſant ſur le Commerce immenſe, que les *François* font avec ces mêmes Nations, quoiqu'ils n'ayent pas des Etabliſſemens auſſi avantageux que notre Compagnie & que d'ailleurs ils ſoient ſujets à quantité d'autres inconveniens. Après ces reflections il ſera évident à tout le monde, qu'il n'y auroit rien de ſi aiſé qu'à redreſſer tous les abus qui oppriment ce Commerce, en faiſant des Etabliſſemens ſur les Rivieres plus avant dans le Pays, en donnant des encouragemens convenables aux gens du Pays & en mettant généralement tout ce Commerce ſur un pied plus équitable & plus honnête. Il eſt certain, qu'on conſommeroit par ce moyen dix fois plus du produit de nos Manufactures, & qu'on rega-

gneroit le Commerce sur les *François* dans les endroits où ils nous ont supplantés. C'est ainsi qu'en occupant nos Manufactures chez nous & en employant en dehors un nombre considérable de Vaisseaux & de Marins on procureroit en effet au Public le Bénéfice, que ce Trafic est certainement capable de produire, & dont aujourd'hui il n'entre qu'une très petite partie dans les poches d'une poignée de gens, qui pourvu qu'ils jouissent de tout ce que ce Commerce rend, se contentent du peu qu'il produit. Voilà l'état du Commerce des *Anglois* dans la *Baye de Hudson*, tel qu'il est, & tel qu'il pourroit être.

Ayant en quelque façon rempli ma promesse & donné à mon Lecteur sur ce Trafic des éclaircissemens qui ne pourront pas lui être désagréables, je reviens maintenant à notre expédition. Le 22 *Juin* nous descendimes environ trois lieuës au dessus de la Factorerie, où nous

mouillames l'ancre & primes à bord le reſtant de nos munitions. La *Californie* y enterra un de ſes gens, qui avoit été maladif depuis notre départ *d'Angleterre*. Nous deſcendimes plus bas le 23 juſqu'à un endroit appellé *Five Fathom Hole* (*Trous de Cinq-Braſſes*), où nous reſtames la nuit à l'ancre. Le 24, ayant un vent favorable, nous levames l'ancre & après avoir paſſé les Bancs de ſable nous pouſſames vers le Nord pour aller à la découverte. Nous paſſames le 25 par quantité de glaçons, mais nous évitames, en raſant la côte, les endroits où ils étoient les plus épais. Ces glaces continuerent toûjours juſqu'à ce que nous eumes gagné le Nord du *Cap Churchill*, où ayant trouvé la Mer entierement débaraſſée nous pourſuivimes notre route ſans aucune difficulté juſqu'au dernier du mois, que nous paſſames *l'Iſle de Centry*, qui eſt à 61°, 40′ de latitude.

Le 1 *Juillet* la *Résolution* vint se mettre à côté de la *Galiote de Dobbs* & se charga des Munitions & des Provisions nécessaires à dix hommes pour deux mois. Le Capitaine *Moore*, moi & huit hommes nous y allames à bord pour examiner les Côtes, &, avant de quitter le Vaisseau, le Capitaine donna au premier Contre-Maître ses ordres qui étoient d'avancer vers *l'Isle de Marbre* & de nous y attendre. Les Vaisseaux firent voile vers le Nord & nous poussames vers la Côte où nous nous accrochames aux glaces pendant la nuit. Le 2 du mois nous fimes voile le long de la Côte vers le Nord en passant par quantité de gros glaçons, qui joints aux Basfonds & Rochers, qui s'étendent deux ou trois lieuës dans la Mer, rendoient le passage très dangereux. Les *Esquimaux* qui habitent les Côtes au Nord des Etablissemens de la Compagnie, parurent de temps en temps en petites troupes de qua-

rante ou cinquante sur les hauteurs des Isles de cette Côte. Ils crierent beaucoup & nous firent signe d'approcher ; mais nous continuames notre route sans y faire attention jusqu'à *l'Isle de Knight* à 62°, 2' de Latitude, où nous restames là nuit à l'ancre. Nous y sondames la Marée & nous trouvames que la haute Marée y montoit dix pieds, & qu'à la Nouvelle & Pleine-Lune elle y venoit à quatre heures & demie.

Le lendemain nous levames l'ancre & nous fimes beaucoup d'efforts pour atteindre la Côte Occidentale, où nous vimes une ouverture fort large, mais les glaces nous empecherent d'y approcher. Une tempête qui survint & des gros glaçons qui nous environnoient de tous côtés, acheverent de nous déterminer à reprendre la route de *l'Isle de Knight*, où nous nous mimes à l'abri de tout accident jusqu'au 5, que la Mer parut beau-

coup débaraſſée. Deux Canots remplis d'*Eſquimaux* de la Côte Occidentale vinrent ſur ces entrefaites nous joindre, & leur ayant fait entendre que nous demandions des Côtes de Baleine, ils nous quitterent promptement & revinrent ſur le champ avec une quantité conſidérable de cette marchandiſe, & un grand nombre de Veſſies remplies d'huile. Nous troquames les Côtes contre des petites haches, des coûteaux, des morceaux de cerceaux de fer &c. ; mais nous ne trouvames pas à propos de nous charger de l'huile, que nous leur laiſſames remporter. Ils auroient fort ſouhaité la vendre & il eſt certain, que nous l'aurions eu à très grand marché. Ils nous firent même ſentir, qu'ils avoient encore des quantités conſiderables d'huile & de Côtes de Baleine dans les Iſles que nous voyions à l'Oueſt, & ils firent tout leur poſſible pour nous engager d'y aller: mais comme nous n'étions

pas deſtinés à faire commerce, nous ne pumes pas nous rendre à leurs ſollicitations. Nous vimes en cet endroit quantité de Veaux Marins & de Baleines blanches & nous découvrimes pluſieurs Iſles, comme celles des ſieurs *Biby*, *Merry*, *Jean* &c. Elles ſont toutes remplies de rochers & ſteriles, ſans arbre ni herbe, à l'exception d'un peu de Cueillerée & de quelques autres Plantes très communes en *Groenland* & en *Laponie*. On voit ſur ces Iſles & généralement ſur toutes celles qui ſont ſur cette Côte des Tombeaux d'*Eſquimaux* & des Pierres qu'ils élevent indubitablement pour quelque raiſon, mais qu'on ignore juſqu'à préſent, quoique ces Pierres ſoient connues depuis que ces côtes ont été viſitées par les *Anglois*, ſoit pour le Commerce, ou pour la Découverte.

Je ne ſçaurois me diſpenſer de rapporter ici un fait, qui nous arriva en cet endroit, & comme il nous étonna extremement dans le

temps de nos Obſervations, j'avoue volontiers qu'il a donné depuis beaucoup de tourmens à mon eſprit. Le voici : lorſque nous étions au milieu de ces Iſles & environnés de beaucoup de glace, les Aiguilles de nos Bouſſoles perdirent entiérement leur qualités Magnétiques. Pendant que l'une ſuivoit une certaine direction, l'autre en marquoit une toute différente, & elles ne reſterent pas même long-temps dans la même poſition. Nous tachames de remedier à cet accident, en retouchant les Aiguilles ſur un Aimant artificiel; mais nous y perdimes nos peines, & ſi elles recouvroient par ce moyen leur vertu, elles la perdirent auſſi un moment après. Ayant fait inutilement pluſieurs eſſais, nous fumes à la fin convaincus, que ce dérangement dans nos Aiguilles ne pouvoit aucunement être corrigé par l'attouchement de l'Aimant. Ce fait ne fut pas obſervé par moi ſeul, mais par tous ceux qui étoient à

bord de la *Réſolution* qui peuvent en rendre temoignage, & par conſequent on doit le regarder comme un fait avéré & inconteſtable. Il eſt queſtion maintenant de trouver une cauſe raiſonnable ou du moins plauſible d'un effet, qui du premier abord paroît ſi extraordinaire. Les diſcuſſions & même les conjectures ſur des Queſtions de cette nature ſont extrémement utiles, quand ce ne ſeroit que parce qu'elles augmentent toûjours le fond de ces belles Connoiſſances, que les Sçavans poſſédent déjà en ce genre.

Les Idées, que les Anciens avoient de la Vertu de l'Aimant, étoient très imparfaites, & nous ne devons pas être ſurpris de voir beaucoup de confuſion & même d'obſcurité dans les Eſſais qu'ils nous ont laiſſés pour expliquer les cauſes des effets Magnétiques. Le ſentiment le plus ſuivi des Modernes eſt celui de *Deſcartes*, ſoûtenu par le Pere *Malebranche*, par *Rohault* &

& par d'autres Auteurs, & même agréé & confirmé par Mr. *Boyle* & par d'autres Philosophes de notre siécle. On suppose dans cette Hypothése, qu'il y a une certaine matiere subtile, imperceptible & comme cannelée qui circule continuellement par les Poles du monde; que cette matiere en tournant autour de la Terre dans les Plans des Meridiens rentre dans le Pole opposé à celui dont elle sort, & qu'elle remonte à celui-ci dans une direction parallele à son Axe; que l'Aimant a deux Poles qui répondent à ceux de la Terre & par lesquels il se fait une pareille circulation de cette même matiere; que cette matiere en entrant dans un des Poles donne au fer cette impulsion qui le porte vers l'Aimant, & que nous appellons son *Attraction*; qu'outre la matiere Magnétique, qui rentre dans les Poles de l'Aimant, il y en a toûjours une certaine quantité qui circule en formant autour de lui

une eſpece de Tourbillon; que l'eſpace, dans lequel cette matiere tourbillonne, eſt la Sphére d'activité de l'Aimant, dans laquelle ſa faculté attractive eſt confinée; que quant à ſa faculté directive, ou direction de l'Aiguille touchée de l'Aimant vers les Poles du monde & ſon inclination vers un certain point au deſſous de l'Horiſon, elles s'en ſuivent naturellement de ce même Principe, puiſque partout où l'Aimant ou l'Aiguille ont une autre ſituation, la Matiere Magnétique frape envain ſur ſa ſurface, & ne pouvant y entrer change peu à peu ſa ſituation, juſqu'à ce que ſes pores répondent au courant de cette Matiere; que l'Aimant ou l'Aiguille, s'étant une fois mis dans cette ſituation, leur mouvement ceſſe entiérement, puiſque la Matiere Magnétique ceſſe alors de le déranger; Il s'enſuit delà, que quant à la ſtructure de l'Aimant on doit l'imaginer comme percé d'une infinité de Po-

res paralleles, dont les uns sont dispofés pour admettre la Matiere Magnétique qui vient du Pole Septentrional du Monde, & d'autres celle qui vient du Meridional. C'est delà que vient le Pole Septentrional & Meridional dans l'Aimant, & c'est peut être aussi, dont on a tiré la premiere invention de faire des Aimans artificiels.

On peut nous objecter, que tout ceci n'est qu'une supposition, & qu'il est impossible d'en apporter aucune preuve directe ; cependant, en considérant attentivement tout ce que cette Hypothése renferme, on nous accordera volontiers, je crois, que dans tous les cas où l'on ne peut pas avoir des preuves évidentes on peut admettre de pareilles suppositions en attendant qu'on nous prouve par quelque nouvelle découverte qu'elles sont fausses, & que généralement partout où il est impossible d'avoir des preuves directes, il est même ridicule d'en exiger.

Mais, pour revenir à notre question, si nous voulons y appliquer les raisonnemens de nos Philosophes, il s'agit d'expliquer ce fait singulier par une cause qui s'accorde le mieux avec leur Hypothése.

On pourroit dire par exemple, en premier lieu, selon le Systéme de M. *Halley*, que cette altération subite de nos Aiguilles provenoit de ce que nous approchions du Pole Septentrional Magnétique, & je souhaiterois avec plaisir pouvoir l'attribuer à cette cause, parce qu'on pourroit alors en tirer quelqu'évidence en faveur de ce Systéme, qui par lui même est certainement très ingenieux. Mais les circonstances de notre Fait fournissent certaines raisons, qui ne nous permettent pas d'admettre cette cause. Je n'en rapporterai que trois qui me paroissent les plus essentielles. *En premier lieu* nous n'étions pas proches du Pole, du moins pas autant que l'auroit demandé le Systéme de

M. *Halley*, qui ſuppoſe que ces altérations arrivent à 13°, 30′ du Pole de la Terre, pendant que nous en étions à environ 28°. Selon lui encore ce Phénoméne arrive à 30° de longitude Orientale du Méridien de Londres, au lieu que nous étions à plus de 90° de longitude Occidentale de ce même Méridien. *En ſecond lieu*, ſi la proximité du Pole avoit été la cauſe de cet accident, elle auroit du moins opéré uniformement, & les Aiguilles de nos Bouſſoles auroient eu la même direction ; mais le contraire arriva. *En troiſieme lieu*, nous ſçavons que ce même Phénoméne eſt arrivé quelquefois dans d'autres endroits du *Détroit de Hudſon*, & même dans pluſieurs autres parties du monde, & par conſequent on ne peut pas, dans tous ces endroits différens, en attribuer la cauſe à la proximité du Pole Magnétique, quoique cela n'empêche pas, que dans certains endroits cette cauſe ne puiſſe réellement avoir lieu.

On a eſſayé de nous donner une autre ſolution de cette queſtion, en ſuppoſant dans le voiſinage quelque grand Corps Minéral capable de déranger la direction réguliere des Aiguilles. Je regarde la choſe comme poſſible, &, ſi l'on veut, même comme probable: ce qui peut-être eſt trop accorder, ſoit ſelon les principes de la Philoſophie reçue, ſoit ſelon les lumieres de l'expérience; mais on ne ſçauroit l'admettre comme cauſe dans le cas en queſtion, puiſqu'elle auroit dû agir uniformement, & que la Direction des Aiguilles quoiqu'alterée auroit dû être en quelque façon la même; ce qui ne s'accorde nullement avec le fait en queſtion. D'ailleurs, ſi quelque Corps Métallique avoit cauſé ce dérangement, il n'y auroit eu qu'un ſeul moyen, quoique fort ſimple & naturel, d'y remedier, c'eſt-à-dire, de ſortir de la Sphére d'activité, qu'on pourroit préſumer dans ce Corps Minéral. Mais, comme nous l'al-

lons voir ci-après, nous avons trouvé un expédient, qui ne peut avoir aucune relation avec cette cause métallique, ni avec la précédente.

La derniere Cause à la fin, à laquelle on a attribué cet accident, est le froid, qui vient de la proximité & de la quantité des glaces: Or il est certain, que le froid fait un effet très-sensible sur l'Air, & on pourroit supposer qu'il agit de même sur les particules Magnétiques qui y flottent, ou peut-être sur l'Aiguille même en resserrant ses pores: car de quelque façon qu'on le fasse agir, la consequence sera toûjours la même & on pourra donner par-là la solution de la question. Si nonobstant ce que j'ai dit en faveur de ces sortes de suppositions probables, on exigeoit une preuve de cette derniere hypothése touchant le froid, on en trouvera une, que je crois même très-forte, dans le reméde qui nous réüssit & qui fut trouvé le seul capable de rétablir nos Boussoles: ce fut de

de les tenir dans un endroit chaud, où les Aiguilles reprirent ſur le champ leur activité, en pointant au juſte comme à l'ordinaire. Il ſemble du moins, qu'on doit conclure de-là que la chaleur a remis les Aiguilles en état d'être de nouveau traverſées de la matiere ſubtile magnétique. On peut encore alléguer en faveur de cette hypothéſe, qu'elle ſatisfait entiérement à toutes les circonſtances qui accompagnent notre Phénomene : car *en premier lieu*, nous voyons, que la même choſe arrive dans d'autres endroits du *Détroit de Hudſon*, ce que, loin de regarder comme une objection contre ce Syſtéme, nous devons prendre pour une eſpece de preuve, puiſque la même cauſe peut agir auſſi efficacement dans un endroit que dans l'autre. *En ſecond lieu*, cette hypothéſe s'accorde parfaitement bien avec l'incertitude, l'inconſtance &, ſi j'oſe la nommer ainſi, la diſtraction de l'Aiguille : car en attribuant cet

effet au froid, nous devons en même temps concevoir celui-ci comme agiſſant différemment, pour ainſi dire, à tout inſtant, ſelon l'intenſité de la force *frigorifique*, ſelon la configuration des particules magnétiques & ſelon la ſtructure des pores de l'Aiguille. *En troiſieme lieu*, cette ſuppoſition acquiert un grand degré de probabilité de ce que les Aiguilles reprennent leur activité dans un air chaud, conformément à cette contrarieté réciproque qu'on obſerve généralement dans tous les effets du chaud & du froid.

Cependant il eſt bon d'obſerver, que, ſi nous trouvons des raiſons ſuffiſantes pour admettre cette cauſe dans la ſolution de notre cas en queſtion, cela n'empêche pas que ce même effet ne puiſſe être produit par des cauſes différentes de celle-ci, dans d'autres endroits : car en faiſant attention à la ſubtilité des écoulemens magnétiques & à la façon dont nous croyons qu'ils agiſſent,

nous ne devons pas trouver extraordinaire , que leurs effets ſur les Aiguilles puiſſent être troublés & altérés par pluſieurs cauſes différentes ; & plus nous en découvrirons , plus nous en tirerons de preuves en faveur de l'hypothéſe reçue dans la Doctrine du Magnétiſme.

Après tout je ſoûmets volontiers à la cenſure des Lecteurs judicieux tout ce que je viens d'avancer à cet égard , & il m'importe peu quant à moi , qu'on croye mes raiſonnemens juſtes & plauſibles ou non , ou qu'on trouve mes expreſſions bien ou mal conçuës , diſtinctement ou confuſément rendues ; en un mot , qu'on en ſoit ſatisfait , ou non , pourvu que ce j'ai avancé ſur cette matiere puiſſe ſervir à quelque choſe pour découvrir la vérité. Que ce ſoit en m'approuvant ou en me réfutant , je ſerai toûjours charmé d'être parvenu au but que je me ſuis propoſé dans cette digreſſion , & qui , comme j'eſpere , doit en quelque façon

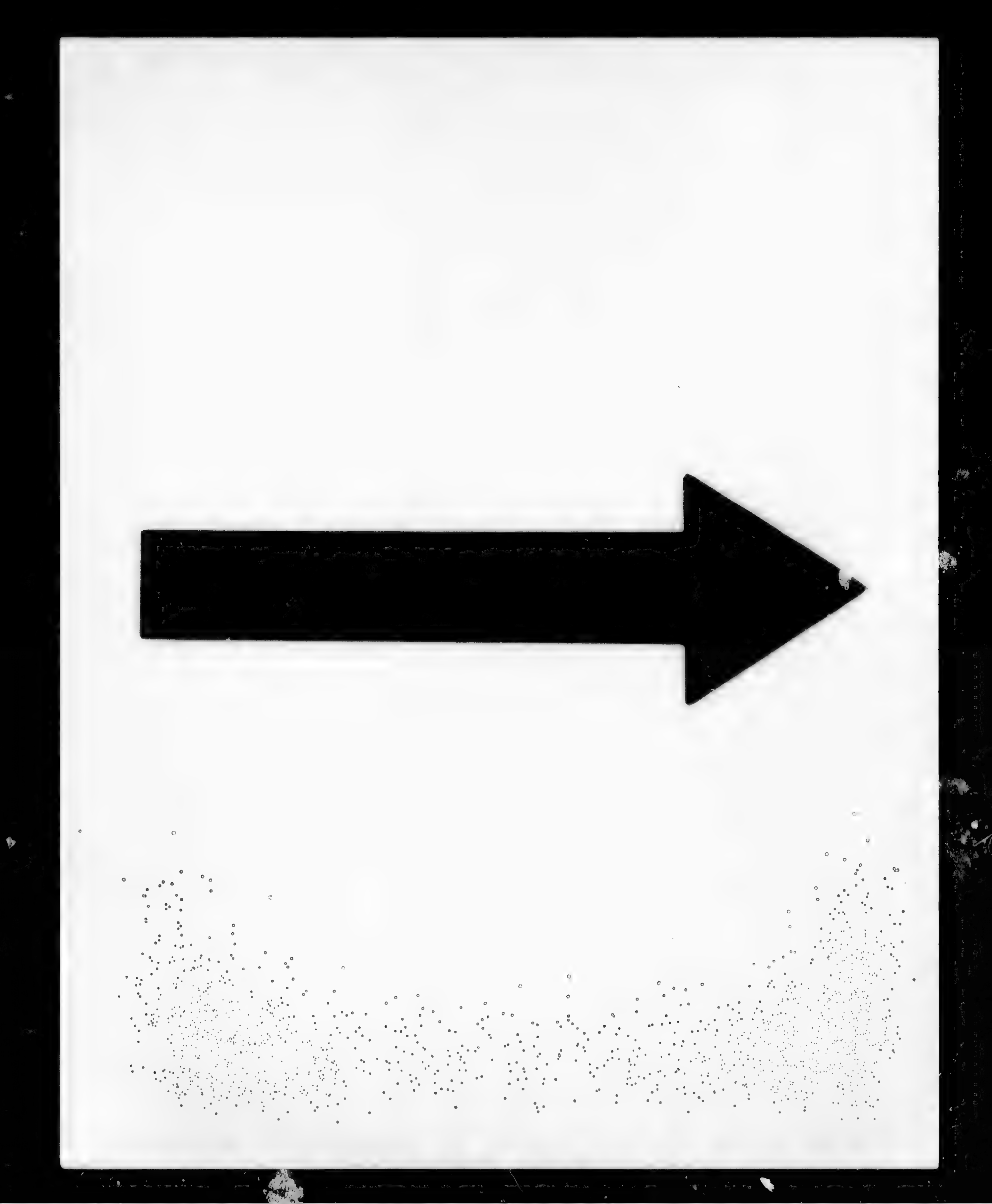
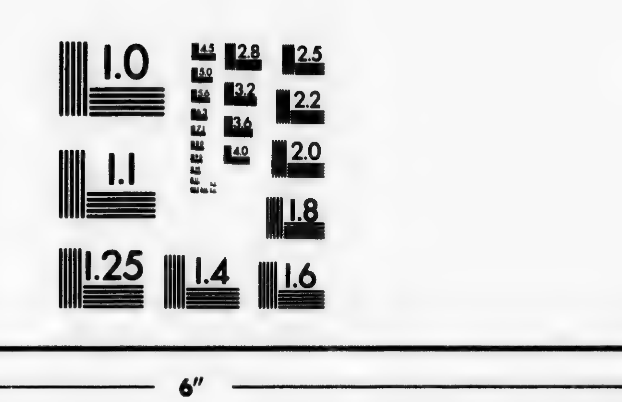


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





l'excuſer. Je vais maintenant reprendre le fil de mon Hiſtoire, où je l'avois laiſſé.

Le 5 du mois nous levames l'ancre, & nous pouſſames au Sud de l'*Iſle du ſieur Biby* dans l'eſperance de pouvoir entrer dans l'ouverture, pour laquelle nous avions déjà fait nos efforts inutiles. Nous ne fumes pas plus heureux cette fois-ci. Des glaçons d'une étendue immenſe, qui y entroient & en ſortoient alternativement, nous obligerent d'abandonner notre entrepriſe. Ce fut ici, que ſix Canots remplis d'*Eſquimaux* vinrent nous joindre avec une quantité conſidérable de Côtes de Baleine. Nous les achetames de façon qu'ils furent très-contens & nous y trouvames auſſi notre compte. Ils nous marquoient beaucoup d'envie de nous voir approcher de leurs Côtes, & ils répétoient pour cet effet tous leurs ſignes ordinaires ; mais comme notre deſtination étoit la Découverte, & non le Commerce,

nous nous refuſames entiérement à leurs ſollicitations, & nous pouſſames au Nord juſqu'à 62°, 12' de latitude. De-là nous dirigeames notre route au Nord-Oueſt, & après avoir paſſé ſur quantité de bancs de ſable parmi pluſieurs Iſles fort baſſes, nous entrames dans la *Baye de Nevill*, qui étoit la même où nous avions eſſayé en vain de paſſer du côté Méridional de l'*Iſle du ſieur Biby*, qui la couvre en quelque façon, étant ſituée à environ cinq lieuës de-là, du côté du Sud-Eſt. Cette Baye paroît en dedans fort ſpacieuſe & très-bien couverte du côté de la Mer. Elle ſe termine par une Riviere aſſez large, qui s'étend du côté de l'Oueſt. Le Continent qui l'environne monte en pente douce, & ce ne ſont preſque que des rochers bas & unis, couverts de mouſſe avec très-peu de plantes. L'entrée la plus aiſée dans la *Baye de Nevill* eſt entre le Continent & l'*Iſle du ſieur Bibi* du côté de Sud-Oueſt.

Nous mimes à la voile le 8 dans

le dessein d'examiner la Côte du Nord, mais en repassant les bancs, nous fumes jettés par la Marée sur une chaine de Rochers, où notre Navire faillit se briser par morceaux. Pendant que nous étions dans cette situation dangereuse, nous fumes joints par cinq ou six Canots d'*Esquimaux* avec des Côtes de Baleine, que nous achetames. Ils étoient fort sensibles à notre malheur, &, loin d'en tirer le moindre avantage, ils nous firent mille honnêtetés & nous rendirent de très-grands services. Ils resterent avec nous, & lorsque la Marée nous eut remis à flot, un bon Vieillard, qui paroissoit connoître ces endroits mieux que les autres, se mit à marcher devant nous en nous servant de Pilote jusqu'à ce que nous eumes passé les Bas-fonds les plus dangereux: ensorte qu'on peut dire que ce fut en quelque façon par son secours que la *Résolution* échappa le danger où elle étoit, & même sans souffrir le moindre dommage.

Ainſi malgré tout ce que les Auteurs *François* & même quelques-uns des nôtres nous puiſſent dire au préjudice du caractére de ces pauvres gens, nous devons leur rendre la juſtice d'avouer à leur égard, que nous leur trouvames non-ſeulement beaucoup d'humanité, mais même une eſpece d'amitié & d'attachement ſingulier.

Je ne ſçaurois m'empêcher, en parlant de ces Peuples, d'admirer l'induſtrie & une adreſſe extraordinaire qu'on remarque dans leurs ouvrages. Comme ils n'ont point de Fer, ils ſont ſouvent obligés de garnir leurs Arcs, Harpons & Fléches de Pierres, de dents de Chevaux Marins ou de Cornes de Licornes de Mer, qui fréquentent en grand nombre leurs Côtes. Ils ſe font de même des Haches, des Coûteaux & d'autres Uſtenſils, & il eſt difficile d'exprimer la dexterité, avec laquelle ils ſçavent traiter ces matériaux, qui nous paroiſſent ſi peu propres aux

uſages auxquels ils les employent. Leurs Aiguilles ſont faites de ces mêmes matieres, & cependant leurs habits ſont très-bien couſus & même faits avec beaucoup de propreté & dans le même goût que ceux des Peuples que nous rencontrames dans le *Détroit de Hudſon*, & dont j'ai donné la deſcription. C'eſt de-là & de la grande conformité qu'on obſerve dans leurs langues, perſonnes & coûtumes que nous croyons pouvoir conclure qu'originairement ils n'ont formé qu'une même Nation: auquel cas il faut avouer, que ceux, dont nous parlons ici, ſont plus affables & généralement mieux policés que les autres: auſſi ſont-ils plus induſtrieux & plus habiles pour ces petits Ouvrages de Méchanique, que leur a appris la néceſſité qui eſt la ſeule mere des inventions dans ces pays-ci.

Les habits de ces derniers Peuples ſont ordinairement galonnés de cuir coupé qui y forme tout autour une

eſpece

eſpece de frange, & ils y pendent ſouvent des dents de Faons. Les femmes ne garniſſent pas ici leurs bottes de Côtes de Baleines, comme font celles des autres *Eſquimaux*, dont nous avons décrit les Coûtumes. Ceux-ci différent encore des autres en ce qu'ils portent un bonnet fait de peau de queuë de Buffle, qui leur donne en effet un aſpect terrible, mais qui au reſte leur eſt d'une grande utilité contre les Moucherons, qui ſont extrémement incommodes en ce pays. Il eſt vrai, que le poil qui leur pend devant les yeux, leur embarraſſe en quelque façon la vuë, & que pour voir clair il faut l'ôter avec les mains; mais d'un autre côté, s'ils n'avoient rien devant le viſage, ces Inſectes leur deviendroient inſupportables, comme ils le ſont de même dans pluſieurs endroits en *Lapponie*, ſelon le rapport que M. *de Maupertuis* en fait dans ſon excellent Ouvrage *ſur la Figure de la Terre*. C'eſt pour cette raiſon

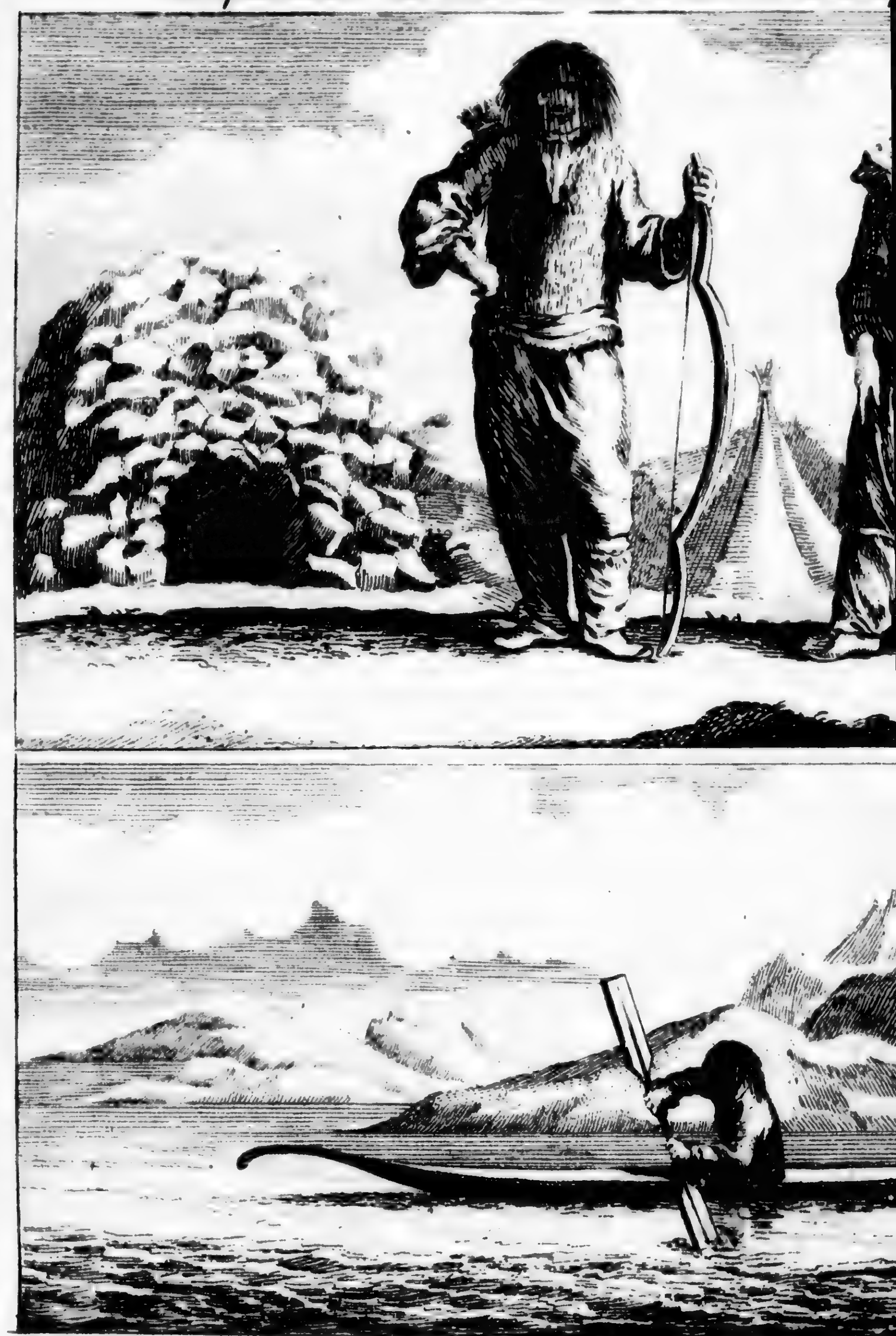
que les enfans même, pendant que leurs meres les portent ſur le dos, ont de pareils bonnets de queuë de Buffle, & il faut avouer que ces coëffures ont quelque choſe d'affreux & de choquant au premier abord, en faiſant paroître ces gens comme les derniers des Barbares, pendant qu'ils ſont peut-être les moins mauvais & les plus pacifiques du monde.

Lorſqu'ils ſe mettent en Mer pour la Pêche, ils emportent communément avec eux dans leur Canot une Veſſie pleine d'huile, dont ils boivent de temps en temps avec autant de délices, que nos Marins boivent de l'Eau-de-vie. Nous avons même vû quelquefois, que leur Veſſie étant vuide ils la tiroient avec volupté entre leurs dents. C'eſt apparemment l'expérience, qui les ayant convaincus des effets ſalutaires de cette huile dans ces Climats rigoureux leur donne tant de paſſion pour cette boiſſon; ce qui me paroît d'autant plus vraiſemblable, que je ſçais que



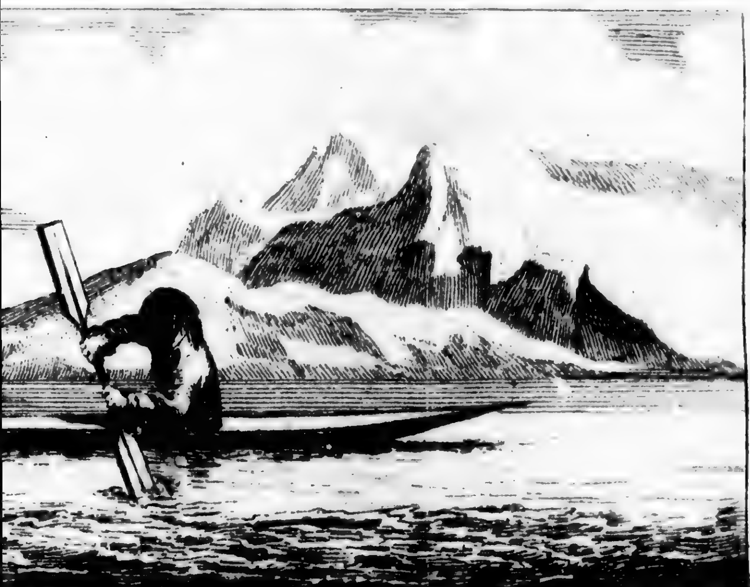
Flipart Sculp.

Esquimaux du côté de Nord-Ouest de la Ba



Un Esquimaux dans son Cana





maux dans son Canot.

Flipart Sculp.

le
Il
d'
de
tir
la
au
fo
au
La
cre
&
me
La
mê
en
qui
tou

gé
me
me
ap
tit
un
en

les Habitans de S. *Kilda*, qui est une Isle remplie de Rochers sur les Côtes d'*Ecosse*, ne boivent pas avec moins de délices une certaine huile qu'ils tirent de la graisse des Oyes de *Soland*, & qui doit être pour le moins aussi rance que celle qui fait la boisson des *Esquimaux*. Ceux-ci brûlent aussi de cette même huile dans leurs Lampes, qui sont faites de pierre & creusées avec beaucoup de difficulté & d'art pour la portée des instrumens, avec lesquels ils travaillent. La fiente d'Oyes séchée leur sert de mêche à la place de Cotton, & c'est en effet une pauvre ressource, mais qui vaut encore mieux que rien du tout.

Les *Esquimaux* ont une façon ingénieuse & très-prompte pour allumer du feu. Ils prennent deux petits morceaux de bois sec, & les ayant applanis, ils font dans chacun un petit trou. Ils font entrer dans ces trous un petit morceau cylindrique de bois entortillé d'une corde ou sangle,

moyennant laquelle ils le font tourner avec tant de rapidité, que le bois prend feu par le frottement. Ils appliquent ensuite le bois allumé à de la mousse séche, qui leur sert d'amorce, & ils font par ce moyen d'aussi grands feux qu'ils veulent. Le peu de bois qu'ils ont est du bois flotté, & quand il leur manque en Hyver, ils sont obligés de faire usage des Lampes, dont je viens de parler, pour les besoins de leurs familles. On croit assez généralement, que ces Peuples vivent sous terre pendant l'Hyver; mais cette Tradition est absolument fausse, comme il est aisé à concevoir à tous ceux qui ont vû le pays qu'ils habitent, qui pour la plus grande partie n'est qu'une chaine de Rochers. Il se peut, que dans certaines vallées le terrain ait assez de profondeur; mais si cela est, il est certainement gelé & aussi dur que le Rocher même, & par consequent impraticable & impropre aux habitions soûterraines.

Après avoir rapporté quelques traits de l'induſtrie & du genie de ces Peuples, j'en donnerai un, pour finir ma Relation, de leur extréme ſimplicité. Je ne ſçaurois dire, s'ils ſont jaloux de leurs femmes; mais ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'ils nous les auroient volontiers proſtituées, & cela par une prévention qui a prévalu parmi eux, étant perſuadés que les enfans que nous aurions enté dans leurs familles, auroient été ſupérieurs à ceux de leur Nation, comme ces pauvres gens croyoient que nous le ſommes à leur égard. Ils portent cette ſimplicité au point de croire, que chaque homme engendre ſon pareil, & cela même dans le ſens le plus littéral, c'eſt-à-dire, que le fils d'un Capitaine doit abſolument devenir Capitaine, & ainſi du reſte.

Nous mimes à la voile après avoir échappé du danger, en dirigeant notre courſe vers l'*Eſt*, & le 9 *Juillet* nous mouillames l'ancre devant l'*Iſle*

de Chevaux Marins, qui porte avec beaucoup de raiſon ce nom à cauſe de la quantité conſidérable de ces Animaux qu'on y rencontre. Comme c'étoit précifément dans le temps qu'ils ſont en chaleur, nous les vimes extrémement furieux & ils mugiſſoient d'une maniere terrible. Il y en avoit quantité qui s'élançoient & ſe replongoient dans l'eau ſur la Côte, & bien plus encore dans la Mer qui l'environne. Je crois pouvoir me diſpenſer ici de donner une Deſcription particuliere de cet Animal, qui a été ſi ſouvent faite par d'autres Auteurs, & je me contente de renvoyer mon Lecteur à la *Figure*, qui eſt très-exacte & deſſinée d'après nature. Cette Iſle étant la plus Orientale de toutes celles dont nous avons parlé juſqu'ici, elle eſt la moins viſitée de toutes par les Sauvages comme étant la plus écartée de leurs routes; & c'eſt vraiſemblablement la cauſe, qui attire ici ces quantités prodigieuſes de Chevaux Marins,

qui s'assemblent dans cet endroit désert pour y faire leurs petits en sureté. C'est sans doute pour cette même raison que cette Isle est fréquentée par des volées immenses d'Oiseaux de Mer, comme Pigeons, Mouëttes, Canards bruns, &c. Voilà tout ce que je puis dire d'un endroit, que nous ne fimes, pour ainsi dire, que toucher.

Nous levames l'ancre le 10, & nous rasames la Côte parmi quantité de petites Isles de gros morceaux de glace qui flottoient autour de nous, jusqu'à ce que nous arrivames à *Wale-Cove* à 62°, 30′ de latitude. Nous découvrimes à l'Ouest de cet endroit une Baye, dans laquelle il y avoit plusieurs Isles, d'où nous vimes bientôt venir à nous quelques Sauvages. Il faut remarquer ici, que les Habitans de ces pays choisissent ordinairement les Isles les plus désertes pour y fixer leur demeure pendant l'Eté, à cause de l'abondance de la Pêche. Le Capitaine jugea à propos d'aller

à terre dans une de ces Isles, & je l'y accompagnai avec deux de nos gens dans une petite Chaloupe, dont nous nous servions ordinairement en ces sortes d'occasions. Nous ne fumes pas plutôt à terre que nous rencontrames environ une vingtaine d'*Esquimaux*, presque tous femmes ou enfans, qui se promenoient sur la Côte, pendant que les hommes étoient allés à la Pêche. Nous les laissames promptement pour reconnoître les environs, & ayant gagné pour cet effet les endroits les plus élevés de l'Isle, nous cherchames à découvrir quelqu'ouverture considérable, mais n'en trouvant point & ayant observé de plus, que la Marée dans la Baye venoit de l'Est, nous reprimes le chemin de notre Navire sans nous y arrêter davantage.

Nous remimes à la voile le 11, & nous arrivames le même jour à une Pointe à 62°, 47' de latitude, d'où nous découvrimes une large ou-

verture, qui s'étendoit vers l'Ouest, & à laquelle je donnai le nom de *Baye de Corbet.* Cependant nous n'y entrames point pour deux raisons, dont la premiere étoit, que la Marée y entroit en venant de l'Est, & l'autre que le Capitaine *Moore* s'imaginoit voir le fond de la Baye. Nous y fimes quelque petit trafic avec les *Esquimaux*, qui sont très-nombreux ici, & nous profitames de la quantité d'eau fraiche que nous trouvames dans les cavités des Rochers où elle s'amasse par la fonte des neiges. Nous en fimes bonne provision, & nous reprimes la route de nos Vaisseaux, que nous trouvames le 13 à l'ancre à une assez bonne rade entre l'*Isle de Marbre* & le Continent.

La premiere nouvelle, que nous apprimes en arrivant, fut que pendant notre absence la *Galiote de Dobbs* avoit été en grand danger par rapport aux glaces qui avoient été jettées contre elle en sortant de la *Baye de Rankin*, qui étoit à environ quatre

lieuës à l'Oueſt, & où les glaces s'étoient alors rompuës. Le Capitaine *Smith* avoit envoyé ſucceſſivement ſon ſecond & enſuite ſon premier Contre-Maître, pour examiner cette Ouverture, & il avoit été décidé par le rapport de ce dernier, qu'après avoir couru environ trente lieuës par différentes routes de l'Oueſt, par le Nord juſques vers l'Eſt, il avoit trouvé que cette Ouverture ſe terminoit en une Baye, & que le pays qui l'environnoit étoit à peu près le même que celui dont nous avons donné la deſcription. Avant ces recherches définitives du premier Contre-Maître le Sieur *Weſtoll* ſon ſecond, qui en avoit peut-être fait de plus legeres, avoit fait de cet endroit un rapport qui ſembloit conclure pour la probabilité du Paſſage ; ce qui avoit déterminé le Capitaine *Smith* à eſſayer d'y entrer avec ſon Vaiſſeau ; mais s'étant bientôt trouvé engagé dans des Rochers & des bancs de ſable, il avoit quitté l'en-

treprise & s'en étoit revenu à l'*Isle de Marbre*. Ce même matin, que nous revinmes à bord de la *Galiote de Dobbs*, le Capitaine *Smith* de la *Californie* avoit envoyé sa Barque longue avec le second Contre-Maître pour aller à la Découverte le long de la Côte, entre le Cap *Jalabert* à 63°, 15′ de Latitude, jusqu'au Cap *Fullerton* à 64°, 15′ de Latitude. Six *Esquimaux* arriverent à notre bord le même jour. Nous achetames d'eux la chair de quatre Veaux Marins pour en faire de l'huile. Nous tirames à leur départ une de nos grosses piéces de Canon, dont le bruit étant répété par tous les échos des Rochers voisins, fut si terrible & fit tant de peur à ces pauvres gens, que depuis ils n'oserent jamais approcher de nos Vaisseaux.

Nous levames l'ancre le 14, & nous dirigeames notre route vers le Nord en compagnie avec la *Californie*, en dépêchant en même temps la *Résolution* sous le commandement

de notre premier Contre-Maître, pour faire la même route que devoit faire la Barque longue de la *Californie*, avec ordre de nous rejoindre du côté du *Cap Fullerton*. Nous passames tout le lendemain par des morceaux de glaces fort épais, qui nous empêcherent à la fin de passer outre, & nous fumes obligés aussi bien que la *Californie* de nous accrocher à un *Champ* de glace, c'est ainsi que les Marins appellent ici les grands glaçons, jusqu'à ce que ces Champs s'étant séparés, nous laisserent le passage libre. Pendant que nous étions accrochés, nous vimes quantité de Veaux & de Chevaux Marins couchés sur la glace, qui se chauffoient aux rayons du Soleil, &, comme nous primes plaisir à ce spectacle, nous n'eumes garde de les troubler.

Les glaces nous quitterent le 16 & nous fimes route vers la Côte, où nous en fumes bientôt entiérement débarrassés; mais étant échap-

pés d'une difficulté, nous nous trouvames bientôt impliqués dans une autre : car cette Côte n'est presque pas praticable à cause de quantité de Rochers & de Bancs de sable, qui s'étendent à une lieuë ou deux dans la Mer, & qui sont à sec à la demie-Marée. Nous rencontrames encore de la glace le 18, & pour l'éviter nous primes le parti de faire route tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; d'autant plus qu'en croisant de cette façon, nous ne perdimes point de temps pour retrouver nos Barques longues, que nous attendions déjà avec beaucoup d'impatience. Nous commençames à la fin à nous ennuyer de ne pas les revoir, & il fut résolu que les Vaisseaux se sépareroient pour les aller chercher. La *Californie* fit route au Sud & nous, nous poussames au Nord. Sur ces entrefaites j'allai dans la Pinasse à terre à un Cap à 64° 32′ de Latitude, à qui nous donnames le nom de *Cap Fry* à l'honneur du Sieur *Roland Fry*,

Ecuyer, l'un du Commité du Nord Oueſt. Nous rencontrames dans notre Paſſage quantité de Baleines qui ſe débattoient contre la Côte, & en ſondant la Marée nous trouvames que le Flux venoit du Nord, qu'il montoit ſur la Côte environ dix pieds, & que du temps de la pleine & nouvelle Lune la haute Marée y venoit vers les trois heures. La Côte eſt d'une pente douce; mais elle s'éleve aſſez conſidérablement. Les Collines étant vuës d'une certaine diſtance de la Côte paroiſſoient d'une couleur rougeâtre & très-unies, mais abſolument ſteriles. Le terrain des Vallées eſt une eſpece de terre noirâtre qui porte de l'herbe aſſez longue & par-ci par-là quelques plantes portant des fleurs jaunes; de même qu'une eſpece de Veſſe, qui étoit alors en fleurs bleuës & rouges, & que nous trouvames ſurtout en grande qunatité ſur les bords des Etangs, dont il y en a beaucoup en ces endroits. Nous remarquames auſſi plu-

ſieurs lits de ſable blanc, ſur leſquels vient une Herbe qui reſſemble à du Mouron, & qui eſt d'un bon goût dans la Sallade, & quantité de Cueillerée, qu'on trouve en grande abondance par-tout dans ces pays Septentrionaux & même près des Poles comme à *Spitzberg*; mais qui dans d'autres endroits eſt d'une forme un peu différente & d'un goût beaucoup moins piquant, que celle qui vient ici. Nous vimes pluſieurs troupes de bètes fauves, qui broutoient ſur les Collines; mais nous n'avions pas le temps de leur donner la chaſſe ou d'en tuer; car il falloit promptement rejoindre la *Galiote de Dobbs*, qui nous attendoit au Largue. En nous en retournant, nous obſervames dans le Paſſage, que l'eau étoit extrémement trouble & chargée de ce que les Marins appellent *Pâture de Baleines*, & de petits morceaux plus petits, d'une eſpece de gelée noire à peu près de la groſſeur d'une groſſe Mouche. L'Algue Marine

vient ici d'une longueur prodigieuse, & il y en a de trente pieds de long. Je remarque ceci comme une chose, qui m'a paru fort extraordinaire, attendu qu'on voit peu de Végétaux sur ces Côtes à cause de la rigueur du Climat.

Nous remimes à la voile le 21 pour chercher nos Chaloupes, dont nous avions d'autant plus besoin, que la Saison la plus propre pour le Découverte commençoit à se passer, sans que nous fussions en état d'en profiter comme nous aurions souhaité, faute de pouvoir nous servir de nos Chaloupes. Nous rencontrames le lendemain la *Californie*, & après des reflexions serieuses sur l'état actuel de nos affaires il fut resolu de n'attendre nos Chaloupes que jusqu'au 28 du mois, & que pendant ce temps la *Californie* feroit route au Sud jusqu'à 64°, & la *Galiote de Dobbs* au Nord jusqu'à 65°. Nous primes toutes les précautions nécessaires pour ne pas

laiſ-

laisser ignorer aux Chaloupes les endroits où elles pourroient nous joindre, & l'on dépêcha pour cet effet les Pinasses de deux Vaisseaux avec quelques Officiers pour élever une Perche avec un Pavillon au *Cap Fry*, au pied de la quelle on enterra une Lettre, qui contenoit les Instructions pour les gens des Chaloupes & des indications sures, par où il falloit nous suivre. Nous eumes même soin, crainte qu'ils ne passassent ce signal sans le remarquer, d'amarrer un gros tonneau à environ une lieuë & demie de la Côte, où nous jugeames que les Chaloupes devoient absolument passer. Ce tonneau portoit de même un petit Pavillon & des Ordres de se rendre à *Cap Fry*, pour y recevoir d'autres Instructions.

Toutes les choses étant réglées de cette façon, nous fimes le 23 route au Nord & la *Californie* poussa au Sud. Notre Vaisseau étant à 65°, 5' de Latitude, j'allai avec le

second Contre-Maitre & six hommes à terre sur la Côte Occidentale du *Welcome*, pour y sonder la Marée. Nous trouvames qu'elle venoit encore du Nord, & que le temps des hautes Marées étoit à peu près le même qu'au *Cap Fry*; mais elles montoient trois pieds plus haut sur une perche que nous eumes soin d'élever avec la marque des basses eaux, pour faire nos essais avec plus de certitude. Ce Pays ne différe pas beaucoup de celui du *Cap Fry*, sinon qu'il paroît un peu plus élevé, & nous vimes dans l'un & l'autre des troupes considérables de Bêtes Fauves. Nous rencontrames aussi dans notre passage des Baleines noires, & je ne sçaurois me dispenser de remarquer ici, qu'attendu la quantité prodigieuse que nous en vimes sur ces Côtes il me paroit très vraisemblable, que de nos Factoreries on pourroit établir ici une Pêche extrémement avantageuse: ce qui seroit une chose de très

grande conſequence pour la Nation, puiſque depuis un grand nombre d'années nous n'avons fait point ou que très peu de progrès dans la Pêche des Baleines, non-obſtant les encouragemens extraordinaires que l'Etat a accordés en faveur de ce Commerce & pour nous exempter de la néceſſité, dans laquelle nous ſommes juſqu'à préſent de tirer des Pays étrangers, des Côtes auſſi bien que de l'huile de Baleines. Il me paroît même plus raiſonnable d'eſſayer cette Pêche ici plutôt que dans le *Détroit de Davis*, ou ſur les Côtes de *Spitzberg*, parce que le *Welcome* eſt moins embaraſſé de glaces & que l'eau y eſt moins profonde; deux points en effet de très grande conſequence & reconnus pour tels par tous ceux qui connoiſſent parfaitement la Nature de cette Pêche. Ayant fini nos Obſervations à terre, & en ayant fait autant qu'il étoit poſſible dans notre paſſage, nous retournames le même jour à bord

de la *Galiote de Dobbs.*

Nous reprimes le 26 la route du *Cap Fry*, où nous eumes le plaisir de trouver la *Californie* avec les deux Chaloupes, qu'elle avoit rencontrées à 64°, 10′ de Latitude. Les Officiers de ces Chaloupes rapporterent, qu'ils avoient trouvé une ouverture à 64° de Latitude, à 32′ de Longitude de *l'Isle de Marbre*; que l'entrée de cette ouverture avoit trois ou quatre lieuës de large, mais qu'y étant montés jusqu'à huit lieuës, ils lui avoient trouvé six ou sept lieuës de largeur; que jusques-là leur route avoit été Nord-Nord-Ouest à la Boussole, & que delà il avoit fallu tourner plus vers l'Ouest; qu'ayant poussé encore dix lieuës plus haut, ils avoient trouvé ce bras de Mer se rétrecir peu à peu jusqu'à quatre lieuës de largeur; que non-obstant qu'ils eussent remarqué que les Côtes s'ouvroient de nouveau, ils avoient été découragés d'aller plus loin, parce que l'eau, qui jusques-là

étoit salée, transparente & profonde, ayant des Côtes escarpées & des Courans fort rapides, devenoit à cette hauteur plus douce, épaisse & moins profonde; qu'ils avoient rencontré dans leur Passage quantité d'*Esquimaux*, qui leur avoient apporté beaucoup de Gibier frais, & qui auroient pu leur en fournir davantage, de même que d'huile de Baleine, dont ils avoient des quantités considérables, si le temps leur avoit permis de profiter de ces avantages. Voilà tous les éclaircissemens que nous pumes tirer des Officiers de nos Chaloupes, & par consequent l'issuë de cette Ouverture est jusqu'à présent entiérement inconnuë. Ceci ne sçauroit cependant nous empêcher de faire nos reflexions sur toutes les circonstances qui accompagnent cette relation, & qui sont certainement très remarquables étant regardées dans le point de vuë de la Découverte, pour laquelle nous étions envoyés.

Il paroît en effet très vraisemblable, que cette Ouverture a de la communication avec quelque grand Lac du Continent qui en a peut-être avec le grand Ocean Occidental ; & une des circonstances que nos gens observerent en montant dans cette Ouverture, donne beaucoup de poids à ce sentiment : c'est que le Courant du Reflux étoit de moitié plus fort que dans la *Tamise* pendant dix heures des douze, quoique dans une eau de plusieurs lieuës de large. Le Flux survenant ensuite arrêtoit tout à fait l'eau pour les deux dernieres heures. En second lieu, quoique je ne sçaurois prendre sur moi de soûtenir positivement, qu'il y a un passage en cet endroit, je crois cependant pouvoir dire avec vérité, que dans leur rapport il n'y a rien qui prouve le contraire ; mais nous parlerons plus amplement sur ce sujet dans la Conclusion de cet Ouvrage. Il est vrai, que le changement d'eau salée en eau douce paroît au

premier abord conclure contre le Paſſage ; mais ſi par hazard cette eau n'avoit été douce que ſur ſa ſurface, il s'en faudroit beaucoup que nous puſſions conclure delà ni pour ni contre, attendu que c'étoit préciſement la Saiſon des fontes des neiges, dont les eaux découloient du Pays de toutes parts, & que par conſequent il n'étoit pas extraordinaire de trouver la ſurface de la Mer adoucie, comme elle l'eſt de même après les mois pluvieux dans la *Mer Baltique* & ſur les Côtes Occidentales de *l'Afrique*. En dernier lieu il eſt bon de remarquer, que quoiqu'il ſoit certain que le Courant de la Marée venant de l'Oueſt ſoit une preuve directe & inconteſtable de la réalité du Paſſage à un autre Ocean, ce Courant venant de l'Eſt ne doit en aucune façon être regardé comme une preuve du contraire, puiſque nous ſçavons, que dans le *Détroit de Magellan* les Marées des deux Oceans

fe rencontrent de même, & il y a d'ailleurs de bonnes raifons qui nous font prévoir, que la même chofe doit avoir lieu, fi jamais on fait la Découverte du Paffage de Nord-Oueft.

Comme nous étions en cet endroit fort proches du *Détroit* appellé *Wager*, & que d'un autre côté nous étions très affurés, que dans le *Welcome* la Marée ordinaire venoit du Nord, les deux Capitaines crurent, qu'il étoit de leur devoir de faire fur ce Détroit toutes les recherches poffibles, tant à caufe des conteftations très vives; qui s'étoient élevées à ce fujet entre le Sr. *Arthur Dobbs* & le Capitaine *Middleton* & dont le Public attendoit avec impatience la définition, que principalement à caufe de la relation intime que ces recherches avoient avec notre Expédition. En effet on auroit pu nous taxer de négligence impardonnable de ne pas avoir éclairci ce point de controverfe pen-

pendant que nous étions à portée de le faire, & le Public ſeroit encore indécis, ſi cet Eau eſt un *Détroit*, comme l'avoit crû le Sr. *Dobbs* pour des raiſons très vraiſemblables, ou ſi c'eſt une Riviere d'eau douce, comme l'avoit prétendu le Capitaine *Middleton*.

Cependant malgré l'envie extrême que tout le monde marquoit de pouvoir établir quelque choſe de certain à cet égard, nous ne pumes entrer dans cette Eau que le 29 du mois.

Le *Détroit Wager*, comme on l'appelloit alors, eſt ſitué à 65°, 33′ de Latitude & à 88°, 00′ de Longitude de Londres. Il a à ſon entrée du côté du Nord le *Cap Montague* & du côté du Midi le *Cap Dobbs*. Son endroit le plus étroit eſt à environ cinq lieuës à l'Oueſt de ce dernier Cap, & il y a environ cinq lieuës de large. Le Courant de la Marée y eſt comme celui des eaux d'une Ecluſe, & l'on peut

dire avec vérité, que celui des Hautes Marées parcourt huit ou neuf lieuës dans une heure. Quand nous fumes arrivés à cet endroit nous n'étions plus maîtres de nos Vaisseaux, & le Courant s'étant emparé de la *Californie* lui fit faire quatre ou cinq tours nonobstant les efforts que tout l'Equipage fit pendant long-temps pour l'arrêter. Il est en effet étonnant de voir comme la Mer s'agite en cet endroit. Elle jette des écumes & forme des tourbillons en bouillonnant toûjours, comme si c'étoit un amas de gros torrens rompus par quantité de rochers; ce qui cependant semble ne venir que de ce que le Canal est très étroit ici à proportion de la masse énorme d'eau qui y passe. Quantité de gros glaçons venant du *Welcome* entrerent avec nous dans le Canal, & nonobstant que nous y fussions deja beaucoup avancés, ils se trouverent tantôt poussés bien avant devant nous & tantôt rejet-

tés en arriere par l'action irréguliere des Courans. Nous restames environ trois heures dans cette situation turbulente; mais ayant à la fin passé le *Sond des Sauvages* où le Canal devient plus large & la Marée moins rapide, nous nous y trouvames mieux à nôtre aise & en moins de danger. Ce Sond est formé par une Chaine de petites Isles, qui s'étend en long de la Côte Septentrionale, & derriere laquelle se tint le Capitaine *Middleton*, lorsqu'il visita cet endroit. Le 30 nous passames le *Deer-Sond* (*Sond de Bêtes Fauves*), qui est une Rade passable à environ huit ou dix lieuës plus haut du même côté du Détroit. Nous découvrimes bientôt après un endroit très convenable pour la sureté des Vaisseaux, entouré en certaine façon de plusieurs Isles fort élevées & remplies de rochers, qui les couvroient généralement contre tous les Vents. Nous donnames à cet endroit le nom de *Port de Douglas*, à l'honneur

des Srs. *Jean & Henri Douglas* Membres du Comité du Nord-Oueſt. Nous y amarrames nos Vaiſſeaux dans environ douze ou dix-huit braſſes d'eau, & nous tinmes Conſeil ſur la maniere la plus expéditive de déterminer avec certitude, ſi le Canal *Wager*, où nous étions, étoit une Riviere, ou un Détroit, ou une Baye. Nos déliberations produiſirent la Réſolution ſuivante, qui nous fit agir en conſequence.

Reſolution du Conſeil tenu à bord de la Galiote de Dobbs *au* Port de Douglas *dans le* Détroit Wager *le* 30 Juillet, 1747.

En préſence
Du Capitaine G U I L L A U M E M O O R E
& du Capitaine F R A N Ç O I S
S M I R H *&c.*

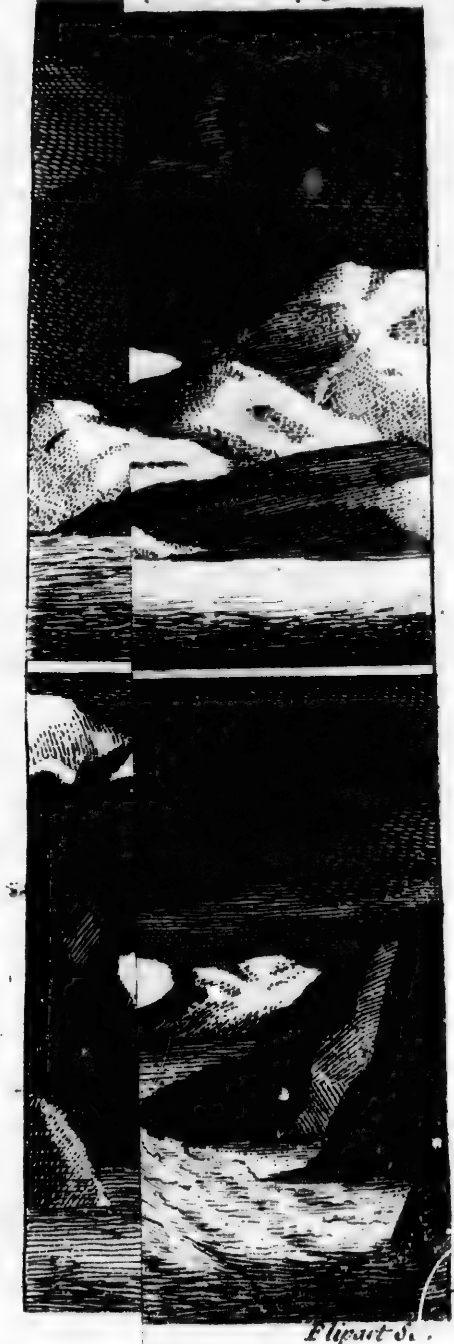
» Etant actuellement à l'ancre dans
» un bon Port à environ trente
» lieuës, en montant dans ledit Dé-

ouglas Mem-
ord - Oueſt.
s Vaiſſeaux
dix-huit braſ-
nes Conſeil
xpéditive de
de, ſi le Ca-
ſtions, étoit
roit, ou une
s produiſi-
vante, qui
uence.

nu à bord de
Port de Dou-
Vager *le* 30

ME MOORE
NÇOIS

l'ancre dans
ron trente
s ledit Dé-



Flipart Sc.

Port de Douglas.





Cataracte au haut de la Baye



haut de la Baye Wager

Fliparts.

» troit, & trouvant tous les encou-
» ragemens possibles à aller plus en
» avant, nous avons délibéré sur
» les moyens les plus efficaces & les
» plus expéditifs d'éclaircir le point
» en question, & après de mures
» réflexions nous avons conclu una-
» nimement que les Vaisseaux res-
» teroient dans l'endroit où ils sont,
» & que les Chaloupes de l'un &
» de l'autre partiroient dès le len-
» demain matin avec la Marée, &
» qu'ils monteroient autant qu'il
» seroit possible dans ledit Détroit,
» pour essayer, si c'est en effet un
» Passage à l'Ocean Occidental de
» l'*Amérique* ou non; que les Offi-
» ciers chargés de cette Commission
» s'en acquitteroient avec toute la
» diligence & la justesse que la na-
» ture de l'Expédition exige; que
» cependant, pour ne pas détenir
» les Vaisseaux dans ces Climats Sep-
» tentrionaux plus long-temps qu'ils
» ne pourroient y rester sans danger,
» il seroit en même temps tenu

» pour arrêté, que les Chaloupes
» n'étant pas de retour vers le 25
» *Août*, les Officiers Commandans
» de la *Galiote de Dobbs* & de la *Ca-*
» *lifornie* feroient route avec leurs
» Vaisseaux pour l'*Angleterre* &c.

En consequence de cette Résolution le Capitaine de la *Galiote de Dobbs* & celui de la *Californie* accompagnés de quelques Officiers & d'un nombre suffisant de leurs gens mirent à la voile le 31 *Juillet* chacun dans la Chaloupe de son Vaisseau. Nous eumes un vent frais & favorable & nous tinmes la route de Nord-Ouest à l'Ouest jusqu'à ce qu'à la fin la largeur du Détroit diminua de dix lieuës jusqu'à environ une. Ce fut ici où à l'approche de la nuit nous fumes allarmés par un bruit affreux & tout à fait étrange, ressemblant à celui d'une Cataracte ou Chute prodigieuse d'eau, sans que nous pussions découvrir d'où ce bruit venoit. Nous résolumes de mouiller sur le champ l'ancre &

d'envoyer du monde à terre pour tacher d'en découvrir la cause. Mais étant arrivés sur la Côte, nous la trouvames toute hérissée de rochers & extrêmement escarpée, & l'obscurité de la nuit nous ayant surpris avant que nous pussions la joindre, nous vimes nos peines perduës & fumes obligés de reprendre la route du bâteau, où nous arrivames fort fatigués & sans être plus instruits que quand nous l'aviens quitté. Je puis dire, que pendant le peu de temps que nous restames sur la Côte pour essayer à monter sur les rochers, nous eumes le spectacle le plus terrible & le plus effrayant qu'on sçauroit jamais imaginer. Des Rochers immenses, qui sembloient déchirés par morceaux, pendoient de tous côtés sur nos têtes. Dans certains endroits il y avoit des Cascades d'eau, qui tomboient d'une crevasse à l'autre; dans d'autres nous vimes quantité de glaçons d'une grosseur & longueur prodigieuse &

rangés les uns à côté & derriere les autres comme les tuyaux de grandes Orgues. Mais ce qui nous parut le plus effrayant ce fut quantité de gros morceaux de Rocs brisés, que nous vimes à nos pieds & que nous reconnumes clairement d'avoir été détachez des sommets des Rochers par la force expansive du grand froid, & d'avoir roulé en bas avec une force inexprimable jusqu'à l'endroit où nous les trouvames. Je crois pouvoir donner de juste titre à ces Rocs brisez le nom de Ruines; & en effet si nous sommes en quelque façon touchés des ruines causées par la Guerre ou par la longueur des temps, il est aisé à concevoir que nous devons sentir des impressions beaucoup plus fortes à la vuë effrayante de ces debris terribles des Ouvrages de la Nature même.

Nous passames une nuit des plus desagréable, comme il est aisé de concevoir, & à la pointe du jour nous ne manquames point de nous

rendre promptement à terre, où nous ne fumes pas long-temps sans découvrir, que le bruit énorme, que nous avions entendu pendant la nuit, étoit causé par la force de la Marée, qui se trouvoit arrêtée dans un passage d'environ soixante verges de large. La Masse d'eau étoit prodigieuse ici & sa rapidité étonnante, & quoique nous fussions à cent cinquante lieuës de l'embouchure du Canal, les eaux étoient parfaitement transparentes & fort salées. La Marée montoit ici communément quatorze pieds & demi, & il y avoit Haute Marée à six heures du temps de la Pleine & Nouvelle Lune. Nous vimes distinctement, que le Passage s'ouvroit derriere la Cataracte, où il avoit cinq ou six lieuës de large & s'etendoit plusieurs lieuës à l'Ouest, & nous conçumes alors de grandes esperances pour le Passage. La plus grande difficulté selon nous, fut d'abord de passer la Cataracte, mais l'ayant essayé nous

ne la trouvames pas ſi difficile, ni ſi dangereuſe que nous nous l'étions imaginé. Je voulus m'y riſquer le premier, & je la paſſai dans une petite chaloupe dans le temps de ſa plus grande force. Nous trouvames bientôt après, qu'on pouvoit la paſſer ſans le moindre danger: car à demi-flux, les eaux d'au deſſous la Cataracte, étoient au niveau avec celles d'au deſſus, & à demi-reflux celles d'enhaut l'étoient avec celles d'embas: & dans ces deux cas le Paſſage étoit très aiſé & ſans aucun danger. Nous eumes ici la viſite de trois *Indiens*, qui vinrent nous aborder avec leurs Canots, & qui par leurs façons paroiſſoient être de la même Nation que ceux que nous avions rencontré dans d'autres endroits de cette Côte, ſinon qu'ils étoient beaucoup plus petits: car il eſt très remarquable, qu'à meſure que nous avancions du *Fort de York* vers le Nord, nous trouvames généralement toutes choſes diminuer &

déchoir. Les Arbres mêmes ne devinrent à la fin que des Arbriſſeaux, & au delà de 67° de Latitude nous ne vimes plus de veſtiges d'hommes. Ces *Indiens* ſembloient d'abord un peu timides, & nous étions vraiſemblablement les premiers *Européens* qui euſſent jamais paru en ces endroits ; mais ſur des ſignes d'amitié que nous leur fimes, ils prirent courage & entrerent en converſation avec nous. Nous leur fimes entendre, que nous avions beſoin de *Tuktoa* qui ſignifie en leur langue Gibier. Ils s'en retournerent promptement à terre & nous en apporterent bonne proviſion, qui avoit été ſéchée à la façon du Pays, avec quelques morceaux de viande de Buffle, qui paroiſſoit récemment tué. Nous achêtames à bon marché tout ce qu'ils avoient apportés, & ils nous quitterent très ſatisfaits.

Le 2 Août nous paſſames la Cataracte, au deſſus de la quelle la Marée ne montoit que quatre pieds.

Cependant les Côtes étoient très escarpées des deux côtés, & nous ne trouvames point de fond avec une sonde de cent quarante brasses. Nous y rencontrames aussi des Veaux Marins & des Baleines blanches, mais nonobstant ces bonnes marques la plûpart de nos gens furent beaucoup découragés par le gout de l'eau qui étoit presque douce sur la surface. J'eus raison de croire, que cette douceur de l'eau ne devoit avoir lieu qu'à la surface; mais pour plus grande conviction, je resolus de m'en assurer par une Expérience. Je fis pour cet effet plonger une bouteille bien bouchée à la profondeur de trente brasses, où ayant arraché le bouchon elle se remplit d'eau qui fut trouvée aussi salée que celle de l'Ocean *Atlantique*; ce qui fit revivre nos esperances aussi promptement que la douceur de l'eau de la surface nous les avoit fait perdre. Mais ces idées flateuses n'eurent point de durée.

Le 3 *Août* vers la nuit les eaux tomberent subitement, & nous primes le parti de mouiller l'ancre en attendant qu'au lendemain nous pussions découvrir la cause de cet accident singulier. Il ne fut pas si-tôt jour que nous allames à terre & étant montés sur des hauteurs, qui n'étoient pas éloignées de la Côte; nous vimes à notre grand regret, que ce prétendu Détroit se terminoit en deux petites Rivieres, qui n'étoient rien moins que navigables & dont l'une venoit en droiture d'un grand Lac situé à quelques lieuës delà au Sud-Ouest. Ainsi toutes nos esperances s'évanouirent à la fois, & après toutes les peines & le temps que nous avions employé à ces recherches & les dangers que nous avions essuyés, il ne nous resta d'autre consolation sinon d'avoir fait à cet égard tout ce qu'on pouvoit attendre de nous & d'avoir du moins levé tous les doutes qui auroient pu naître touchant l'issuë de

ce Golfe : en un mot, d'avoir éclairci ce point important, qui sans cela auroit pu causer à l'avenir de nouvelles disputes, ou faire revivre celles qu'on a agitées avec tant de chaleur jusqu'à présent. Le Capitaine *Fox* dit fort à propos à ce sujet, que partout où il y a apparence d'un passage, il est bon de l'essayer d'abord pour décider s'il y en a en cet endroit : & les rapports exacts & sincéres de chacun de ces endroits apparens contribuent beaucoup à diminuer la difficulté de cette entreprise, en confinant la question, s'il y a un Passage à esperer ou non, à des bornes plus étroites & plus sures.

Pendant le peu de temps que nous restames en cet endroit il nous arriva six Canots remplis d'*Indiens*, qui nous apporterent une petite provision de viande de Bêtes Fauves & de Bufle & un peu de Saumon séché. Nous achetames le tout & leur fimes entendre que nous desirions

en avoir davantage. Ils s'en retournerent ſur le champ à terre & revinrent promptement avec des quantités beaucoup plus conſidérables de ces mêmes Proviſions, que nous primes toutes, & nous achetames même par curioſité pluſieurs de leurs habits, leurs Arcs & généralement tout ce qu'ils vouloient vendre. Je tachai autant qu'il me fut poſſible de m'inſtruire de ces *Indiens*, tant à l'égard de la Mine de Cuivre, qu'à l'égard de quelqu'autre Ocean du côté de l'Oueſt, ſur lequel je les queſtionnai par toutes ſortes de ſignes que je pus m'imaginer. Je leur traçai même un deſſein leger de la Côte, eſperant que peut-être ils pourroient le continuer & nous donner par-là quelques éclairciſſemens ; mais j'y perdis mes peines, & il me ſembloit qu'ils ne comprirent pas la moindre choſe de tout ce que je leur demandois ; ce qui augmenta beaucoup le chagrin que nous avions déja d'avoir

échoué dans notre entreprise.

Parmi ces *Indiens* il y en avoit un, qui, nonobstant qu'il eut le même habillement & le même langage que les autres, paroissoit néanmoins être d'une Nation differente, non seulement par sa mine qui étoit fort superieure à celle des autres, mais principalement par le peu d'adresse avec laquelle il gouvernoit son Canot; & il sembloit que les autres ne l'avoient amené que pour lui donner la satisfaction de nous voir. Notre Capitaine crût que ce pourroit bien être quelque Prisonnier rendu Esclave parmi ces Sauvages, & ayant fait réflexion sur l'envie extrême que ces gens avoient marquée de nous vendre tout ce qu'ils avoient, il conçut l'idée, que peut être il ne seroit pas impossible de racheter cet homme de leurs mains; & certainement son idée étoit excellente, parce que selon toute vraisemblance nous aurions tiré de cet homme certaines lumieres,

res, qui auroient pu nous conduire plus loin. On envoya pour cet effet le Sr. *Thompſon* Chirurgien ſur la Cote avec une bonne portion de marchandiſes, pour eſſayer s'il y avoit moyen de l'avoir ; mais les *Indiens* rejetterent l'offre & celà d'une façon qui fit clairement voir, qu'ils ne vouloient pas en entendre parler.

Nos deux Chaloupes leverent l'ancre le 4 ; & nous reprimes avec beaucoup de diligence la route de nos Vaiſſeaux ; mais le vent étant contraire & très violent, nous fumes obligés vers le ſoir de nous mettre à couvert dans une petite Baye à quatre lieuës de l'endroit où nous avions été à l'ancre. Le vent devint favorable vers minuit, & nous ne manquames pas d'en profiter pour remettre à la voile. Nous n'étions pas encore fort avancés, que nous apprimes par des Porte-voix de la Chaloupe de la *Californie* qu'on venoit d'y perdre un homme, qui avoit été emporté

dans la Mer par un coup de voile; mais la viteſſe, avec laquelle nos Chaloupes avançoient & l'obſcurité de la nuit nous mirent hors d'état de lui prêter aucun ſecours.

Comme nous étions malheureuſement convaincus qu'il n'y avoit pas d'autre chemin pour nous en retourner que celui par lequel nous étions venus, nous nous apprêtames à repaſſer la Cataracte : ce qu'ayant fait le 6, nous nous mimes pour cette nuit à couvert ſous une Iſle à huit ou dix lieuës au deſſous. Nous partimes delà avec un vent très fort & accompagné de pluye & de neige, & nous arrivames promptement à nos Vaiſſeaux, ſans rencontrer en chemin autre choſe qui fut digne d'être rapportée ici. On remarquoit généralement dans tous nos gens beaucoup de chagrin d'avoir échoué dans cette entrepriſe, & chacun exprimoit ſa douleur avec plus ou moins de vivacité, ſelon l'interêt qu'il prenoit

au succès de la Découverte du Passage. Personne ne pensoit presque à se rejouir du bonheur que nous avions eu de rejoindre nos Vaisseaux, & nous n'étions occupés qu'à imaginer des moyens de contrebalancer notre desastre par quelque autre Essai, dans le quel nous esperions d'être plus heureux.

Ce fut pour cet effet que le Sr. *Thompson* Chirurgien insinua au Conseil, qui fut tenu pour recevoir les rapports de la derniere Expédition, certains doutes, qui étoient que lorsque le temps étoit bien couvert & la Mer fort haute pendant que nos Chaloupes faisoient route en revenant à une grande distance de la Côte du Nord, il n'étoit point du tout impossible, que nous eussions passé de ce côté quelque Ouverture sans l'avoir remarquée, d'autant plus qu'il croyoit avoir observé que cette Côte étoit fort élevée & en certains endroits double avec de grandes ouvertures en-

tre les Montagnes. Je fis de mon mieux pour appuyer ſon ſentiment, quoiqu'en effet j'y fus déterminé par des motifs différens, qui étoient plutôt les Marées extrêmement hautes, que nous y avions obſervées: car la Marée montoit au *Port de Douglas* ſeize pieds & demi perpendiculairement, pendant que ſelon le rapport du Capitaine *Middleton* elle ne montoit que dix pieds au *Deer-Sond*, quoique ſitué de huit ou dix lieuës plus près du *Welcome*. Outre cela le temps des hautes eaux venant même plutôt à la Cataracte, quoique plus avancée vers l'Oueſt de quatre-vingt-dix lieuës, qu'audit *Sond*, j'avois de la difficulté à concilier ces circonſtances, ſans ſuppoſer à cet endroit quelque paſſage à un autre Ocean. Ainſi, quoique je n'eus rien de poſitif à ajouter aux circonſtances remarquées par le Sr. *Thompſon*, je crus néanmoins, que ces réflexions étoient très ſuffiſantes pour juſtifier

ſa propoſition : car dans des recherches de cette nature on ne ſçauroit être trop circonſpect, & c'eſt uniquement de cette extrême préciſion, que dépend le ſuccès de ces Entrepriſes ; d'autant plus que les rapports, qu'on en laiſſe à la Poſtérité, deviennent pour elle, ſinon des Loix abſoluës, du moins des eſpeces de régles & de guides pour ſe conduire à l'avenir. Ces Argumens furent propoſés au Conſeil dans toute leur étenduë & nous y inſiſtames avec beaucoup de force. On mit la choſe en déliberation ; & après des conteſtations très vives de part & d'autre, on arrêta à la fin la Réſolution ſuivante, pour rectifier certaines fautes, qui pourroient avoir été commiſes dans l'Expédition précédente.

Au Conseil tenu à bord de la Californie dans le Port de Douglas *le* 7 Août 1747.

En Présence
Du Capitaine GUILLAUME MOORE,
&
Du Capitaine FRANÇOIS SMITH.

Les Chaloupes étant revenues le vendredi 7 du mois, après avoir examiné l'Ouverture qui ressembloit le plus à un Passage ou Détroit, & ayant trouvé après des recherches très exactes qu'elle n'étoit ni l'un ni l'autre, les Capitaines *Guillaume Moore* & *François Smith* quoiqu'entiérement convaincus, qu'il n'y a d'autre ouverture que celle qui est du côté de l'Est & par-où les Vaisseaux sont entrés & voulant néanmoins satisfaire aux desirs du Sr. *Edouard Thompson* Chirurgien & du Sieur *Henri Ellis* Gentilhomme de la *Galiote de Dobbs*, dont l'avis est,

que les Chaloupes à leur retour n'ont pas tenu aſſez près de la Côte du Nord, à cauſe du grand vent, que ce Pays leur avoit paru double & que les eaux de ce Détroit n'etoient pas ſuffiſantes pour rendre raiſon des Marées extraordinaires qu'on y obſerve; mais qu'il pourroit bien y avoir un Paſſage par la Côte du Nord à ſept ou huit lieuës d'ici, ſans qu'on s'en fut apperçu en y paſſant de fort loin: il a été reſolu que la grande Chaloupe de la *Galiote de Dobbs* appellée *la Réſolution* partira inceſſamment pour éclaircir ce point dans les endroits en queſtion.

Signé par le CONSEIL.

Ce fut dans cette même Séance du Conſeil, que je fis valoir quantité de circonſtances, parmi leſquelles il y en avoit de très fortes & preſque équivalentes à des Démonſtrations, prouvant qu'il devoit y avoir quelque Paſſage à un autre

Ocean du côté du Nord dans l'endroit que le Capitaine *Middleton* appelle *Baye de Rebut*, (*Repulse-Bay*); comme, que les Marées étoient toujours plus hautes, & qu'elles venoient toujours de meilleure heure, plus on avançoit vers le Nord; que la même chose avoit lieu touchant la Salure & la Transparence de l'eau dans le *Welcome*, tellement qu'on voyoit le fond de la Mer à la profondeur de douze ou quatorze brasses; qu'on voyoit continuellement des quantités prodigieuses de Baleines sur les Côtes; que nous avions nombre d'exemples que les vents de Nord-Ouest y causoient les plus hautes Marées; que toutes ces circonstances étoient appuyées par les assurances, que le Capitaine *Guillaume Moore* m'avoit données de temps en temps lui-même, qu'il devoit y avoir un Passage dans la *Baye de Rebut*. Je concluai de tout ceci, qu'il seroit à propos que la *Galiote de Dobbs* partit incessamment pour

chercher

chercher l'endroit de ce Passage, pendant que la *Californie* continueroit ses recherches ici & par-tout du côté du Sud où jusqu'à présent on n'avoit pas encore pénétré. Plusieurs Membres du Conseil s'opposerent vivement à ma Proposition, en alleguant que nos Instructions ne portoient pas de pousser jusqu'à cette Baye & que nous n'étions pas autorisés de séparer nos Vaisseaux; que plusieurs hommes de l'Equipage de la *Californie* aussi bien que du nôtre, étoient très indisposés & en certaine façon hors d'état de tenir plus long-temps dans ces Mers, & qu'enfin la Saison étoit trop avancée pour penser à remonter au Nord. Je fis de mon mieux pour repondre à ces Questions; mais sans aucun effet : car la chose étant mise en déliberation elle fut rejettée par la pluralité des voix. Il étoit aisé de conclure delà, qu'il y avoit parmi nous des gens qui commençoient à s'ennuyer de tant de fati-

gues que nous venions d'essuyer, & qui souhaitoient fort qu'on mit au plutôt une fin à ce Voyage, ou du moins qu'on n'entreprit plus des Expéditions aussi penibles que l'avoit été la derniere, & dont le mauvais succès sembloit en quelque façon autoriser leur mécontentement, que, quoique fort éloigné de l'approuver, j'étois hors d'état d'empêcher.

Il est certainement de la derniere consequence dans toutes les Entreprises de cette nature d'interesser autant qu'il est possible tous ceux, qui de quelque façon que ce soit doivent contribuer à les faire réussir, & de les engager tant par le profit que par l'honneur à y travailler avec zéle, sans quoi ils seroient bien-tôt découragés par la moindre peine ou apparence de danger. Il est encore bon, que ceux, qui se mêlent de la disposition & direction de pareilles Affaires, conferent eux-mêmes avec chaque Officier

avant son départ, qu'ils lui donnent ses Instructions tant de bouche que par écrit, & qu'ils l'assurent de leur Protection & de certains avantages pour son retour en cas qu'il s'acquitte bien de son devoir. Ces démarches rendroient les Officiers subalternes vigilans, assidus à leurs travaux & même entreprenans dans l'occasion; puisqu'ils sçauroient alors pour qui & à quelles conditions ils s'exposeroient. Ils obeiroient alors aux ordres de leur Commandant non seulement avec déference pour lui; mais même avec un certain amour & zéle pour la Découverte, en cas qu'ils vissent que leur Superieur s'y prête avec ardeur : & d'un autre côté ils deviendroient pour lui une espéce de temoin capable de le contenir dans son devoir, au cas qu'il voulut se relacher sur les vrais moyens de pousser la Découverte. On feroit encore bien d'observer à peu près la même chose à l'égard des simples Marins, qu'on devroit

exciter à leur devoir par des discours proportionnés à leurs capacités & par des encouragemens convenables à leur état. Nous eumes grand soin dans nos Vaisseaux de pratiquer continuellement cette derniere maxime, & je ne sçaurois m'empêcher d'en recommander beaucoup l'usage en pareille occasion, vu le bon effet qu'elle produisit sur nos gens. Ils executoient avec beaucoup de promptitude & de zéle les ordres de leurs Préposés; ils montroient une constance héroïque au milieu des peines & des fatigues souvent inexprimables; & ils ne craignoient point d'aller au devant de toutes sortes de dangers. Il étoit plaisant de les entendre souvent raisonner entre eux sur les points les plus importans pour le succès de notre Expédition, comme sur la nature des Marées, sur les Indications qu'on en pouvoit tirer, & sur les circonstances auxquelles on devoit avoir égard,

ſur la figure du Globe, ſur la diſpoſition de la Terre & des Eaux, ſur les avantages que la Grande-Bretagne pourroit tirer de la Découverte du Paſſage de Nord-Oueſt, & ainſi du reſte. Les *Orcadiens* même, dont nous avions quelques uns à bord, quoiqu'ordinairement auſſi mauvais Marins que pitoyables Politiques, ne pouvoient pas s'empêcher de prédire, que la Découverte de ce Paſſage ſeroit très avantageuſe à leurs Iſles & qu'elle en augmenteroit conſidérablement la Navigation. Mais ce qui me parut le plus ſingulier à cet égard, ce fut la cordialité marquée d'un de nos Marins, d'ailleurs très honnête-homme, mais qui faiſoit conſiſter ſon plus grand bien dans la boiſſon forte. Ce bon Patriote diſputant un jour avec ſes camarades ſur la Deſtinée de notre Expedition, s'échaufa tellement, qu'il dit avec toute la ſincerité poſſible, en faiſant un grand ſerment : *J'aimerois encore mieux*

qu'on trouvât le Paſſage du Nord-Oueſt, que ſi l'on me donnoit un demi-Baril d'eau de vie.

Le temps continua toûjours à être aſſez variable, & nous eumes ſouvent des pluyes mêlées de neige & entre autres un vent très violent de Nord-Oueſt, qui fit perdre deux ancres à la *Californie*, qui faillit être jettée ſur la Côte d'une des Iſles, dont elle n'échapa qu'avec beaucoup de difficulté. Les Equipages des deux Vaiſſeaux ſe mirent promptement en devoir pour la ſauver & ils y réüſſirent à la fin; ce qui nous fit d'autant plus de plaiſir, qu'il eſt certain que ſi elle avoit échoué ſur une des Iſles, elle n'auroit pas été remiſe à flot ſans avoir été beaucoup endommagée. Le temps ſe mit au beau le 13, & le Sr. *Tompſon*, le premier Contre-Maître & moi, nous nous embarquames dans la Chaloupe pour mettre en exécution l'Acte du Conſeil mentionné ci-deſſus touchant quelqu'ouverture

fur la Côte du Nord que nous pourrions avoir passée au retour de notre derniere Expédition.

Nous rencontrames dans notre Passage beaucoup de Baleines noires & des quantités prodigieuses de Veaux Marins ; mais nous trouvant vers minuit enfermés entre la Côte & les Isles qui la couvroient, nous jettames la sonde qui toucha au fond à la profondeur de trente brasses, & comme l'eau continuoit toûjours à diminuer, nous jugeames à propos de mouiller l'ancre. Le lendemain nous allames à terre, & étant montés sur un endroit élevé nous découvrimes distinctement, que cette Ouverture s'étendoit à plusieurs lieuës au Sud-Ouest ; mais en même temps qu'il nous seroit impossible d'avancer beaucoup plus loin à cause de plusieurs lits de pierre, qui traversoient cette eau d'outre en outre & qui paroissoient même hors de l'eau, quand elle étoit basse. Nous découvrimes encore

une autre Ouverture au Nord de celle-ci, mais qui ſe terminoit de même à environ trois lieuës au deſſus de ſon embouchure. Ayant ainſi perdu toutes les eſperances de trouver ici un Paſſage, nous primes le parti de nous en retourner promptement à nos Vaiſſeaux, & nous y arrivames le 14, n'ayant employé qu'un jour à notre Expédition.

Auſſi-tôt que nous fumes arrivés à bord, on tint Conſeil général pour entendre nos rapports & pour délibérer ſur ce qu'il y auroit à faire en conſequence. Je ſaiſis encore ici l'occaſion de réiterer ma premiere Propoſition, que j'appuyai par de nouveaux argumens, tels que j'avois pu les étudier dans le peu de temps que j'avois eu pour m'y préparer; mais je rencontrai les mêmes oppoſitions qu'auparavant, & l'avis contraire prévalut par la pluralité des voix. Cependant, comme la Saiſon n'étoit pas encore entiérement paſſée, & que par conſequent il étoit

à propos de faire encore quelque tentative, on prit unanimement la Resolution suivante, que j'ai cru devoir rapporter ici en son entier, d'autant plus qu'elle contient certains points évidens & décisifs touchant les faits qui marquent la réalité du Passage & qui ont été contestés avec tant de chaleur entre le Sr. *Dobbs* & le Capitaine *Middleton*.

Au Conseil tenu à bord de la Galiote de Dobbs *dans le* Port de Douglas, *le* 14 Août. 1747.

En présence
Du Capitaine GUILLAUME MOORE
&
du Capitaine FRANÇOIS SMITH.

» Ayant fait des recherches exactes » sur l'Ouverture appellée communément *Riviere* ou *Détroit Wager*, » nous déclarons l'avoir trouvé entiérement bouchée de toutes parts » & n'ayant communication avec

» aucun endroit, ſinon avec le *Wel-*
» *come*, & nous avons jugé par les
» Marées extraordinaires, par l'é-
» tenduë conſidérable, la profon-
» deur & la ſalure de ſes Eaux,
» même à cinquante lieuës de
» ſon Embouchure, qu'elle doit être
» un Bras de ce même *Welcome*.
» D'un autre côté ayant trouvé,
» que la Marée monte extrémement
» haut ſur la Côte Occidentale du
» *Welcome*, & principalement ici, &
» ne ſçachant pas encore au juſte
» d'où ces grandes Eaux y arrivent,
» ſinon que dans tous les endroits
» où nous avons obſervé la Marée
» en venant ici, nous avons trouvé,
» quelle ſuit le cours de la Côte en
» venant du Nord, & que les eaux
» les plus hautes ſont cauſées par
» les Vents de Nord-Oueſt. Voulant
» maintenant ſçavoir d'où la Marée
» vient en ces endroits, & croyant
» pour cet effet, que la connoiſ-
» ſance de ſa Direction ſur la Côte
» Orientale du *Welcome* pourroit

» nous fournir quelques lumieres à » cet égard : il a été résolu de » poursuivre nos recherches, autant » que les Vents & le temps nous » le permettront, sur la Basse Côte » opposée à cet endroit, de même » qu'à *Cary-Swans-Nest* & partout » ailleurs où il y a apparence de ti» rer quelques lumieres pour la Dé» couverte du Passage de Nord-» Ouest. En foy de quoi nous avons » signé nos noms,

Signé par le Conseil.

Il ne sera pas hors de propos de rapporter ici les principaux Articles qui formerent les contestations entre le Sr. *Dobbs* & le Capitaine *Middleton*. Le premier étoit d'avis, que le Flux venoit de l'Ouest par plusieurs Ouvertures situées entre 62° & 65°. de Latitude, & qu'il avançoit delà jusqu'au *Welcome* & à la *Baye de Rebut*. Il croyoit encore, que dans le *Détroit Wager* (car selon lui c'étoit un Canal & non un Baye)

la Marée venoit de l'Ouest, & qu'au Sud-Ouest elle rencontroit la Marée qui venoit de l'Est. Le sentiment du Capitaine *Middleton* au contraire étoit directement opposé à celui-ci dans l'un & l'autre point; & il est certain qu'il avoit raison. Cependant il faut convenir, que le Sr. *Dobbs* avoit été séduit à l'égard de ce dernier point par le Lieutenant *Rankin*, qui ayant trouvé un Courant très fort venant de l'Ouest près de la Côte Méridionale, où son Vaisseau étoit alors à l'ancre pendant que l'eau montoit sur la Côte, il avoit conclu delà, que le Flux venoit de l'Ouest, pendant que le Courant qu'il avoit observé n'étoit qu'un Mascaret ou Rejaillissement de l'eau de la Marée; & que le vrai Courant du milieu du Canal venoit de l'Est; ce qui est une chose assez ordinaire & dont on voit souvent des exemples dans d'autres endroits. Ainsi le Sr. *Dobbs* raisonnoit juste, quoique fondé sur de mauvais principes.

D'un autre côté le Capitaine *Middleton* aſſuroit, que l'eau étoit tout-à-fait douce en cet endroit, qu'elle ne montoit point à une hauteur conſiderable, que le Courant n'étoit pas très rapide & que les Vents de Sud-Eſt y donnoient les plus hautes Marées; pendant que tous ces faits ſe trouvent clairement refutés par des Expériences ſouvent réiterées & mentionnées dans les Réſolutions du Conſeil que j'ai rapportées ci-deſſus. Il ſoûtenoit auſſi, que le Continent s'étendoit ſans interruption depuis 63°, 20′ de Latitude juſqu'au *Cap Dobbs*; ce qui ſe trouve faux, puiſque nous découvrimes une grande Ouverture à la Latitude de 64°. Je paſſe pluſieurs autres points moins importans qui diviſoient ces deux Particuliers, touchant les moyens de découvrir le Paſſage du Nord-Oueſt.

Je me contenterai de remarquer ici, que c'eſt uniquement par zéle

pour le bien Public & pour la gloire de la Nation *Britannique*, que le Sieur *Dobbs* prit tant de peine dans cette affaire, & qu'on ne sçauroit exiger de lui plus d'exactitude, qu'il n'en pouvoit résulter des faits qu'on lui avoit rapportés, ensorte qu'il ne devoit être responsable que de la justesse de ses conclusions, & nullement de la certitude des Prémisses, qu'il étoit hors d'état de vérifier par lui-même. Il n'en étoit pas de même à l'égard du Capitaine *Middleton*, de qui on étoit en droit d'exiger plus d'exactitude dans ses Assertions, qui loin d'être fondées sur les rapports d'autrui, ne devoient l'être uniquement que sur sa propre expérience. D'un autre côté, on peut alléguer pour excuse en sa faveur, que se voyant attaqué publiquement, il lui étoit en quelque façon permis d'employer tous les argumens quelconques pour se défendre & pour sauver sa réputation. Loin de vou-

loir prendre ſur moi la déciſion de cette Controverſe, je me contente de rapporter ici les choſes telles qu'elles me paroiſſent, & ſi dans certains points je porte un jugement déciſif, je fournis en même temps les preuves ſur leſquelles je me fonde, laiſſant au reſte le tout à la déciſion de mon Lecteur. Je ne me ferois même aucunement mêlé dans cette diſpute, ſi elle n'avoit pas eu un rapport auſſi immédiat à mon ſujet, & s'il ne m'avoit pas paru extrémement important d'en éclaircir quelques points pour l'intelligence parfaite du deſſein & du ſuccès, non-ſeulement de cette Expédition, mais auſſi de toutes celles qu'on pourroit entreprendre à l'avenir pour la découverte du Paſſage : car tant que toutes les erreurs, qui affectent ces recherches, ne feront pas développées & corrigées, afin que ceux, qui feront employés à l'avenir à ces ſortes d'Expéditions, puiſſent jouir de tous les fruits des Expériences

antérieures ; il eſt certain, que cette Découverte ſi avantageuſe pour la Nation *Britannique* ſera reculée plus long-temps qu'il ne faudroit, par la nature de la choſe même ; & c'eſt pour cette raiſon que le Public a un certain droit d'exiger la derniere préciſion dans les Relations des Entrepriſes qui ont été faites.

Le 15 Août nous levames l'ancre & ſortimes du *Port de Douglas* en compagnie avec la *Californie* par un Vent très-fort, mais aſſez favorable. En entrant dans le *Wager*, nous rencontrames à l'endroit où il eſt fort étroit une Marée très-violente qui nous y arrêta pendant pluſieurs heures, nonobſtant que la ſonde porta plus de huit nœuds d'eau. Le Vent continua de même quand nous eumes gagné le *Welcome* juſqu'au 17, que nous eumes beau temps & un Ciel ſerein. Il fut alors propoſé, que n'étant qu'à trois ou quatre lieuës de la Baſſe-Côte, il ſeroit à-propos de l'aller viſiter pour ſonder la Marée confor-

conformément à la derniere Réſolution du Conſeil, au Plan général & à l'intention de notre Voyage, & principalement à certains Articles particuliers qui nous avoient été enjoints par les Inſtructions du Comité de Nord-Oueſt.

Je m'embarquai pour cet effet avec le Sieur *Metcalfe* ſecond Contre-Maître ; mais la nuit tomba avant que nous euſſions atteint la Côte, & comme la Marée commençoit déjà à ſe retirer, nous fumes obligés d'attendre la Marée ſuivante pour nous acquitter avec juſteſſe de notre Commiſſion.

Pendant ce temps notre Vaiſſeau, qui étoit reſté en pleine Mer, tira un coup de Canon à chaque demie-heure ; mais ayant été entraîné, ſoit par le reflux ou par le vent à pluſieurs lieuës vers le Nord, nous fumes bientôt hors de portée de pouvoir entendre ſes Canons ; & quand il fit jour nous l'avions même perdu de vuë. Cela ne nous empêcha pas de

commencer à la pointe du jour à faire nos recherches, & nous trouvames que la Marée y venoit du Nord & qu'elle montoit quinze pieds. Les Hautes Marées de la pleine & nouvelle Lune y venoient un peu avant trois heures, ce qui étoit un peu plutôt qu'elles ne venoient en pleine Mer sur la Côte opposée.

Ce ne fut qu'après avoir fini nos recherches, que nous commençames à sentir l'embarras que nous aurions de rejoindre le Vaisseau & à bien envisager toutes les difficultés & le danger dont nous étions menacés. J'ai déjà dit que nous avions perdu le Vaisseau de vuë, & il nous étoit impossible de sçavoir avec le moindre degré de certitude par où il falloit le suivre. Le vent étoit devenu très-violent & le temps fort épais & accompagné de neige. Notre Chaloupe étoit petite & profonde, & malheureusement la plûpart de nos gens étoient plus accoûtumés à la Terre qu'à la Mer & d'ailleurs

très-indiſpoſés : enſorte qu'à conſidérer le tout enſemble on peut dire avec vérité, que nous étions dans la ſituation la plus déplorable. Je fis tout mon poſſible pour encourager les autres, en leur repréſentant, que, quelque choſe qui put arriver, il ſeroit toûjours mieux pour nous de mettre en Mer pour tacher de rejoindre le Vaiſſeau, que de reſter & de périr ſur cette Côte affreuſe, où il n'y avoit pas la moindre trace ni d'Hommes ni d'Animaux, ni aucun aſyle, ni même une goutte d'eau douce à eſperer, & où il nous ſeroit impoſſible de reſter long-temps en vie, d'autant plus qu'il nous reſtoit à peine pour un jour de proviſions. On ſe rendit à la fin à mes raiſons, & il fut réſolu de remettre en Mer, ce que nous fimes ſans perdre de temps pour nous ôter le moyen de réfléchir ſur le danger auquel nous allions nous expoſer. Le vent augmenta de plus en plus, & la Mer étant extrémement haute, nous pri-

mes beaucoup d'eau que nous fumes obligés, autant que nous étions, de vuider ſans relâche, & il eſt certain que nous n'aurions pas pu tenir long-temps en cet état. Ayant fait environ douze lieuës, nous eumes à la fin la ſatisfaction de découvrir les Vaiſſeaux ; ce qui fit revivre nos eſperances, enſorte qu'en redoublant nos travaux, nous arrivames bientôt à bord de la *Galiote de Dobbs*. Il étoit bienheureux pour nous de l'avoir atteinte en ce moment, & ſi nous avions tardé plus long-temps en Mer, il eſt certain que nous ne l'aurions jamais pu retrouver : car à peine étions-nous arrivés que le vent fut plus violent que jamais ; la Mer s'éleva aux nuës & le temps devint épais & ſombre au point qu'il étoit impoſſible de découvrir ni Vaiſſeau, ni Côte. Nous crumes alors entrevoir clairement , que Dieu avoit voulu nous ſauver avant que les choſes vinſſent à ces extrémités , dont nous n'aurions pas pu être retirés ſans miracle.

Comme le Vent venoit du Sud, nous fumes détenus dans le *Welcome* jusqu'au 19, qu'il changea. Nous en profitames auſſitôt & fimes route au Sud, & comme nous avions un très-gros temps par un Vent de Nord-Oueſt, nous primes le parti de décharger & de tourner à rebours la *Réſolution* que nous avions toûjours touée depuis que nous avions quitté le *Wager*, & qui en cet état embarraſſoit beaucoup le Vaiſſeau, ſans compter le danger, auquel étoient expoſés ceux qui la conduiſoient. Nous eumes un fort beau temps le 20 & le 21, & cependant, quand nous fumes à quelque diſtance du *Cary-Swans-Neſt*, nous n'en profitames pas pour y aller examiner la Marée; ce qui étoit pourtant un des Articles propoſés & arrêtés comme néceſſaires par la derniere Réſolution.

Le temps continuant d'être paſſable, on aſſembla le Conſeil à bord de la *Californie*, où il fut réſolu dé-

finitivement de reprendre ſans aucun délai la route d'*Angleterre* ; ce qui fut exécuté ſur le champ. Nous vimes le 27 le *Cap Pembroke* ſur la Côte Orientale de la *Baye de Hudſon.* Le 27 nous paſſames l'Iſle de *Manſel*, & nous rencontrames un peu de glace, dont nous vimes de loin quantité de gros morceaux, juſqu'à ce que nous arrivames vis-à-vis le *Cap Charles.* Nous entrames le 29 dans la *Baye de Hudſon*, & nous eumes un temps fort beau & paſſablement chaud juſqu'au 3 *Septembre*, qu'il devint très-vilain, accompagné d'un gros Vent d'Eſt. Nous rencontrames le 5 deux Vaiſſeaux de la Compagnie de la *Baye de Hudſon*, & nous réſolumes de faire route avec eux. Nous en fumes ſéparés la nuit du 6 ; mais nous eumes le bonheur de les rejoindre le lendemain. Le mauvais temps que nous avions & qui provenoit principalement des brouillards épais & malſains de ces Climats, fut cauſe que pluſieurs de nos gens retombe-

rent dans leur ancienne Maladie de Scorbut ; ce qui étoit d'autant plus fatal pour nous, que nous nous trouvions précisément alors dans l'endroit le plus dangereux de toutes ces Mers , par rapport au Paſſage étroit où nous étions, au défaut de la ſonde , aux Montagnes énormes de glace qu'on peut fort bien comparer aux Rochers flottans, & au temps vilain & noir qui fait qu'on a beaucoup de peine à les éviter. Cependant quelques terribles & effrayantes que puiſſent être ces circonſtances, on n'eſt pas long-temps ſans s'y accoûtumer au point de ne plus y être fort ſenſible. D'ailleurs on diminue en quelque façon le danger en tenant continuellement des ſentinelles, & en obſervant une bonne diſcipline parmi les Marins ; enſorte qu'on n'entend gueres parler d'accidens funeſtes arrivés en ces endroits, & il eſt notoire, que les Vaiſſeaux de la Compagnie de la *Baye de Hudſon* vont & viennent continuel-

lement d'une année à l'autre ſans être aucunement endommagés. Delà on pourroit conclure, que partout où le danger évident & continuel excite & entretient ſans relâche l'attention de ceux qui y ſont expoſés, il change par-là même de nature & devient, pour ainſi dire, la cauſe de la ſûreté.

Ayant eu occaſion de mentionner ici les brouillards énormes, qu'on obſerve continuellement dans ces Climats, comme une des principales cauſes des dangers auxquels les Vaiſſeaux ſont expoſés, & ſçachant d'ailleurs que la plûpart de ceux qui ont voyagé dans ces Mers glaciales, ſe ſont donné beaucoup de peine pour expliquer la cauſe de ces brouillards; il ne ſera pas hors de propos, ni, à ce que j'eſpere, deſagréable à mon Lecteur, que je ſuive ici leurs exemples, en tâchant de diſcuter ce point, qui quoiqu'aſſez ſouvent examiné me paroît ne pas encore avoir été mis en ſon plein jour, & je crois

que

que cette discussion vaut d'autant plus la peine, qu'il est certain qu'elle pourra être appliquée à plusieurs autres cas : car, quoique le *Détroit de Hudson*, les Côtes de *Terre Neuve* & certains autres Pays Septentrionaux soient les plus réputés pour les brouillards; il y a bien d'autres Climats, qui y sont de même plus ou moins sujets, & par conséquent la découverte de leurs causes, si on pouvoit la faire avec quelque certitude, ne laisseroit pas de devenir utile à plusieurs égards, & deviendroit en même temps un digne supplément de ces belles connoissances, dont les Sçavans de tous les Siécles ont enrichi le Monde.

M. *de Maupertuis*, en parlant de ces Brouillards dans son Ouvrage sur la Figure de la Terre, est d'avis qu'on doit en attribuer la cause au long séjour que le Soleil fait sur l'Horison dans ces pays du Nord, en élevant par-là beaucoup plus de vapeurs qu'il n'en peut être condensé

pendant la nuit. Mais M. Boyle nous apprend, que dans certaines Saiſons on obſerve de même des Brouillards très épais & preſque continuels ſur la Côte de *Coromandel* dans les *Indes Orientales*, ce qu'on ne ſçauroit attribuer ici au long ſejour du Soleil ſur l'Horiſon, parce que dans ces Climats, il n'y a pas beaucoup de différence entre la longueur des jours & des nuits pendant tout le cours de l'année. Outre cela ſi c'étoit véritablement la cauſe, il s'enſuivroit, que dans *Spitzberg* les Brouillards devroient être extrémement conſidérables pendant que le Soleil y eſt à ſon plus haut point, & même pendant tout l'Eté de ce Climat, puiſqu'alors le Soleil y reſte continuellement au-deſſus de l'Horiſon. Cependant l'Expérience prouve préciſément le contraire, & ceux qui fréquentent ces Côtes pour la Pêche des Baleines, témoignent tous unanimement, qu'ils y ont alors un temps très-beau & ſerein, qui eſt

même le plus favorable pour leur Pêche, comme l'observe *Martin* dans son Voyage.

Il me paroît plus vraisemblable, que le froid de l'Air condense les vapeurs humides à mesure qu'elles s'élevent, & qu'il les tient ainsi suspendus près de la surface de la Terre; ce que je crois même confirmé par plusieurs Observations que nous avons faites sur les Brouillards suspendus près de la surface de la Mer, qui sont toûjours les plus fréquents & les plus épais près des grands morceaux ou *Champs* de glace, où l'Air est plus froid qu'aux environs. On a aussi remarqué, que les Vents de Sud & de Sud-Ouest amenent avec eux quantité de vapeurs humides, qui se changent en Brouillards dans les Parties Septentrionales, non-seulement par le froid de l'Air, mais aussi par son élasticité diminuée & renduë incapable de soûtenir ces vapeurs. D'un autre côté on observe que tous les Vents venant de quel-

que Point du Nord amenent du beau temps, & cela pour deux raisons; *premierement* parce qu'ils soufflent sur des Districts secs, & que par consequent ils n'amenent point, ou que peu de vapeurs, & *en second lieu*, parce qu'ils augmentent l'élasticité de l'Air, & le rendent par-là capable de soûtenir les vapeurs sans en laisser tomber ou flotter sur la Terre.

Il faut remarquer encore en traitant ce sujet, que l'usage commun de parler fait souvent naître ici des idées très-confuses, en représentant des choses diverses, tantôt sous le même nom, tantôt sous des noms différens. Ainsi, par exemple, nous faisons rarement distinction entre Vapeurs & Exhalaisons, ou entre Exhalaisons & Ecoulemens; & cependant il est certain, qu'en la faisant nous parlerions plus correctement, & nous penserions même plus précisément, c'est-à-dire, plus conformément aux Opérations de

la Nature. Les Ecoulemens, à ce que je crois, sont, à proprement parler, ces amas de particules qui sortent de ce Globe par la chaleur intrinséque de la Terre même. Les Exhalaisons sont des petites particules détachées des Corps humides aussi bien que des secs, par l'action de la chaleur, comme, par exemple, par les rayons du Soleil. Enfin les Ecoulemens aussi bien que les Exhalaisons deviennent Vapeurs, lorsqu'étant rarifiés à un certain degré, ils s'élevent en l'Air, où étant montés plus haut ils forment des nuës. Si au contraire l'Air est disposé ensorte, qu'au lieu de laisser monter ces Vapeurs il les précipite vers la Terre, celles-ci se changeront alors en Brouillards.

Ceci étant supposé, il est aisé de concevoir, qu'il se peut former des Brouillards fort épais dans divers Climats par des causes très-différentes. Ainsi dans les pays chauds, où la Terre est, pour ainsi dire, tou-

jours ouverte, les Ecoulemens qui en sortent en grande quantité, peuvent en certaines saisons former de grands Brouillards ; pendant que cette même cause ne peut pas avoir lieu, du moins non à un certain degré, dans les pays froids, où la Terre est en quelque façon fermée par le froid continuel. Cependant ces Ecoulemens s'élevent en grande quantité de l'eau qui n'est pas gelée, comme il est évident par ce qu'on appelle *Fumée de Gelée*, qui s'éleve d'une maniere très-visible, même dans le plus fort de l'Hyver, aux endroits où la glace est cassée. Ces Ecoulemens & Exhalaisons sont très-considérables pendant les mois d'Eté dans les Pays Septentrionaux, & le froid de l'Air causé par la quantité énorme de glace flottante & par les Montagnes de glace sur Terre, empêche ces Exhalaisons de se dissiper, & devient par-là la cause de ces Brouillards affreux, dont on parle tant dans toutes les Relations

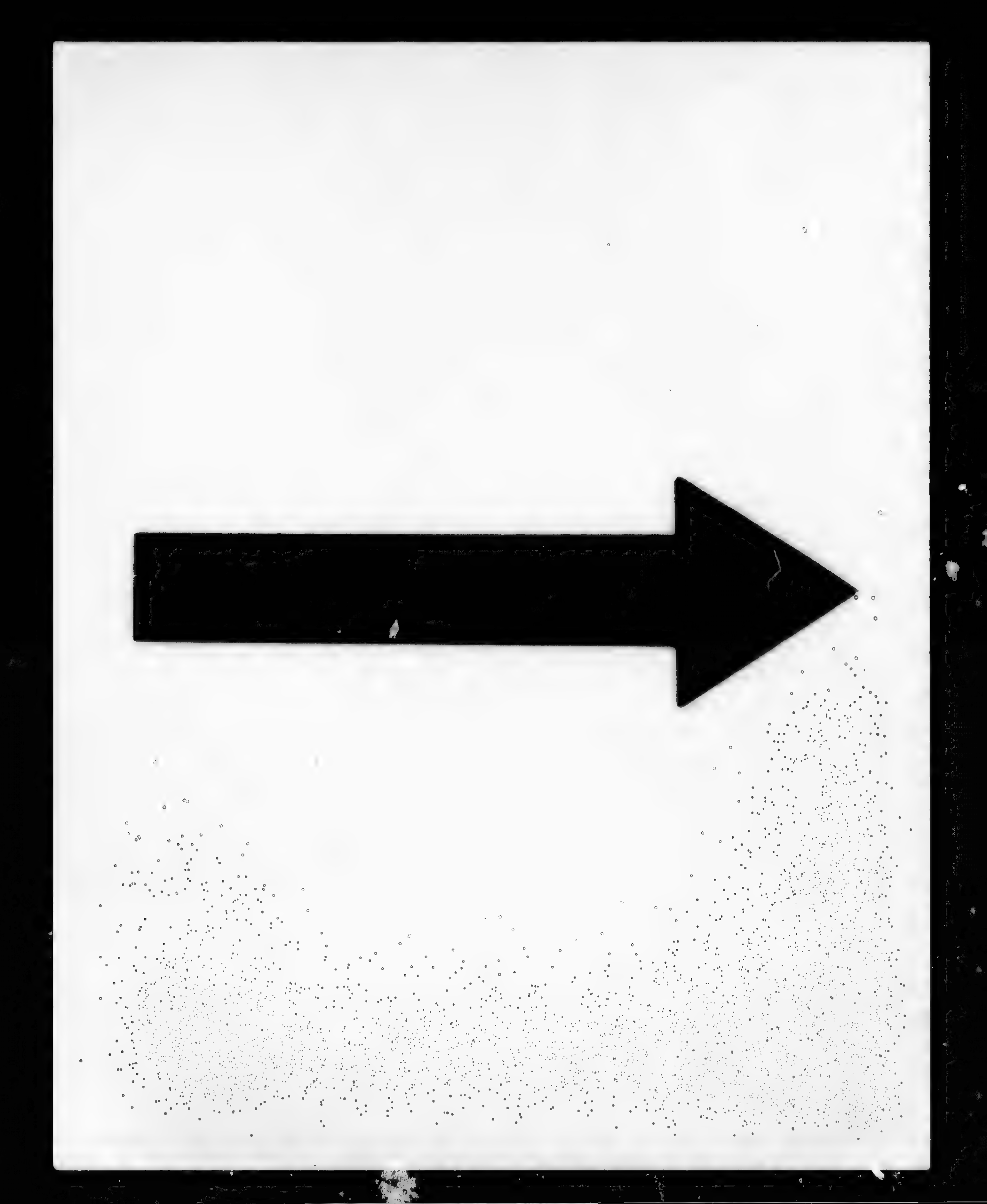
de la *Baye*, & du *Détroit de Hudſon*, de *Terre Neuve*, *&c.*

C'eſt à cette même denſité de l'Air, qu'on doit attribuer la cauſe de ces Phénoménes, que les Sçavans appellent *Parrhélies* & *Paraſelenes*, de même que de certaines taches luiſantes, qui reſſemblent à des morceaux d'Arc-en-Ciel, & qu'on obſerve communément près de l'Horiſon, lorſque les Brouillards ſont preſqu'entiérement diſſipés, & qu'ils tranſmettent ſans interruption les rayons du Soleil. Nos Marins ont la ſimplicité de croire, que ce ſont ces taches même qui diſperſent les Brouillards, & c'eſt pour cette raiſon qu'ils leurs ont donné le nom de *Chaſſe-Brouillards* (*Fog-Scoffers*), pendant qu'en effet ce ſont les derniers reſtes du Brouillard, qui forment cette apparition par la réverbération des rayons du Soleil. Je ne dirai rien ici de la figure de l'Air, ni de la circulation continuelle de ce fluide, que pluſieurs grands Hommes ont éta-

bli par de bonnes raisons comme un fait certain. Je me contente d'avoir rapporté ici ces Observations, qui sont fondées principalement sur ma propre Expérience, & qui par-là forment naturellement une Partie de ma Relation, comme appartenant à un sujet, qui a été plus ou moins discuté par tous les Auteurs, qui ont entrepris de donner une Description de ce qui leur a paru le plus digne de remarque dans ces Mers glaciales.

Ce que je viens de dire ici au sujet des Brouillards, me fait penser à une autre circonstance, qui a de même rapport à l'Air de ce pays, ou du moins des endroits que j'ai visités, & qui me paroît fort singuliere: c'est que les Métaux sont moins sujets ici à se rouiller que dans tout autre Climat que je connoisse. Cette Observation, quoiqu'elle paroisse du premier abord peu importante, mérite selon moi l'attention des Physiciens: car s'il est vrai qu'il y a une

grande différence pour la rouille des Métaux dans différens Climats, on pourra alors se servir de cette différence comme d'une indication pour les qualités similaires ou dissimilaires de l'Air dans ces mêmes pays, & cette connoissance pourra être appliquée utilement en plusieurs occasions. Le Sieur *Richard Ligon*, qui a compilé une Relation de l'*Isle de Barbade*, il y a environ cent ans, (car il commença déjà en 1648 à amasser les Materiaux de son Histoire) rapporte, que l'humidité de l'Air y étoit alors si considerable, qu'elle faisoit rouiller dans un instant les Couteaux, les Clefs, les Aiguilles, les Epées, &c. Car, dit-il, passez votre Couteau sur une Meule, & ôtez en toute la rouille, essuyez le ensuite proprement & remettez le dans son fourreau & ainsi dans votre poche; tirez le un moment après, & vous verrez qu'il aura commencé à se couvrir de tous côtez de nouvelle rouille, qui si vous l'y laissez



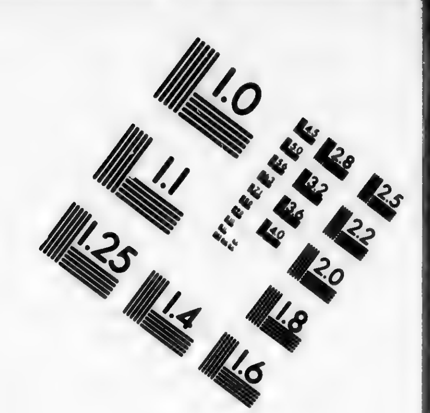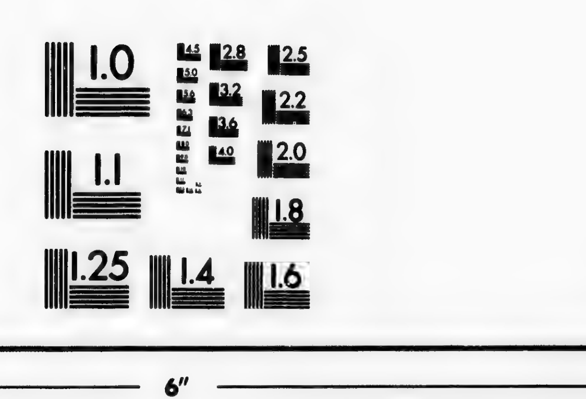


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





pendant quelque temps, elle pénétrera dans l'Acier & rongera la lame. Il ajoûte encore, que les Serrures qu'on laiſſe pendant quelque temps en repos ſe rouillent tout à fait au point de ne pouvoir plus ſervir, & que les Horloges & les Montres n'y vont jamais bien à cauſe de la rouille qui les embarraſſe en dedans & qui eſt un effet de l'humidité extraordinaire de l'Air de ce pays. Il remarque auſſi, qu'avant leur arrivée dans cette Iſle, ils obſerverent déja ces mêmes effets ſur Mer pendant quatre ou cinq jours qu'ils eurent un temps extraordinairement humide, dont il donne une Deſcription très exacte, en prouvant par-là même que la cauſe de la rouille des Métaux doit être attribuée entiérement à l'humidité de l'Air.

On peut dire, que c'eſt un ſentiment aſſez univerſellement reçu que l'humidité fait rouiller les Métaux; & il eſt certain que cette ample Relation du Sieur *Ligon*, doit

avoir paru à tous ceux qui l'ont luë, une preuve inconteſtable de cette même opinion reçuë. Je me ſouviens même, qu'ayant dit un jour à un de nos plus fameux Phyſiciens, que j'avois obſervé dans les pays qui environnent la *Baye de Hudſon*, que les Métaux y étoient moins ſuſceptibles de rouille que par-tout ailleurs, il me repliqua ſur le champ qu'il avoit remarqué la même choſe en *Ruſſie*, en ajoûtant qu'il croyoit que la ſécheresſe de l'Air de ce pays en étoit la cauſe. Quant à moi, je ne doute nullement de la vérité des rapports de ces deux Voyageurs, & je veux bien croire, que les Métaux ſe rouillent dans l'*Iſle de Barbade* par l'humidité de l'Air, & qu'ils ſont conſervés de la rouille en *Ruſſie* par la ſécheresſe de cet Element; mais je doute beaucoup, que l'idée générale de l'humidité ſoit ſeule ſuffiſante pour rendre raiſon des Phénoménes que j'ai obſervé à cet égard, & qui accompagnent ordinairement la rouille. Il

est très-certain, que l'Air des pays, qui environnent la *Baye de Hudson*, est plutôt humide que sec, & ce que j'ai rapporté ci-dessus touchant les Brouillards continuels est plus que suffisant pour prouver qu'il doit l'être dans un degré très considérable. Cependant nous observons, que les Métaux ne s'y rouillent pas comme dans d'autres endroits. Ne pourroit-on pas conclure delà, que l'humidité seule n'est pas la cause de la rouille, quoiqu'il soit vrai d'un autre côté, que celle-ci ne se trouve jamais ou que rarement sans humidité.

En examinant avec attention la rouille, on trouve que c'est une solution des particules superficielles du Métal sur lequel elle se forme, causée par quelque Dissolvant fluide. Mais il ne s'ensuit pas delà, que tous les fluides indifféremment puissent causer de la rouille, ou, ce qui revient au même, ronger & dissoudre les particules superficielles du

Métal : Nous sçavons, par exemple, que l'huile, loin d'avoir cette proprieté, sert plutôt à conserver les Métaux contre la rouille. Or en réfléchissant davantage sur ce sujet & en examinant d'où vient que l'huile & généralement toute sorte d'Onguent & de Graisse, fait cet effet sur les Métaux, nous ne serons pas longtemps sans comprendre que l'huile conserve les Métaux en les garantissant contre l'attouchement de certaines particules contenuës dans les Fluides aqueux, qui causent précisément la rouille. Cela étant, n'est-il pas très vraisemblable, que ces particules ne sont autre chose sinon des Sels acides ? Ce sentiment ne paroît-il pas d'autant plus fondé, qu'il est certain que les solutions de tous les Métaux se font par des Dissolvans acides, & ne le voyons-nous pas confirmé tous les jours par la maniere ordinaire de faire du Blanc de Plomb, qui n'est autre chose qu'une rouille ou solution de ce Métal causée par le Vinaigre ? N'apprenons-nous pas

par-là, que l'huile conserve les Métaux par la qualité connuë qu'elle a d'envelopper & d'émousser les Sels acides? Nous pouvons conclure de tout ceci avec certitude, que ce n'est pas proprement l'humidité, mais plutôt un certain Dissolvant fluide repandu dans l'Air qui cause la rouille.

Mais pour mettre cette matiere en son plein jour, il est bon d'observer, que, quoique l'Air soit un Fluide & qu'il agisse souvent sur les Métaux, c'est-à-dire, sur leurs surfaces en les faisant rouiller, nous ne devons pas croire néanmoins, qu'il agit ainsi simplement comme Fluide; puisqu'en ce cas l'Air devroit causer par-tout le même effet, & les Métaux devroient se rouiller en *Russie*, aussi bien que par-tout ailleurs proche la Ligne Equinoctiale. L'Air ne peut pas non plus produire cet effet comme étant chargé de particules aqueuses, quoiqu'on le croye communément: car si cela étoit, l'Air humide devroit causer

le même effet dans la *Baye de Hudson* que sur les Côtes de l'*Isle de Barbade.* Disons donc plutôt, que lorsque les particules aqueuses, qui flottent dans l'Air, sont chargées de Sels acides, elles causent alors la rouille & non autrement. Nous voyons par-là, que les Métaux deviennent à cet égard une espece d'essai ou d'épreuve pour la qualité de l'Air, puisque par l'action que l'Air fait sur eux, ils font connoître s'il est chargé de certains Sels ou non. Je serois fâché d'avancer des choses trop hazardées à ce sujet, mais je ne crois pas trop risquer en faisant valoir ici ce que j'ai remarqué là-dessus, & qui est, que dans des pays fort chauds les Brouillards peuvent être causés pour la plus grande partie par des Ecoulemens de la Terre; & en ajoûtant ici pour l'explication de mon Sujet, qu'il me paroît très-vraisemblable, que ces Ecoulemens peuvent charger l'Air d'une quantité considerable de ces Sels acides, qui au contraire ne s'é-

levent pas en si grande quantité dans les pays du Nord, où l'eau & principalement la Terre se trouve presque toûjours reserrée &, pour ainsi dire, fermée par le grand froid, & où il y a lieu de croire que la chaleur du Soleil n'éleve que les particules les plus aqueuses.

Ce raisonnement se trouve encore appuyé par une Expérience singuliere du célébre M. *Hales*, qui en distillant de l'eau salée dans le dessein de la rendre douce, trouva qu'une chaleur temperée convenoit beaucoup mieux pour cet effet qu'un feu prompt & violent. L'eau tirée lentement & avec peu de feu devint parfaitement douce, pendant que celle qui avoit été sur un grand feu restoit somache. Il est encore très-possible, que la chaleur de l'Air agisse en quelque façon sur les Métaux, principalement sur leurs surfaces, en ouvrant leurs pores & en les disposant par-là à admettre une plus grande quantité de cet Esprit

acide

acide de Sel élevé dans l'Atmosphére par la force des rayons du Soleil.

Je finis ici cette longue digression, qu'on peut regarder comme un trait de l'Histoire de l'Air, & qui forme un article très-important dans la Philosophie Naturelle. Je reprends maintenant le fil de ma Relation pour le peu de choses remarquables qui me restent à rapporter au sujet de notre Voyage.

Le *9 Septembre* à la pointe du jour nous fumes terriblement battus de tous côtés par les flots pressés d'un côté par la Marée & de l'autre par un gros Vent ; ce qui arrive assez souvent dans bien d'autres endroits, comme par exemple, près de *Cap Saint* dans la *Mer d'Angleterre*, dans le *Golfe de Floride*, dans l'*Amérique Septentrionale* & ailleurs ; mais moins fort que nous ne le sentimes dans la *Baye de Hudson*. Je remarque ici cette circonstance, parce que ce fut par-là que nous jugeames que nous n'étions pas éloignés des *Isles de Résolution*.

& que sur cet indice nous en dirigeames notre route, quoiqu'en effet nous ne vimes point de Terre. Nous découvrimes en récompense de loin quantité de grosses montagnes de glace, mais nous les laissames bientôt derriere nous à mesure que nous avancions dans un Climat plus chaud, je ne sçaurois dire plus doux, puisque nous eumes encore depuis des tempêtes aussi terribles que nous en avions eu dans ces Mers glaciales, & dont certains Auteurs nous donnent des Descriptions si effrayantes.

Nous nous séparames encore le 10 des Vaisseaux de la Compagnie de la *Baye de Hudson*. Le 11 nous perdimes un homme, qui avoit cruellement souffert depuis longtemps d'un Scorbut invétéré. Nous essuyames le 12 une tempête affreuse, dont nos agrez furent fort endommagés & où nous faillimes perdre tous nos mâts, parce que la plûpart des gens de la *Galiote de Dobbs* étoient

hors d'état de se tenir sur le Pont & de manoeuvrer comme il auroit fallu dans des momens aussi dangereux. Cependant nous fumes assez heureux de conserver nos mâts contre toute attente, & nous en fumes presque quittes pour la peur, qui nous avoit tenu pendant plusieurs heures comme en suspens entre la vie & la mort. L'essentiel de notre malheur fut d'avoir été séparés de la *Californie* dans le plus fort de la tempête, & nous ne la retrouvames que quand nous fumes arrivés aux *Orcades*. Cependant nous fumes en quelque façon consolés par le retour du beau temps, qui continua pendant environ dix jours, & qui, comme il est aisé à concevoir, soulagea beaucoup les gens de notre Equipage épuisés depuis si long-temps par des fatigues continuelles & accablés en outre de Scorbut, qui à l'aveu de tout le monde affoiblit beaucoup plus que toutes les autres maladies, auxquelles l'homme est sujet.

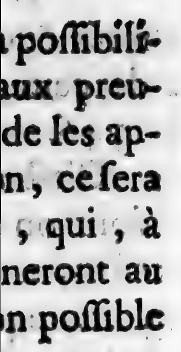
Nous rejoignimes le 21 les deux Vaiſſeaux de la Compagnie de la *Baye de Hudſon*, dont nous avions été ſéparés le 11, comme je viens de le dire. Nous réſolumes de faire route enſemble pendant le reſte du Voyage & nous le fimes en effet. Nous rencontrames le 26 une petite Flotte, qui venoit des *Orcades*, & qui étoit deſtinée aux *Indes* Occidentales. Le 28 nous arrivames & mouillames l'ancre à *Carſtown* dans l'*Iſle* de *Pomone*, où nous eumes le lendemain la joye de voir auſſi arriver la *Californie*, que nous avions perduë il y avoit environ quinze jours. Nous reſtames environ huit jours dans ce Port, & le 6 *Octobre* nous partimes delà avec la *Californie* & quatre Vaiſſeaux de la Compagnie de la *Baye de Hudſon*, & ſous le convoi du Vaiſſeau de Roi appellé le *Mermaw* de vingt canons. Nous arrivames heureuſement à la Rade de *Yarmouth* le 14 du même mois, après avoir été abſens pendant un an, quatre

mois & dix-sept jours, étant partis de cette même Rade le 27 *Mai* 1746.

C'est ainsi que finit ce Voyage, dont on avoit conçu de si grandes esperances, non-seulement ici, mais presque par toute l'*Europe* & principalement dans les pays Maritimes, où l'on connoît mieux que partout ailleurs la nature & les grandes consequences de ces sortes d'entreprises. Il finit en effet sans en avoir eu le succès qu'on en avoit esperé, mais non pas tout-à-fait infructueusement: car quoique nous ne trouvames point le Passage de Nord-Ouest, il est néanmoins certain, que loin d'en avoir découvert l'impossibilité, ni généralement rien qui puisse combattre la réalité de son existence, nous nous en revinmes au contraire munis de bonnes preuves fondées sur l'évidence, telles qu'on peut l'exiger dans des recherches de cette nature, sur des faits incontestables, & sur des expériences exactes, qui plai-

dent tous ensemble pour la possibilité de ce Passage. Quant aux preuves mêmes & à la maniere de les appliquer au sujet en question, ce sera l'objet des Pages suivantes, qui, à ce que j'ose me flater, donneront au Lecteur toute la satisfaction possible à cet égard.







CONCLUSION DE CET OUVRAGE;

CONTENANT

Des Argumens tirés des faits incontestables qui servent à prouver la grande probabilité d'un Passage *du côté de* Nord-Ouest *à la* Mer du Sud, *quoique ce passage n'ait pas été découvert dans cette derniere Expédition.*

APRÈS avoir exposé dans la *Premiere Partie* de cet Ouvrage, les raisons sur lesquelles on avoit fondé de tout temps

les esperances pour la Découverte du *Passage du Nord-Ouest*, & ayant donné dans la Seconde Partie une Relation exacte de la derniere Expédition, qui fait voir de la maniere la plus évidente comment & jusqu'à quel point on a visité certains endroits, où il y avoit lieu d'esperer de pouvoir pénétrer jusqu'à quelqu'autre Ocean, & quels sont les endroits qui ont été trouvés absolument impraticables : je passe maintenant à la Conclusion de mon Ouvrage, où j'expliquerai d'une maniere plus particuliere, que je n'ai pu faire dans le cours de ma Narration, les raisons qui semblent nous persuader d'une maniere presque convaincante que ce Passage sera un jour trouvé, & que ce n'est pas trop avancer que de dire, qu'on peut maintenant en faire la Découverte sans beaucoup de dépenses, & même sans exposer à des dangers ni fatigues extraordinaires ceux qu'on voudroit dorénavant employer à pour-

suivre

ſuivre ce louable deſſein. Ces raiſons ſeront tirées principalement des faits, dont j'ai eu conoiſſance moi-même & des Obſervations que j'ai faites dans le cours de notre Expédition ; & comme j'ai rapporté les uns & les autres avec toute la ſincérité poſſible, il ne ſera pas difficile à voir, que je ne me flate aucunement ici par des eſperances vaines, comme de l'autre côté je puis aſſurer avec vérité, que je ſuis très-éloigné de vouloir en impoſer au Public.

On peut dire, que c'eſt un fait hors de toute conteſtation, que dans tous les pays de peu d'étenduë, ſoit Iſles ou preſqu'Iſles, il n'y a jamais de gros arbres,& qu'on n'y remarque que des Bois taillis & des Arbriſſeaux, nonobſtant que ſur le Continent ſitué dans la même Latitude il y ait les plus beaux Arbres du monde. Je pourrois alléguer à ce ſujet les Obſervations du Sieur *Jean Narbourough*, qu'on trouve dans la Relation exacte de ſon Voyage au *Dé-*

troit de Magellan, & quantité d'autres autorités qui prouvent toutes la réalité de cette remarque ; mais ſans aller plus loin, il ſuffit de connoître les *Iſles d'Ecoſſe* & les *Orcades* pour en être entiérement convaincu. On peut tirer delà & établir comme une Regle certaine, que par-tout où l'on trouve après un examen ſuffiſant, qu'un pays manque de gros bois dans un Climat où l'on ſçait qu'il en vient abondamment, il eſt certain que ce pays a la Mer des deux côtés. Or j'ai remarqué ci-deſſus, que depuis la Latitude de ſoixante-un degrés, en avançant vers le Nord, on trouve, que toutes les productions Végétales diminuent viſiblement & par degrés à meſure qu'on y avance, & qu'au lieu de gros Arbres nous n'y vimes plus à la fin que des Arbriſſeaux & même de fort petits. D'un autre côté nous ſçavons, à ne pas en douter, qu'à des Latitudes beaucoup plus avancées, il y a des Forêts très-étenduës où il vient du bois excellent &

très-gros, comme en *Norwege*, en *Suede*, en *Lapponie*, & dans toute la *Ruſſie* par tous ces Diſtricts immenſes qui s'étendent juſqu'à la *Mer du Japon*. Si donc il n'y avoit point de Mer de l'autre côté, mais plutôt des Diſtricts conſidérables des pays étendus vers l'Occident, ne devroit-on pas trouver la même abondance de bois dans les pays qui bordent la *Baye de Hudſon*? Si au contraire il ne s'y en trouve point, comme de fait, pourrions nous expliquer une différence ſi marquée entre ces pays ſitués ſous le même Climat par des raiſons plus vraiſemblables, que par le voiſinage de quelqu'Ocean Occidental? Le grand froid de ce Climat ne peut en aucune façon ſervir de raiſon ici, puiſque nous venons d'apprendre tout récemment par un Ouvrage publié à *S. Peterſbourg* par un Membre & ſous la Direction de l'Académie Impériale, que pluſieurs Végétaux & même le Bled viennent aſſez bien dans certaines Parties de

Kamſchatska, où il fait plus froid que ſur les Côtes de la *Baye de Hudſon*.

Qu'il me ſoit permis d'ajoûter à cette Remarque une autre, qui eſt que pendant que nous demeurions dans la *Maiſon de Montague*, nous obſervions toûjours que les Vents de Nord-Oueſt amenoient avec eux beaucoup de cette petite neige, en laquelle nous ſçavions par l'expérience que le froid de l'Air hyvernal convertiſſoit ces Fumées de Gelée ou Ecoulemens qui s'élevoient des eaux ouvertes. Or ne pourrions-nous pas conclure delà avec aſſez de vraiſemblance, qu'au Nord-Oueſt de ce pays il devoit y avoir quelque groſſe maſſe d'eau, c'eſt-à-dire, quelqu'Océan Occidental & & même aſſez proche de l'endroit où nous étions ? Ces raiſons enfin ne s'accordent-elles pas parfaitement entr'elles auſſi bien qu'avec les opérations ordinaires de la Nature dans d'autres endroits, où l'on ſçait

que les cauſes que nous ſuppoſons ici, produiſent ces mêmes effets? N'étoit-il pas naturel pour nous, pendant que nous étions dans ces pays & employés pour la Découverte, de faire toutes les obſervations poſſibles ſur la nature de notre Sujet, & pourroit-on blamer quelqu'un qui ſe forme ſon ſentiment ſur ce que la raiſon lui dicte après avoir examiné, comparé & balancé avec la derniere circonſpection les Obſervations qu'il aura faites? Ne faut-il pas convenir, que c'eſt-là la méthode la plus naturelle & la plus ſure de parvenir à la vérité dans des cas de cette nature, & ne ſçavons-nous pas par l'expérience, que les Découvertes les plus importantes ont été faites de cette maniere? Je dis plus: ſi nous avions obſervé le contraire des faits en queſtion, ne nous en ſerions-nous pas ſervis pour combattre la réalité du Paſſage, & pour faire la guerre à ceux qui voudroient aller à la Découverte de l'Océan Occidental?

Faiſons après cela attention à la figure & apparence du Pays, dont il eſt certain que nous pourrons auſſi tirer quelques conjectures aſſez vraiſemblables pour notre ſujet. Nous ſçavons par l'expérience, que la plûpart des Pays ſitués entre deux Mers ont au milieu une chaine de Collines ou de hautes Montagnes & des deux côtés une pente vers les Côtes. Or, autant que nous avons pu l'obſerver dans notre Voyage; les Pays en queſtion ſe trouvent dans le même cas, & la vuë la plus étenduë que nous eumes dans toute la route, & dont nous jouimes en montant la Baye *Wager*, nous en donna des preuves très convaincantes: car d'abord à l'entrée de la Baye le pays étoit bas, mais nous le trouvames peu à peu plus haut à meſure que nous avancions & nous vimes des Montagnes s'élever les unes derriere les autres. Lorſque nous fumes fort avant dans la Baye, nous obſervames diſtinc-

tement, qu'il y avoit de même une déclinaison réguliere vers le côté opposé : & le tout ressembloit beaucoup à la vuë de *l'Isthme de Darien*, qui joint l'*Amérique* Septentrionale avec la Méridionale

Ceci s'accorde aussi parfaitement bien avec les rapports qui ont été faits à nos Factoreries par les *Indiens* Méridionaux, qui assurent tous unanimement, qu'il y a un grand Ocean situé à peu de distance de leur Pays vers le coucher du Soleil, sur lebuel ils avoient vu des Vaisseaux avec des hommes qui avoient de grandes barbes, & qui portoient des bonnets. Quelques uns même de ces *Indiens*, sans avoir jamais vu des Vaisseaux *Anglois* ni d'autres d'*Europe*, ont dessiné des figures de Vaisseaux sur des rochers à *Churchill*; ce qui paroîtra moins extraordinaire si l'on fait attention que la façon de peindre ou de représenter les ressemblances des objets est une chose assez naturelle à la plûpart des Nations

qui ne connoiſſent pas l'uſage des Lettres, comme nous en voyons un exemple ſingulier en ce que l'Hiſtorien *Eſpagnol* rapporte des *Indiens* de *Mexique*, qui envoyerent à *Montezuma* leur Empereur la repréſentation de *Ferdinand Cortez*, & de ſes Vaiſſeaux & Equipages, lorſque ceux-ci arriverent pour la premiere fois ſur ces Côtes. Ajoutons à ceci ce que le S. *Jean Narborough* rapporte des Sauvages des environs du *Détroit de Magellan*, qui ſe mirent à modeler la figure de ſon Vaiſſeau avec de la terre & des buiſſons, en y élevant des bâtons en guiſe de Mâts; ce qu'ils firent, à ce qu'il croit, pour ſe ſouvenir d'avoir vu un pareil Vaiſſeau: car, comme il ajoute très judicieuſement, ils ne ſçauroient avoir de memoire d'une choſe ſinon par imitation. Or ſi ces *Indiens* ont ſçu repréſenter des Vaiſſeaux, pourquoi voudroit-on douter que ceux des environs de la *Baye de Hudſon* l'ayent pu faire de même, &

ſi ceux-ci l'ont fait, il faut néceſſairement qu'ils en ayent vu pour avoir pu les peindre.

D'autres de ces mêmes *Indiens* ont apporté aux Factoreries du ſel blanc, & ont aſſuré qu'il s'étoit formé par la chaleur du Soleil ſur les Rochers des Côtes de l'autre Océan. J'ai joint ici toutes ces circonſtances, parce qu'elles s'appuyent & ſe confirment mutuellement, & en effet je ne vois pas que dans des choſes de cette nature on puiſſe trouver quelque choſe de plus évident que la figure & la ſituation d'un Pays expliquées par ſes Habitans mêmes.

Mais, me dira-t-on après tout ce que j'ai avancé ici, quand même nos conjectures ſeroient les mieux fondées, elles ne prouveroient autre choſe ſinon que ce Pays a la Mer des deux côtés, & ne décideroient rien du tout quant au Paſſage d'une Mer à l'autre, qui eſt principalement le point en queſtion: car s'il

n'y a point de Paſſage ou que ce Paſſage ſoit très long & ſitué dans une Latitude Septentrionale fort avancée, ou qu'il ſoit très penible & embaraſſé; ce ſeroit une Découverte de peu de conſequence que d'avoir trouvé qu'il y a une Mer de l'autre côté. Je reponds à cela, qu'il me ſeroit aiſé à prouver d'abord, que cette concluſion eſt trop précipitée & très mal-fondée, & qu'au contraire on pourroit tirer des avantages très conſidérables de ces Nations, ſi l'on pouvoit découvrir un Paſſage court par terre d'une Mer à l'autre; mais, comme je ne veux pas inſiſter ſur cet Article, & qu'il s'agit ici particuliérement d'un Paſſage par Mer; je me contenterai de rapporter ici les preuves qui m'ont paru les plus claires & les plus convaincantes pour établir comme un Fait certain, que non ſeulement ce Paſſage par eau d'une Mer à l'autre exiſte, mais encore qu'il doit être court, ouvert & très commode.

Cette assurance paroîtra peut-être au premier abord un peu hazardée d'autant plus que je conviens moi-même ne pouvoir dire rien de certain sur l'endroit précis du Passage ; mais je laisse au Lecteur à juger par lui-même si j'aurai bien ou mal rempli ma promesse, & tout ce que je desire de lui pour le présent est de convenir avec moi, que *Colomb* en entreprenant la Découverte du nouveau monde avoit devant lui bien moins de vraisemblance d'y réussir, que nous n'en avons de trouver ce Passage ; & que cependant il parvint à son but, & cela même dans un temps où la Cosmographie & la Navigation étoient beaucoup moins perfectionnées qu'elles ne le sont de nos jours.

Comme les Preuves, que je dois rapporter ici, se fondent entiérement sur la Doctrine des Marées, il est absolument nécessaire, avant d'en venir aux Preuves mêmes, de dire quelque chose en général sur ce sujet :

car autrement il est impoſſible ; quelque certaines que ſoient ces Preuves,que le Lecteur en puiſſe ſentir la force & l'application. Cependant je ſuis fort éloigné & je me ſens même incapable de donner ici une Théorie générale des Marées, de leurs cauſes & des différentes Variations auxquelles elles ſont ſujettes. Je me contenterai de rapporter certains Points, qui ſont généralement connus & avérés parmi les Marins, ſans la connoiſſance deſquels il leur ſeroit impoſſible de diriger leurs Vaiſſeaux, & de l'Obſervation & Pratique continuelle deſquels ils tirent toute leur certitude, en ſe ſervant de ces Points comme d'une eſpece de *Topiques* pour raiſonner ſur les cas de cette nature.

En premier lieu, il eſt certain que les Marées viennent des grands Océans ou grandes collections d'Eaux, & qu'elles entrent plus ou moins dans les Mers particulieres, ſelon que celles-ci ſont plus ou moins ouvertes à

l'endroit de leur communication avec l'Océan, d'où les Marées viennent. C'est delà que les Mers enclavées dans les pays, qui n'ont point de communication visible avec l'Océan, ou qui n'y tiennent que par un seul Passage étroit, n'ont presque point de Marées, ou, ce qui revient au même, que les Marées de ces Mers se font à peine sentir. Ainsi, par exemple, la *Mer Méditerranée*, dont le Courant va de l'Ouest à l'Est, & qui communique avec l'Océan par le *Détroit de Gibraltar*, n'a point de Marée sensible, & si peut-être elle s'éleve un peu par le Flux, on ne s'en apperçoit point du tout en pleine Mer sinon dans le *Golfe de Venise*, où l'on sent en effet quelqu'agitation, qu'on doit attribuer à la longueur assez considérable de ce Golfe étroit & même aux effets des Vents particuliers.

C'est par cette raison, que le Flux & Reflux de la Mer étoient des choses inconnuës aux anciens *Grecs*, qui

ne voyoient tout au plus que quelques irrégularités dans le Courant du Fleuve *Euripus*, & que l'Armée d'*Alexandre le Grand* fut si étonnée de voir le Reflux à l'embouchure du Fleuve *Inde*, qu'elle le prit pour un prodige. Les *Romains* ne connoissoient pas non plus les Marées du temps de *Scipion* l'*Africain* ; mais leurs connoissances s'augmenterent avec leurs conquêtes après les guerres de *Carthage*. Je cite ces exemples pour prouver par-là d'une maniere incontestable, que les Marées sont imperceptibles dans des Mers enclavées dans le pays : car il est certain que, si on avoit pu s'en appercevoir, des Nations aussi sçavantes & judicieuses que les *Grecs* & les *Romains* n'auroient pas été long-temps sans les connoître & même sans en pénétrer les causes ; mais la surprise, avec laquelle ils les regarderent pour la premiere fois, fait assez voir, qu'ils n'avoient jamais observé chez eux pareille chose. Ce que je viens de

dire de la *Mer Méditerranée* peut de même être appliqué à la *Mer Baltique*, & cela par la même raiſon. En un mot la même choſe doit avoir lieu & ſe trouve en effet telle dans toutes les Mers enclavées dans le pays ou Méditerranées que nous connoiſſons.

En ſecond lieu nous obſervons, que cette Maxime ou Loi générale de Philoſophie naturelle, qui eſt que plus la cauſe eſt proche, plus l'effet eſt fort, a de même lieu dant le progrès des Marées, c'eſt-à-dire, que les Marées ſont plus hautes & qu'elles viennent de meilleure heure dans des endroits moins éloignés de l'Océan, & qu'au contraire elles ſont plus baſſes & viennent plus tard dans des endroits plus avancés dans le pays. Ceci eſt évident, par exemple, par les progrès réguliers que la Marée fait ſur les Côtes de la *Grande-Bretagne*. Ainſi à la nouvelle & pleine-Lune il y a haute Marée à *Tinmouth-Bar* à trois heures du matin;

delà allant au Sud elle vient à *Spurn* un peu après cinq heures; mais elle n'arrive qu'à six heures à *Hull* à cause du temps qu'il lui faut pour monter l'*Humber*. A la Rade de *Yarmouth* il y a haute Marée un peu après huit heures, à *Harwich* à dix heures & demie, au *Nore* à midi, à *Gravesande* à une heure & demie; & à *Londres* à trois heures après midi. De même les Marées sont plus ou moins hautes dans le même temps sur différentes parties de la Côte, selon que celles-ci sont plus ou moins éloignées de l'Océan. On observe encore, que des Vents violens en souflant avec la Marée la font monter plus haut qu'elle ne devroit selon les regles ordinaires, comme en souflant contre la Marée ils la retardent ou l'abaissent. C'est par ces principes évidens & généralement reçus que nous allons maintenant tâcher de découvrir ce que nous devons penser de la Baye de *Hudson* après les Observations qui ont

ont été faites ſur la Marée dans différens endroits de ſes Côtes.

Je remarque d'abord, qu'en prenant les choſes dans l'état où elles ſont aujourd'hui, c'eſt-à-dire, en ſuppoſant qu'il n'y ait point de communication par un Paſſage de Nord-Oueſt avec la Mer du Sud, on doit regarder la *Baye de Hudſon* comme une Mer enclavée dans le pays de la même maniere que la *Méditerranée*, & même plus proprement que la *Baltique*, parce qu'elle n'a d'autre communication avec l'Océan que par le *Détroit de Hudſon.* Je ſçais qu'on ſuppoſe communément, que la *Baye de Hudſon* communique avec la *Baye de Baffine* & avec le *Détroit de Davis*, & je n'ignore pas que dans pluſieurs, ſinon dans la plûpart des Cartes, on la repréſente ainſi; mais je ne ſçaurois dire ſur quelle autorité on fonde ces communications, & il me ſera permis de douter de leur exiſtance, juſqu'à ce qu'on les prouve mieux qu'on a fait juſqu'à pré-

ſent. Quoiqu'il en ſoit, ma Théſe ſubſiſte toujours, qui eſt que, ſi dans la *Baye de Hudſon* il n'y a point de Paſſage au Nord-Oueſt, on doit la regarder comme une Mer enclavée ou Méditerranée.

Cependant il faut remarquer qu'en mettant la *Baye de Hudſon* en parallele avec la *Mer Méditerranée* je ne prétends pas dire par-là, qu'elle ne doit point avoir de Marée : car comme elle eſt fort large, & qu'elle s'étend de l'Eſt à l'Oueſt, il eſt raiſonnable de croire que les Marées y doivent être fort ſenſibles ; mais en même temps il faut qu'elles répondenr à tout égard à la cauſe dont on prétend les dériver ; c'eſt-à-dire en d'autres termes, il faut que dans la *Baye de Hudſon* les Marées ſe trouvent telles qu'elles peuvent venir de l'Océan par le *Détroit de Hudſon*, & au cas que les Marées ne s'y trouvent pas telles, il ſera aiſé à voir à tout Lecteur raiſonnable qu'il n'y a rien de ſi abſurde que de vouloir les attribuer à cette prétenduë cauſe, &

moins impardonnable encore d'avoir recours à des Détroits glacés ou autres cauſes occultes, pour nous empêcher ou décourager à pourſuivre nos recherches ſur la véritable cauſe. C'eſt tout ce que je prétends qu'on m'accorde à ce ſujet & que je crois que ceux qui aiment la vérité ſans prévention ne ſçauroient me diſputer.

Or, pour venir à mon point, on avoit regardé dans la derniere Expédition comme une choſe néceſſaire d'examiner la Marée à *Cary-Swan's-Neſt*, & l'on avoit inſeré exprès pour cet effet une Réſolution dans un des Actes du Conſeil. Cet endroit eſt ſitué proche la *Baye de Hudſon*, & il eſt certain que ſi les Marées venoient de l'Ocean en paſſant dans cet endroit, elles devroient y être plus hautes que par-tout ailleurs. Cependant ces Obſervations ne ſe firent pas pendant notre Voyage, & par conſequent nous devons nous en rapporter à la Relation du Capitaine

Fox, qui dit qu'en y fondant la Marée il trouva qu'elle montoit six pieds. Or comparons cette Observation avec celles que nous avons faites dans notre derniere Expédition. J'examinai la Marée dans une Isle à 62°, 2' de Latitude, & je trouvai qu'elle montoit dix pieds. Je la fondai de même à la Latitude de 65° sur la Côte du *Welcome*, où elle montoit treize pieds & au Nord de ce même endroit elle montoit dix-sept pieds ; ce qui prouve évidemment que cette Marée ne pouvoit pas venir de l'Océan par le *Détroit de Hudson :* car si les Marées de ces Latitudes avoient été causées par l'Océan, elles auroient dû être proportionnellement plus basses qu'à *Cary-Svvan's-Nest*, & comme au contraire elles sont beaucoup plus hautes tout le long du *Welcome*, il ne s'accorde nullement ni avec le bon sens ni avec l'Expérience, qu'une Marée venant de si loin, remplissant en son chemin tant de Bayes

& rencontrant tant d'obſtacles, montât toûjours plus haut à meſure qu'elle avanceroit. Mais ce qui donne à ce raiſonnement la force de la Démonſtration, ce ſont les Obſervations qui ont été faites ſur la hauteur de la Marée dans l'*Océan Atlantique* même, avant qu'elle entre dans le *Détroit de Hudſon :* car on a trouvé qu'elle y monte cinq Braſſes au lieu qu'un peu avant dans la Baye elle monte à peine deux Braſſes. Il ſera inutile d'inſiſter davantage ſur ce ſujet, puiſqu'on ne ſçauroit exiger rien de plus évident que les preuves que je viens de rapporter, à moins que quelqu'un ne veuille donner dans le ridicule de ceux, qui, pour pouvoir nier à leur aiſe la communication de la *Baye de Hudſon* avec la *Mer du Sud*, ſont forcés d'avoir recours à quelque Détroit inconnu venant de la *Baye de Baffine* dans celle de *Hudſon*, en s'exemptant par-là de la néceſſité de dériver les Marées du *Welcome* de la communication de l'*Océan Atlanti-*

que par le *Détroit de Hudſon.* Pour répondre à cette eſpece de ſubterfuge, il ſuffiroit de dire que perſonne n'eſt obligé d'admettre cette cauſe juſqu'à ce qu'on ait découvert ce *Détroit de Baffine*, qui ſelon toute apparence n'exiſte que dans l'imagination; mais pour ne rien laiſſer deſirer à mon Lecteur ſur cette matiere, je tacherai d'y répondre cideſſous d'une maniere plus ſatisfaiſante.

Je paſſe maintenant au temps des hautes Marées & à leur direction; car après avoir fait voir que leur hauteur ſeule prouve ſuffiſamment qu'elles ne peuvent pas venir de l'*Océan Atlantique* par le *Détroit de Hudſon*; il eſt juſte de pouſſer nos recherches plus loin pour découvrir d'où elles viennent. Il faut remarquer pour cet effet, qu'en obſervant la Marée à la Latitude de 62°, 2′ je trouvai que le Flux venoit du Nord & que la Marée étoit à ſon plus haut à cinq heures. Au *Cap Fry* à la Latitude de 64°, 30′ j'obſervai que la Marée

venoit du Nord en ſuivant la direction de la Côte, & que le temps des hautes eaux, a la nouvelle & pleine Lune y étoit à trois heures. Je fis les mêmes Obſervations à la Latitude de 65°, & je trouvai encore que le Flux venoit du Nord. Si donc il eſt permis de tirer quelque conſequence ſoit de la direction ou du temps de la Marée dans ces parties de la *Baye de Hudſon*, il paroît évidemment, qu'elle y vient du Nord ou du Nord-Oueſt & qu'elle ne peut jamais venir de l'*Océan Atlantique :* car en ce dernier cas les hautes eaux arriveroient de plus en plus tard à meſure qu'on monteroit en Latitude, au lieu que, comme je l'ai remarqué, nous trouvames préciſément le contraire.

Il eſt très-vraiſemblable, que cette direction de la Marée ait occaſionné d'abord ce ſentiment qui a prévalu enſuite, & qui eſt que la *Baye de Hudſon* communique avec quelqu'Océan Septentrional par la *Baye de*

Baffine & par le *Détroit de Davis*. Ce sentiment étoit en quelque façon excusable autrefois quand cette Baye étoit moins connuë ; mais aujourd'hui que toutes ses parties sont si bien examinées, il n'est plus permis de tenir de pareils propos, & moins encore d'imaginer des Détroits gelés ou inconnus : car si on a eu raison de bannir les Qualités occultes de la Philosophie, on fait de même bien de rejetter toutes les causes imaginaires dans des cas de cette nature, où il ne peuvent servir à autre chose sinon à flater l'ignorance & à obscurcir la vérité.

Or pour m'éviter à moi-même de pareils reproches, & d'un autre côté pour remplir ma promesse, je vais prouver maintenant d'une maniere incontestable, que les Marées ne peuvent pas venir de la *Baye de Baffine* ni du *Détroit de Davis*. Nous sommes assurés, que dans la premiere la Marée monte à peine six pieds, & *Baffine* dit lui-même expressément dans une

une Lettre écrite au Sieur *Jean Wolstenholme*, que les Marées tiennent un certain cours dans le *Détroit de Davis*, mais qu'elles n'y montent pas beaucoup, & non au-delà de huit ou neuf pieds, & que le Flux y vient du Sud. Or, comme toutes les Marées, en s'éloignant de l'Ocean qui est leur source, diminuent peu-à-peu en remplissant les Bayes & Golfes qui se trouvent dans leur Passage; il est évident, qu'en supposant que la Marée montât trois brasses dans la *Baye de Baffine*, & que celle-ci communiquât avec le *Welcome*, les eaux de ce dernier n'en monteroient pas même une brasse. Par consequent on ne peut pas alléguer ceci comme cause, puisque l'effet seroit non-seulement plus grand qu'il ne pourroit être produit par la cause, mais encore plus grand que la cause même; ce qui seroit une absurdité manifeste. On peut ajouter à ceci, que selon tous les rapports que nous avons touchant les Marées des Mers Sep-

tentrionales comme des Côtes de la *Nouvelle Zemble*, de *Spitzberg*, & du *Groenland*, elles y sont plus basses que nous ne les avons trouvées dans le *Welcome*. Donc, ou il faut rejetter absolument tous les principes établis par les plus sçavans hommes dans cet Art & confirmés par l'expérience d'une longue suite d'années & par la pratique journaliere des plus habiles Marins, ou il faut renoncer à cette idée des Marées venant du *Détroit de Davis* par la *Baye de Baffine* dans la partie Septentrionale de la *Baye de Hudson*.

On pourroit encore me dire, que je ne me sers ici que d'un argument négatif, qui ne prouve pas directement la communication de la *Baye de Hudson* avec la *Mer du Sud*, comme je l'avois promis. Pour répondre à cette objection, il suffiroit de prier le Lecteur de jetter un coup d'œil sur la Carte & de voir par lui-même, si cette Marée, ne venant pas de l'*Océan Atlantique*, ni

de quelqu'autre *Septentrional*, peut venir d'une autre ſource que de la *Mer du Sud*, & ſi en ce cas elle ne doit pas y venir par quelque Paſſage ſitué au Nord-Oueſt : mais pour faire voir, que cette vérité ne manque d'aucune eſpece de preuve qu'on pourroit deſirer, & pour ne pas ſembler me prévaloir ici d'une réponſe qui quoique très-concluante ne paroîtra peut être pas telle qu'on voudroit l'exiger ; j'irai plus loin, & je produirai une preuve évidente de ce que je viens d'avancer. C'eſt un fait certifié par la ſignature de tous les Membres du Conſeil dans la derniere expédition ; qui eſt que les Vents de Nord-Oueſt cauſent les plus hautes Marées partout ſur ces Côtes. Or ce fait, que je puis donner pour inconteſtable, prouve clairement, que ces hautes Marées ne peuvent pas venir de l'*Océan Atlantique* par le *Détroit de Hudſon* : car ſi elles venoient de ces côtés, elles ſeroient les plus hautes par un Vent

de Sud-Eſt, & cela par un principe établi ci-deſſus, qui eſt qu'un Vent ſoufflant dans la même direction avec la Marée la fait monter. Si elles venoient du côté du Détroit, le Vent de Nord-Oueſt, loin de les faire avancer & monter, les retarderoit & baiſſeroit plutôt comme étant opposé à leur direction. Ainſi, puiſque nous ſommes convaincus du contraire par l'expérience, nous devons conclure delà, que la Marée vient de quelqu'Océan Occidental, d'autant plus que nous ne ſçaurions autrement expliquer pourquoi le Vent qui ſouffle de ce côté, cauſe les plus hautes Marées.

On ne doit pas non plus regarder comme une objection valable, que l'Océan Occidental ou la *Mer du Sud* étant ſitué derriere ces Pays, il eſt par conſéquent naturel que le Vent de Sud-Eſt cauſe les plus hautes Marées en pouſſant & élevant les Flots de la Mer contre la Côte qui lui eſt opposée. C'eſt ſelon moi un argument

qui ne mérite pas notre attention, n'étant par lui-même qu'une illusion très-aisée à dissiper par la raison & même par l'expérience. Les plus hautes eaux sont causées par le Vent, qui souffle dans la même direction que celle de la Marée, & cela dans quelque direction que soit située la Côté sur laquelle la Marée monte, parce que ce Vent amene avec lui une grande quantité d'eau, qui seule peut faire monter la Marée. Nous voyons tous les jours la même chose sur la Côte Orientale d'Angleterre, où, nonobstant que la *Mer Germanique* soit située vers l'Est, les Vents de Nord-Ouest causent néanmoins les plus hautes Marées, parce que le vaste Ocean d'où elles viennent est situé de ce même côté. Ainsi cette difficulté, que quelqu'un pourroit se former sur cette objection, est si bien levée, que l'ayant même expliquée par un fait connu à tous les Marins, je crois pouvoir maintenant m'en servir comme d'une nouvelle preuve

en faveur du Paſſage : car ſi, par exemple, on en appelloit à la déciſion de quelqu'un de déſintéreſſé dans cette controverſe & Juge compétent de la matiere, & qu'en lui préſentant la Carte de la *Baye de Hudſon* avec un Paſſage ouvert au Nord-Oueſt, on lui demandât quel Vent y devoit cauſer les plus hautes Marées ; je ſuis certain qu'il répondroit ſans balancer que ce devoit être le Vent de Nord-Oueſt. Par conſéquent, comme c'eſt un fait certain & conſtaté que le Vent de Nord-Oueſt y cauſe les plus hautes Marées des deux côtés de la Baye, nous pouvons en tirer un nouvel argument, qui eſt même très-convaincant, que ces Marées viennent de l'Océan Occidental, que nous appellons communément la *Mer du Sud*.

Mais nous ne manquons pas d'autres argumens pour prouver la même choſe, & comme les conceptions des hommes ſont auſſi différentes

que leurs goûts, je crois qu'il ne ſera pas hors propos d'en ajouter ici quelques-uns, quoique ce que je viens de dire à ce ſujet me paroiſſe auſſi concluant qu'on puiſſe l'exiger dans des choſes de cette nature. Cependant pour ne pas être trop long, je me contenterai de n'en rapporter que trois. Le *premier* eſt tiré de la tranſparence & de la ſalure de l'eau dans le *Welcome.* Lorſque j'obſervai la Marée au *Cap-Fry*, je voyois diſtinctement le fond de la Mer à la profondeur de onze braſſes ou ſoixante & ſix pieds. Tout le monde ſçait, que la profondeur, la tranſparence & la ſalure ſont incompatibles avec l'idée d'une Mer troublée par des décharges de Rivieres, de neiges fonduës & de pluyes, & qu'elles prouvent de la maniere la plus évidente la communication avec quelqu'Océan. Je tire le *ſecond* argument des Courants violens qui tiennent l'eau nette & débaraſſée des glaces. C'eſt un fait avéré & incon-

teſtable, que la partie Septentrionale de la Baye eſt entiérement ouverte & ſans glaces, pendant que la Méridionale en eſt toute couverte, c'eſt-à-dire, qu'on rencontre très-peu de glaces dans la Latitude de 64° ou 65°, pendant que la Mer en eſt beaucoup chargée à la Latitude de 52° & 53°. Or il eſt impoſſible de définir d'où pourroient venir ces Courans violens qui traverſent la Baye avec tant de rapidité, ſi ce n'étoit de quelqu'Océan Occidental. Le *troiſieme* & dernier argument eſt tiré du nombre des Baleines qu'on obſerve ici, principalement vers la fin de l'Eté, qui, comme tout le monde ſçait, eſt le temps où tous les Poiſſons de cette eſpece ſe retirent dans des climats plus chauds, & par conſequent on peut conclure delà avec certitude, que ces Baleines paſſent ici pour la même raiſon. Or, cela étant, il faut qu'il y ait un Paſſage qui conduiſe non à l'Océan Septentrional, mais à l'Occidental;

c'est-à-dire, à la *Mer du Sud.* En effet l'instinct de ces Animaux est en ce cas un guide qui ne trompe jamais.

Je crois avoir accompli la plus grande partie de ma promesse, & cela avec autant de clarté & d'évidence que la nature du sujet le permet. J'ai fait voir, qu'il paroît très-vraisemblable par le Climat, la figure & l'apparence du Pays de la Côte Occidentale de la *Baye de Hudson*, que, comme elle a d'un côté une partie de l'*Océan Atlantique*, elle a de même la *Mer du Sud* de l'autre côté. J'ai prouvé par la hauteur de la Marée, que ce fait est presque hors de doute, & j'ai démontré enfin par le temps & la direction de la Marée & par l'influence, que le Vent a sur elle, que ce fait doit être absolument tel que je le suppose, & qu'on ne peut rendre raison d'aucun de ces Phénoménes, sans admettre la communication des eaux du *Welcome* avec celles de la *Mer du Sud* par un Passage au Nord-

Oueſt. Il ne me reſte maintenant qu'à faire voir, en quel endroit on peut raiſonnablement ſuppoſer ce Paſſage & de rapporter les raiſons qui me déterminent à croire qu'il doit être court, ouvert & fort commode. Je commencerai par le dernier, parce que ce n'eſt que par-là que je puis arriver à l'endroit même du Paſſage.

Il paroît d'abord très-vraiſemblable que ce Paſſage n'eſt pas fort avancé vers le Nord : car on ne voit pas dans le *Welcome* ni dans la *Baye de Rebut*, ces accumulations ou montagnes de glaces qu'on rencontre ordinairement dans la *Baye des Ours Blancs*, (*White-Bear-Bay*) dans le *Golfe de Lumlet*, dans la *Baye de Baffine*, & dans le *Détroit de Davis*, qui ſemblent par-là appartenir à quelqu'autre Continent ſitué ſous ou proche le Pole. Il y a une autre raiſon qui prouve la même choſe : c'eſt la hauteur de la Marée, qui ne reſſemble nullement à celle des Mers

Septentrionales, & qui ne monte qu'une brasse à la *Nouvelle Zemble*, & à peine une demi-brasse à *Spitzberg*. On peut prouver par plusieurs argumens, que ce Passage, quelque part qu'il puisse être situé, doit être fort court. *En premier lieu*, nous ne trouvons point de grosses Rivieres situées sur la Côte Occidentale de la *Baye de Hudson*, mais au contraire elles sont toutes fort petites & foibles; ce qui prouve directement qu'elles ne vont pas loin & que par consequent le Pays qui sépare les deux Mers n'est pas d'une étenduë fort considérable. *En second lieu*, la force & la régularité des Marées fournit un autre argument très-fort: car partout où nous trouvons, que le Flux & le Reflux observent à peu près des temps égaux, sauf la différence occasionnée par le retardement de la Lune dans son retour au Méridien, dans les vingt-quatre heures; on doit le regarder comme une marque certaine de la proximité de l'Océan,

d'où ces Marées viennent : & cette marque est en effet une des plus sures qu'on puisse avoir. J'ajouterai pour *troisieme* & derniere raison le Passage des Baleines qu'on observe en cet endroit : car en faisant attention à la saison dans laquelle elles se trouvent ici en plus grand nombre, il est impossible de concevoir, qu'elles puissent avoir le temps d'arriver dans des Climats plus chauds, si l'endroit par où elles passent, n'étoit pas fort court. Tous ces argumens pris ensemble s'appuyent & se confirment mutuellement les uns les autres, & on doit les regarder comme autant de témoignages qui concourent tous pour établir la même vérité. Si ce Passage n'est pas fort avancé vers le Nord, comme les raisons alléguées ci-dessus paroissent le prouver, & que par les argumens que je viens de rapporter nous puissions conclure qu'il est fort court ; nous pourrons en inferer de même, qu'il doit être ouvert & commode ; ce qui devient

encore plus manifeste par les Courans rapides qu'on observe en ces endroits, & qui sont même cause que les glaces n'y peuvent pas tenir.

En rassemblant toutes ces circonstances, on sera obligé, je crois, de convenir avec moi, qu'il n'y a rien d'absurde ni de chimérique dans le Plan même de la Découverte de ce Passage, & qu'en considération des peines qu'on s'est données dans cette derniere Expédition, & des lumieres qu'on en a tirées, on ne sçauroit, sans nous faire la derniere injustice, la regarder comme absolument infructueuse, quoique quant au dernier but elle n'ait pas eu tout le succès desiré. Nous avons devant nous quantité d'autres grands Desseins, qui ont été à la fin pleinement exécutés après avoir échoué dans plusieurs entreprises réitérées & après avoir été combattuës par des Personnes très-entenduës, dont le sentiment s'étoit conformé au mauvais succès qu'elles avoient eu dans leurs entreprises.

Je me contenterai de rapporter un ſeul exemple, mais qui me ſemble quadrer d'autant mieux ici, que le ſujet eſt tout à fait ſemblable au nôtre. On avoit conçu & entretenu pendant long-temps des eſperances de trouver un Paſſage pour la *Mer du Sud* en avançant le long des Côtes du *Breſil*, & delà juſqu'aux Pays ſitués au delà de la *Riviere de la Plata*. On avoit fait pour cet effet pluſieurs Eſſais, juſqu'à ce qu'on envoya pour ce même deſſein *Améric Veſpuce*, dont le nouveau Monde porte le nom, & qui étoit ſans contredit très-habile Marin & excellent Coſmographe. Il avança fort loin vers le Sud & même, à ce qu'on prétend, juſqu'à cinquante deux degrés; mais ne trouvant point de Paſſage, il conclut qu'il n'y en avoit point du tout. Il fut démenti par *Ferdinand Magellan*, qui découvrit & paſſa le Détroit, qui porte aujourd'hui ſon nom & qui conſervera ſa Mémoire tant que le Monde exiſ-

tera. Ce Détroit étant découvert, tout le Monde le regarda comme le ſeul Paſſage à la *Mer du Sud*, & c'eſt pour cette raiſon que le Roi d'*Eſpagne* réſolut d'y faire bâtir une Ville & une Forteresſe, pour empêcher les autres Nations de paſſer par cette nouvelle route aux *Indes Orientales*. Mais les *Hollandois* dérangerent ce Projet en trouvant un Paſſage autour du *Cap Horn*. Nous voyons par-là clairement, qu'après pluſieurs tentatives inutiles on peut trouver non-ſeulement un Paſſage, mais même pluſieurs; & c'eſt peut-être auſſi le cas de la *Baye de Hudſon*, où il y a apparence qu'il y a pluſieurs Paſſages différens qui communiquent les uns avec les autres, comme il me ſeroit aiſé de prouver par nombre de conjectures très-vraiſemblables. Le Capitaine *Fox* a déja ſoûtenu de ſon temps, que la Mer devoit y être ouverte comme au *Cap Finmarke*, & juſqu'à préſent ce ſentiment n'a pas été détruit.

Après ce que je viens de dire on ne doit pas s'attendre de moi, que je m'ingere à déterminer positivement l'endroit où doit se trouver ce Passage, & je crois même que ce ne seroit pas donner une bonne idée de moi à mon Lecteur que d'insister d'une maniere peremptoire sur cet article; puisque les hommes les plus sçavans & les mieux instruits se trompent souvent dans des choses de cette nature, & que j'ai devant moi certaines Personnes respectables & très-entenduës qui se sont déja méprises plus d'une fois sur cet endroit en question. Je dois donc me contenter d'exposer sur ma propre expérience les raisons qui me font croire que ce Passage existe réëllement & d'y ajouter mes conjectures touchant les endroits où l'on pourroit le chercher avec une certaine vraisemblance d'y réüssir. Quelque nouvelle Expédition, qu'on fera succéder à la nôtre, fera peut être découvrir le Passage ailleurs, ou du moins d'au-

tres

tres endroits qui n'ont pas été viſités juſqu'à préſent, & qui nous fourniront vraiſemblablement de nouvelles eſperances en nous faiſant toucher de plus près au but où nous viſons aujourd'hui. J'ai fait cette remarque, crainte qu'on ne m'accuſe de prévention ou d'une eſpece de ſuffiſance pour avoir oſé déterminer deux endroits, dans chacun deſquels je crois qu'on peut chercher le Paſſage ſur de bons fondemens & avec eſperance de ſuccès.

En premier lieu, il faut remarquer que j'ai conçu de très-grandes eſperances ſur le rapport qu'on nous a fait d'un Golfe conſidérable ſitué à la Latitude de 64°, à qui je donnai le nom de *Cheſterfield*. Ceux qui y avoient fait des Obſervations ſur la Marée, rapporterent que le Reflux venoit de l'Oueſt avec beaucoup de rapidité pendant huit heures & qu'il ne remontoit que pendant deux heures, & cela avec un mouvement incomparablement plus foible. Ils ajoute-

rent qu'à quatre-vingt-dix lieuës de l'Embouchure l'eau, quoiqu'étant plus douce que celle de l'Ocean, avoit néanmoins un degré conſidérable de ſalure. Or s'il n'y avoit point de Paſſage en cet endroit, & que l'eau deſcendit pendant huit heures à raiſon de ſix lieuës par heure, & ne montât que pendant deux heures à raiſon de deux lieuës par heure; l'eau auroit dû être parfaitement douce : car comme il ne montoit d'eau ſalée que pendant deux heures, il n'en auroit non plus dû deſcendre après deux heures de Reflux, quand même le Reflux auroit été auſſi foible que le Flux; mais comme il étoit beaucoup plus rapide, l'eau auroit dû être douce même avant les deux heures. Il eſt certain, que ſi l'on y avoit vu venir la Marée de l'Oueſt, on auroit pu s'en ſervir comme d'une preuve inconteſtable du Paſſage; mais d'un autre côté la Marée y venant de l'Eſt ne prouve point du tout le contraire:

puisque, selon le rapport du Sr. *Jean Narborough*, la Marée venant de l'Est monte à moitié du *Détroit de Magellan*, où elle rencontre une autre Marée venant de l'Ouest ou de l'*Ocean Pacifique*. Je pourrois ajouter plusieurs autres raisons pour faire voir la vraisemblance qu'il y a d'un Passage en cet endroit; mais j'aime mieux les passer sous silence pour ne pas occasionner de nouvelles disputes. Il est plus à propos de laisser tout ce qui reste d'ambigu sur ce sujet à la décision de quelqu'autre Expédition; & il est certain, qu'en y employant des Gens sçavans dans la Navigation, exacts dans leurs Observations & attentifs aux lumieres qu'ils en pourront tirer, ils seront bien-tôt en état ou de trouver ce qu'ils cherchent, ou de rendre raison de ces Phénoménes, sans la supposition du Passage; ce qui seroit une Découverte très-singuliere par elle-même & dont on pourroit tirer de grands avantages pour rectifier

les idées qu'on a eûes de tout temps & qu'on a encore généralement partout sur ces matieres.

Le *second* endroit, que je dois nommer, est la *Baye de Rebut*, (*Repulse-Bay*) & les raisons, qui entretiennent les esperances de trouver ici un Passage, sont les mêmes que j'ai si souvent alléguées, c'est-à-dire, la profondeur, la salure & la transparence de l'eau, jointes à la hauteur des Marées qui en viennent. Ce sont en effet toutes ces circonstances, qui font beaucoup esperer de cet endroit.

Je ne prétends pas soûtenir qu'on doit absolument trouver un Passage dans cette Baye; mais il me paroît très-vraisemblable que nous pourrons y toucher de plus près à la Découverte en poussant les recherches jusqu'à la source. On trouvera peut-être cette expression obscure & en quelque façon impropre; mais une comparaison mettra ma pensée en son plein jour. Nous devons regar-

der la *Baye de Hudſon* comme une eſpece de Labyrinthe, où nous entrons d'un côté par le Détroit du même nom, & tout ce que nous cherchons eſt quelqu'iſſuë de la Baye de l'autre côté. Nous avons toujours eſperance d'y réüſſir en faiſant un Eſſai après l'autre, allant toujours en tâtonnant, juſqu'à ce qu'à la fin l'iſſuë ſoit trouvée. Or il faut convenir, que cette Méthode de la chercher eſt extrémement pénible, & où il n'y a qu'une patience infatigable & un zéle dépourvû de toute partialité, qui puiſſent nous faire réüſſir tôt ou tard, ſans que perſonne puiſſe dire quand. Cependant, ſi nous ſommes réduits à errer dans ce Labyrinthe, ce n'eſt pas abſolument ſans guide, pour peu que nous faſſions attention à tant de marques du Paſſage expliquées juſqu'ici, & que nous regardions, comme nous le devons en effet, la Marée comme un autre *Fil d'Ariadne* qui ſemble nous conduire par tous les dé-

tours de ce Labyrinthe, & qui, si nous avons soin de le bien suivre, doit certainement nous en faire sortir. Or, comme la Marée monte considérablement dans la *Baye de Rebut* (comme on l'appelle quoique fort mal-à-propos), & qu'elle y entre en venant du côté du Nord; nous avons toutes les raisons du monde d'y faire un nouvel Essai, qui, s'il ne nous apprend pas tout, nous donnera indubitablement des lumieres qui pourront nous conduire plus loin. Je crois m'être assez bien expliqué sur les esperances que nous devons avoir touchant la Découverte du Passage, & avoir en même temps justifié la cause pour laquelle je combats & qui est la poursuite de nos Recherches, jusqu'à ce que ce Passage soit trouvé, ou qu'on se soit mis en état par quelqu'autre Découverte de répondre aux argumens qui plaident pour sa réalité.

Je pourrois ajouter ici plusieurs choses touchant ce sujet; mais je me

contenterai de soûmettre au jugement équitable de mon Lecteur le raisonnement suivant, qui me paroît tout à fait décisif. Depuis une longue suite d'années, que nous nous flatons de l'esperance de trouver le Passage de Nord-Ouest, que plusieurs grands Hommes aussi sçavans pour la spéculation, qu'habiles pour la Pratique, ont regardé comme très-problable, & en faveur duquel ils ont produit quantité d'argumens plausibles, on a fait nombre d'Expéditions pour chercher ce Passage tant desiré, & si d'un côté on a été assez malheureux de ne pas l'avoir trouvé jusqu'à présent; il faut convenir de l'autre côté, que personne jusqu'ici n'a fait aucune Découverte, qui selon le jugement de gens raisonnables & sans prévention, ait pu combattre validement les argumens qui prouvent la réalité du Passage, & qu'au contraire toutes les Découvertes qu'on a faites ne tendent qu'à les confirmer, comme il paroît entr'au-

tres par la derniere Résolution de notre Conseil rapportée dans la *Seconde Partie* de cet Ouvrage. Il est encore très-sur, que par tous les Essais si souvent réïterés, nous nous sommes approchés de plus en plus au grand Point en question, & qu'une nouvelle Expédition bien conduite ne peut pas manquer de nous donner la certitude positive, si un tel Passage existe ou non: & comme je regarde du moins ce dernier point comme une chose hors de doute; je crois, que ce seroit faire tort à notre reputation, comme Puissance Maritime, & agir contre nos intérêts, comme Nation commerçante, que de vouloir abandonner un dessein qui a été poussé si loin & auquel il manque si peu pour être accompli.

Qu'il me soit permis de représenter encore à mes Compatriotes, combien il seroit injurieux pour la Nation *Britannique* & préjudiciable à son Commerce, si après avoir poussé ses Découvertes jusqu'au point où elles

elles ſont aujourd'hui, elle voyoit un jour des Etrangers jouir du fruit de toutes ſes peines & trouver avec le ſecours des lumieres que nous leur aurions données, cette nouvelle route à la *Mer du Sud* & aux *Indes Orientales*; pendant que, ſi elle exiſte en effet, il eſt dans notre pouvoir non ſeulement de la trouver, mais même de nous en rendre les maîtres. Il eſt vrai qu'un Monopole eſt ſouvent ruineux & dangereux étant entre les mains des Particuliers; mais un Commerce excluſif a été de tout temps extrêmement avantageux pour toute une Nation, comme je pourrois le prouver par quantité d'exemples, ſi celui, dont nous jouiſſons dans nos Plantations, ne nous en fourniſſoit journellement des preuves auſſi convaincantes qu'on ſçauroit les deſirer à ce ſujet. Avant de quitter cette remarque, je dois encore y ajouter, que nous avons d'autant plus à craindre d'être prévenus que nous voyons regner dans ce

Siécle un eſprit univerſel de Découverte, ſoit pour trouver des pays inconnus, ſoit pour étendre le Commerce, & cela dans tant de parties différentes du Monde & même dans des pays où il n'y a pas ſi long-temps qu'on n'avoit jamais penſé à pareilles choſes. Nous ſçavons avec combien de vigueur les Ruſſiens pouſſent leurs Entrepriſes pour trouver de leur pays un Paſſage à l'*Amérique*, & ſeroit-ce pardonnable à nous de négliger une choſe de cette même nature, & dont nous ſommes ſi bien les Maîtres ?

C'eſt à cet eſprit de Découverte des autres Nations que nous devons même certaines idées, qui parlent beaucoup en faveur de notre plan. Je n'en rapporterai qu'une qui, à ce que je crois, n'eſt pas parvenuë juſqu'à préſent à la connoiſſance du Public. Un homme de beaucoup d'eſprit & très-véridique, étant arrivé il n'y a que quelques mois de *Portugal*, nous a aſſuré, que peu de temps

avant ſon depart, il y étoit abordé un Voyageur, qui en venant d'une certaine Colonie des *Hollandois* dans les *Indes Orientales*, ſoit pour aller à la Découverte, ou pour faire la Contrebande, avoit fait naufrage ſur la Côte Septentrionale de la *Californie*, où il avoit eu occaſion d'obſerver, que ce pays étoit en même temps une Iſle & une preſqu'Iſle, le petit Iſtme, qui la joint au Continent, étant toujours ſubmergé du temps des hautes Marées. Il avoit encore remarqué, que les Côtes du Continent tendoient directement vers le Nord, ce qui eſt une circonſtance, dont nous n'avons jamais été bien aſſurés auparavant, & qui étant bien conſiderée, forme un argument très-fort en faveur du Paſſage de Nord-Oueſt: car, ſi le Continent de l'*Amérique* joignoit ici celui de l'*Aſie* ou quelqu'autre ſitué entre deux, la Côte tourneroit alors plutôt au Nord-Oueſt. Ajoutons ici, que la ſubmerſion de l'Iſtme du temps des hautes

eaux prouve évidemment, que le Courant eſt ici fort haut & très-rapide ; ce qui s'accorde encore parfaitement bien avec ce que nous devons ſuppoſer dans le cas du Paſſage. Mais indépendamment de tout ceci cette Découverte eſt de conſequence en ne la regardant que comme un fait de Géographie, qui a été ſi ſouvent le ſujet de conteſtations, & ſur lequel M. *De l'Iſle* un des plus habiles hommes de la *France* a écrit une Diſſertation très-curieuſe, dans laquelle, loin de lever la difficulté, il tache au contraire de prouver, que juſqu'alors on ne ſçavoit pas avec certitude, ſi la *Californie* étoit une Iſle ou une preſqu'Iſle.

Je finis ici la *Concluſion* de mon Ouvrage, après avoir expoſé à mon Lecteur auſſi ſuccinctement que j'ai pu les motifs qui m'ont porté à parler avec tant d'aſſurance ſur la probabilité & la poſſibilité qu'il y a de déterminer un point, qui a été de tout temps regardé comme étant de

la derniere consequence pour la Nation *Britannique*, & qui a mérité des attentions singulieres & des encouragemens considérables de la part du Gouvernement. Je soumets volontiers tout ce que j'ai dit à la Censure du Public, dont je ne prétends d'autre jugement, que celui que méritent la vérité de ma Relation, la fidélité de mes Observations & la sincérité de mes intentions.

Fin du Deuxieme Volume.

De l'Imprimerie de BALLARD Fils, ruë S. Jean de Beauvais, 1749.